


Suzel
NADOUCE






ET UN TRAIN NOIR LES EMPORTA...






Les déportés de Varilhes















ET UN TRAIN NOIR LES EMPORTA...

Les déportés de Varilhes

«A l'obstination du crime, il faut opposer l'obstination du témoignage»

Albert CAMUS

La très attentive et scrupuleuse enquête de Suzel Nadouce va permettre aux habitants de Varilhes de garder la mémoire des crimes commis pendant la terrible période de l'occupation.

Les Nationaux-Socialistes avaient tout calculé pour que nul ne retrouve les traces des gens courageux qu'ils voulaient exterminer ; c'est donc, aujourd'hui, une manière de lutter contre eux que de rechercher, contrôler, publier la vérité.

La vérité de Varilhes est particulièrement cruelle : deux hommes seulement sur quinze sont revenus de l'abîme concentrationnaire. Des sept femmes déportées cinq sont revenues. Il fallait que ces destinées tragiques fussent une à une recherchées et déposées dans un livre.

Germaine TILLION
Ethnologue
Résistante : Réseau Musée de l'Homme
Arrêtée à Paris le 13 août 1942
Déportée à Ravensbrück M^le^ 24.581

Anise POSTEL-VINAY
Historienne
Résistante : Réseau S.M.H. GLORIA
Arrêtée à 20 ans à Paris le 15 août 1942
Déportée à Ravensbrück M^le^ 24.565

Un grand merci à toutes les personnes qui ont concouru, par leur témoignage ou leur aide, à la réalisation de cet ouvrage, notamment :

- Les familles des déportés de Varilhes qui ont fourni leur témoignage.

- Toutes les personnes ou familles de Varilhes (et d'ailleurs) dont les noms ont été cités dans l'ouvrage et qui ont apporté leur concours, sans oublier M. et Mme Robert Silve de Sorgues (Vaucluse).

- Les déportés revenus des camps :
Mme Conchita Ramos
M. Jean-Guy de Noyers
notre ami Jean-Rieg
M. André Gaucher
M. Léonce Dax

- La municipalité de Varilhes, le personnel de la mairie et de l'Office de Tourisme.

- Les Amicales des Déportés aux camps de Buchenwald, Mauthausen, Ravensbrück.

- Les historiens Roger Ferra, André Laurens et Michel Sébastien.

- Mesdames Germaine Tillion et Anise Postel-Vinay, pour leur soutien et leurs encouragements.

Suzel Nadouce

SOMMAIRE

I. Avant-Propos 7

II. Pourquoi un aussi long silence ? 9

III. Petite chronique de la vie à Varilhes avant et pendant la guerre de 1939-1945 13

IV. Les Déportés et les camps où ils ont été affectés 21
1ère rafle : 20 janvier 1944 - Mauthausen et Ravensbrück 31
2ème rafle : 2 février 1944 - Buchenwald et Ravensbrück 75
3ème rafle : 24 mai 1944 - Ravensbrück 127
4ème rafle : 13 août 1944 - Un mort avant l'arrivée en Allemagne 163
Jean-Guy De Noyers : Neuengamme. Bergen-Belsen 169

V. Les arrestations manquées 177

VI. La Libération de Varilhes et le retour des Déportés 181

VII. Epilogue 185

Glossaire 187

Bibliographie 189

Avant-Propos

Lorsqu'en 1998 il fut décidé d'édifier à Varilhes un Musée Départemental de la Déportation et de l'Internement, il m'apparut comme une évidence, une urgence et un devoir d'entreprendre ce travail de recherche et de mémoire sur les 22 déportés de ce petit bourg de l'Ariège.

Evidence, car un tel musée se devait de remettre à l'honneur les martyrs de sa commune et de les tirer de l'oubli dans lequel ils risquaient de sombrer.

Urgence car, plus d'un demi-siècle s'est écoulé depuis les tragiques événements qui vont être évoqués et, avec le temps, la mémoire s'estompe, transforme parfois les faits. De plus, d'après les statistiques nationales, sept ans après leur retour, 35 % des déportés revenus étaient morts. Plus de la moitié vingt ans après. Actuellement, à Varilhes seules deux personnes ayant survécu à l'enfer des camps ont pu fournir un témoignage direct - irremplaçable -. Les enfants ou proches parents des malheureux Varilhois déportés en 1944 ont cependant conservé des souvenirs souvent très précis parce qu'ils ont vécu des moments d'intense émotion, de terreur, qui les ont marqués à jamais.

Devoir surtout, devoir impérieux de mémoire, de respect, de vénération pour ces personnes innocentes qui ont souffert dans leur corps, leur cœur et leur esprit, et payé de leur vie le seul fait sans doute d'avoir été des républicains convaincus et d'ardents patriotes.

Je me suis donc engagée dans ce travail de recueil de témoignages directs chaque fois que cela était possible, le complétant au besoin par des récits de déportés ayant connu ces Varilhois dans les camps dont ils ont partagé l'horreur. Mais il restera toujours des zones d'ombre, des imprécisions, beaucoup d'interrogations et cette recherche ne pourra se conclure que par des points de suspension.

De plus, je me suis plongée dans cette tâche avec un double handicap : n'étant ni Varilhoise, ni-même Ariégeoise d'origine, je n'ai pas vécu la période 1939-1945 dans la région, et je remercie les habitants de cette commune qui m'ont renseignée et guidée dans cette entreprise.

*****

Pourquoi un aussi long silence ?

Rares sont les rescapés des camps de la mort qui ont pu parler, à leur retour, de l'enfer concentrationnaire : ils revenaient d'un autre monde, d'une autre planète. La plupart d'entre eux éprouvent encore beaucoup de difficultés, de souffrances à raconter leur passage dans cet univers absurde et terrifiant :

«Il est difficile de restituer le monde concentrationnaire à ceux qui vivent une existence ordinaire, marquée par la vanité de la comédie humaine, ses illusions et ses masques. La coexistence de l'absurdité et de la mort a fait de la déportation, pour la plupart d'entre nous, le lieu de l'absolue vérité des êtres. Mais cette dimension, par nature, est en grande partie incommunicable à ceux qui ne l'ont pas éprouvée dans leur chair[1].»

Ce qu'ils auraient révélé était trop atroce, pour eux d'abord, mais aussi pour leur entourage qu'ils voulaient protéger. De plus, peut-être avaient-ils besoin de ce silence pour tenter de reconstruire leur personnalité. Certains n'y sont pas parvenus.

D'autres n'ont pu l'évoquer que des dizaines d'années après ; les cauchemars ont longtemps hanté leurs nuits, et continuent encore : la déportation a poursuivi son travail de destruction bien après 1945.

D'autre part, je ne suis pas historienne, mais simple institutrice à la retraite et, si quelques amis historiens m'ont fourni d'utiles précisions, ce travail ne prétend en aucune manière être comparable à celui que des spécialistes auraient pu fournir.

Par contre, l'émotion est souvent sous-jacente : on ne fait pas impunément resurgir les souvenirs des souffrances atroces que les déportés ont subies : c'est pour eux les vivre une nième fois ; pour leurs proches, replonger dans un douloureux passé et pour l'auditrice que j'étais, une démarche certes passionnante, mais si bouleversante, qu'on ne peut en sortir indemne. Cependant, il était nécessaire que le sacrifice de ces malheureux ne tombe pas dans un honteux oubli : ils ont payé très cher le prix de notre liberté. Car il est temps, grand temps de faire

---

1. Hélie de St-Marc cité dans «Leçons des ténèbres» - F.N.D.I.R.P. - UNADIF - PLON.

connaître non seulement aux générations nouvelles, mais aussi à nos contemporains, ce dont la bête humaine est capable.

«Dans la haine nazie, il n'y a rien de rationnel... Si la comprendre est impossible, la connaître est nécessaire parce que ce qui est arrivé peut recommencer.»

(Primo Levi)

«Qui nous aurait crus ?» m'a confié notre ami Jean Rieg, déporté à Dora.

L'exemple suivant, cité par Olga Wormser-Migot est révélateur :

Une résistante : Dorine, déportée à Ravensbrück a pu être par miracle renvoyée au camp de St-Denis en France en janvier 1944. Evadée grâce à ses camarades résistantes, elle a parlé tout de suite de Ravensbrück et de son univers hallucinant.

Elle a fait des rapports au gouvernement provisoire de la République à Alger, en Angleterre, à la Croix Rouge Internationale à Genève, dévoilant l'horreur des camps, les massacres qui s'y perpétraient et mettant en garde : «Que va-t-il se passer lorsque les nazis voudront détruire les preuves ? Des milliers vont mourir... Pensez à la libération des camps. Préparez-la !»

Il paraît impensable qu'aucun de ces messages ne soit parvenu à son destinataire.

Il est fort probable que, devant les révélations apportées par Dorine, on se soit dit dans les bureaux : «C'est une folle, elle a le délire de la persécution ; une Française hantée par le jardin des supplices[2].»

Et nous, avions-nous envie de les entendre, de les écouter ?

J'avoue, pour ma part, ne pas avoir eu ce courage pendant des décennies : âgée de 8 ans à la fin de la guerre, j'ai su, très jeune, qu'il y avait eu des camps d'extermination nazis, des tortures, des chambres à gaz, des fours crématoires. Je savais, mais je ne voulais pas en entendre davantage : c'était trop atroce.

Et puis, dans l'euphorie de la Libération, on a voulu, dans un premier temps (qui a duré...) oublier. Oublier la guerre et son cortège de peurs, d'angoisses, le ronflement lancinant des avions, les bombes...

L'anecdote suivante - qui m'est personnelle - est très révélatrice et demeure pour moi un symbole :

Nous habitions un village près d'Avignon. Lorsque les bombardements alliés s'intensifièrent, mon père creusa dans notre cour une tranchée afin que la famille et les proches voisins puissent venir s'y abriter à chaque alerte. La paix revenue, un des premiers travaux fut de refermer et de combler ce témoin de si mauvais souvenirs. Ma mère réalisa alors ce qu'elle s'était promis aux heures les plus sombres : planter des fleurs à l'emplacement de la tranchée. Et les cocardes multicolores des pourpiers s'épanouirent sur ce lieu des angoisses enterrées.

---

2. Olga Wormser-Migot «Quand les Alliés ouvrirent les portes». p. 174-175.

C'était bien ça : on voulait enterrer tout ce qui pouvait nous rappeler la guerre, oublier, tourner la page.

Dans un autre ordre d'idées, il est utile de souligner la discrétion observée sur ce sujet par les instances dirigeantes d'après-guerre : les milieux politiques et financiers n'avaient pas très envie de dévoiler d'une part les bassesses que certains avaient commises en collaborant, d'autre part les énormes bénéfices réalisés par les firmes internationales en exploitant jusqu'à la mort les dernières forces des déportés[3].

D'autre part, même ceux qui avaient la volonté de savoir ce qui s'était passé dans les camps auraient-ils compris les révélations des déportés ? Ce que ces derniers ont vécu reste en grande partie incommunicable à ceux qui ne l'ont pas connu dans leur chair.

Qui, mieux que ces déportés eux-mêmes, pourrait parler de cette intraduisible souffrance ?

Extrait de la lettre de M. Désormière à la famille Celma (8 avril 1946).

«Je m'efforce de ne pas trop songer aux horreurs des camps de concentration et de n'en point parler, tant j'ai la certitude d'être incompris des uns et bouleversé par l'indifférence et l'égoïsme des autres... Ma seule grande joie est de me retrouver en tête à tête avec mes compagnons d'infortune : sans nous parler, nous nous comprenons.»

Michel Biron déporté au Struthof à Schömberg.

«Nous autres, les concentrationnaires, nous avions été emmenés trop vite et trop loin, vers l'absolu des limites pour pouvoir, tout de suite après, retrouver la communication dans le dialogue ; de qui donc étions-nous alors les semblables ? Invités à partager l'assemblée des vivants, mais ballottés entre la Vie et la Mort, nous étions des sursitaires pour qui la survie était un luxe onéreux. De fait, ces lendemains de victoire furent pour beaucoup d'entre nous la traversée d'un désert : le temps, durant quelques années, s'y est arrêté.»

Simone Alizon («L'exercice de vivre» p. 125 Ed. Stock).

«Nous qui savons qu'une seconde peut durer une vie.
Souffrir cette agonie chaque seconde de chaque minute.
Chaque minute de chaque heure.
Chaque heure de chaque jour.
Les jours suivant les jours.
Ces jours qui, incroyablement, et pour quelques-uns seulement, finirent par faire des semaines et parfois des mois.
Comment exprimer une souffrance aussi indicible ?

---

3. Pour plus de précisions, je renvoie le lecteur à l'ouvrage irremplaçable de Germaine Tillion : «Ravensbrück p. 214 à 224 (Ed. du Seuil) et à celui très récent d'Annie Lacroix-Riz : «Industriels et banquiers sous l'occupation» (A. Colin - 1999).

Aujourd'hui encore, les mots que nous disons - froid, faim, fatigue - n'ont pas du tout le même sens pour nous que pour vous autres humains.
Nous seuls les ressentons, physiquement, dans toute leur violence douloureuse, leur affreuse désespérance.
Pour tous les autres, à des degrés divers, selon la capacité d'imagination ou l'expérience personnelle, cela ne restera que des mots, de pauvres mots, presque vides de sens.
Nos mots ne sont pas vos mots.
Aucun mot ne peut dire notre épuisement, notre désespoir, notre détresse, notre peur.
Comment des hommes pouvaient-ils traiter ainsi d'autres êtres humains ?
Interrogation lancinante...»

Les Françaises à Ravensbrück :

«Cependant, toutes nos camarades semblent d'accord sur un point : la nécessité de témoigner.

Toutes, nous avons eu à un moment ou à un autre, l'impression que les nazis ne nous laisseraient pas rentrer parce que nous avions été les témoins de crimes conscients et organisés dans leur horreur même : de crimes dont les auteurs étaient responsables. **Survivre était un devoir :** non un devoir de vengeance, mais **un devoir de justice. Il fallait témoigner, il fallait parler pour les mortes.»**

*****

Pour mieux comprendre les tragiques événements qui se sont déroulés à Varilhes en cette funeste année 1944, il est nécessaire de brosser une :

Petite chronique de la vie à Varilhes avant et pendant la guerre de 1939-1945.

Situé en bordure de l'Ariège entre Pamiers et Foix, Varilhes était un village très vivant à l'époque, avec ses nombreux petits agriculteurs qui cultivaient trois ou quatre hectares, dont une partie était souvent consacrée à la vigne. Le «bi-petit» de Laborie était particulièrement prisé. Mais Varilhes était aussi un bourg commerçant ; les artisans y étaient nombreux et variés.

Au recensement de 1936, le village comptait 1 410 habitants, chiffre qui n'a pas dû varier dans de grandes proportions jusqu'à la déclaration de la guerre, période qui nous intéresse plus particulièrement.

Alors, 22 déportés pour une population de 1 400 habitants, c'est-à-dire 3 déportés pour 200 habitants, cela est énorme. Aucune ville de l'Ariège n'a atteint une telle proportion.

C'est, je crois, la première question que l'on se pose lorsqu'on évoque cette sombre période : pourquoi un tel nombre d'arrestations et de déportations dans ce petit village du fin fond de la France ? Et pourquoi ces personnes-là ?

Pour tenter de le comprendre, il est nécessaire d'abord de remonter le fil du temps, puis de se replacer dans le contexte de l'époque, sans cependant parvenir à tout expliquer.

Varilhes a longtemps eu une réputation de ville de gauche : ne l'appelait-on pas "Varilhes-la-Rouge ?" Rappelons : qu'elle a été une des dernières de France à enlever le drapeau rouge de la Commune (1871-1872), qui flottait encore au fronton de la mairie malgré les sommations de la préfecture ; que le maire, républicain, avait été révoqué et remplacé par un conservateur ; que le conseil municipal de Varilhes avait été dissous en 1877 pour avoir eu l'audace d'installer à la mairie la statue de la République, et avait été remplacé - eh oui ! déjà ! - par une «commission municipale» aux ordres du pouvoir en place.

Il y avait donc eu des précédents aux événements que nous allons évoquer, sans en atteindre toutefois le degré de gravité. Mais déjà le qualificatif de rebelle pouvait s'appliquer à Varilhes.

Plus proche de nous, le récit suivant de Jean Sannac[1] au sujet des **«Vendanges Rouges»** confirme l'orientation politique «à gauche» de Varilhes :

«Avant la guerre, Varilhes était un fief du Front Populaire, et, à ce titre, accueillait la fête appelée «Vendanges Rouges», dans les années 1936, 1937 et 1938.

Pourquoi ce nom ?

- "Vendanges", parce que la fête se déroulait à la fin de l'été, un samedi soir et un dimanche de fin septembre-début octobre.

- "Rouges", parce qu'elle était commune aux socialistes, communistes, gens de gauche, bref, ceux que l'on nommait "les Rouges".

Certes, on s'y amusait beaucoup, on dansait, la liesse était générale, mais elle avait aussi une connotation politique : on y écoutait les prises de parole, celles de Marcel Bergé[2] notamment, qui était présent chaque année, celles des délégués des partis cités plus haut. On y parlait beaucoup de la guerre d'Espagne. (D'ailleurs, des meetings de solidarité pour les républicains espagnols se tenaient fréquemment à l'époque). C'est lors de ces fêtes que j'ai pu connaître le maire socialiste de Varilhes Louis Siret.

Nous nous retrouvions, les jeunesses communistes de Pamiers, et les "Faucons Rouges", jeunesses socialistes de la même ville. Nous nous entendions très bien. C'était une époque formidable. Evidemment, en septembre 1939, les "Vendanges Rouges" n'eurent pas lieu...»

Il est indéniable que d'autres personnes que celles qui m'ont très volontiers fourni leur témoignage, auraient encore bien des choses à raconter sur cette période. Etant donnée l'absence d'un travail effectué sur ce sujet, la partie anecdotique qui va suivre restera forcément incomplète. Du moins, la voie est-elle ouverte...

Donc, en temps normal, tout se passait bien, mais en périodes d'élections, l'ambiance devenait pour le moins tendue, les discussions, âpres.

Le clivage gauche / droite était bien réel comme le montrent les deux anecdotes suivantes ; la première, assez cocasse, nous est relatée par Marcel Sabatié âgé de 78 ans, une des "mémoires" de Varilhes :

«Autrefois, on faisait le ramassage des ordures avec un âne. Après les élections du Front Populaire, où la gauche avait triomphé, on avait orné l'animal de pompons : rouges aux oreilles, mais blancs à ... la queue ! Certains en riaient franchement, mais d'autres riaient jaune et n'appréciaient pas du tout !»

1. Jean Sannac, dont le témoignage figure au chapitre consacré à Marcelin Celma, était à l'époque aux jeunesses communistes de Pamiers. Il fut un des chefs F.T.P.F. de la Résistance en Ariège.

2. Marcel Bergé : Avant guerre, un des fondateurs de la cellule d'entreprise P.C.F. chez les cheminots de Toulouse. - Secrétaire Régional de la C.G.T.U.

Le 5 mai 1935, la majorité des Varilhois élut une municipalité de gauche (dont 13 socialistes et 1 communiste) conduite par Louis Siret. Mais les luttes qui avaient précédé avaient été rudes et la droite ruminait sa défaite. Un noyau très actif, très virulent de revanchards (qui s'est étoffé plus tard sous l'occupation[3]) ne cachait pas sa rancœur, allant même jusqu'à perpétrer de dangereuses actions, dont cette deuxième anecdote est l'illustration :

Les faits suivants relatés par Jojo Gardel (17 ans à l'époque) en montrent bien l'aspect insidieux, perfide :

«En 1936 donc, sous le Front Populaire, il avait été décidé de dresser – comme dans d'autres communes de gauche – un "arbre de la Liberté" devant la mairie, qui abritait alors les locaux de l'école. C'était un très grand peuplier, dépassant même le toit de l'édifice. Or, quelques jours plus tard, un employé municipal aperçut de la sciure au pied de l'arbre. Eh oui ! "certains" l'avaient entamé à la scie ! Pour cela, ils avaient amené un camion, dans la nuit, moteur en marche pour couvrir le bruit du sciage. Cette sale besogne était un acte d'autant plus délictueux que l'arbre aurait pu s'abattre sur les élèves de l'école qui jouaient à proximité.

Bien qu'il y eût des témoins et que les coupables eussent avoué, aucune sanction ne leur fut infligée, et un nouvel arbre fut replanté.»

Donc, déjà, bien avant le début de la guerre, les clans étaient bien marqués. Une atmosphère malsaine de haine qui commençait à régner ne faisait que présager des suites tragiques en cas de conflit.

Gardons-nous bien cependant d'assimiler la Milice et la "droite", tout comme la Résistance et la "gauche".

L'histoire de cette période est bien trop complexe pour la réduire à un manichéisme simplificateur. Il y eut, à Varilhes comme ailleurs en France, des personnes dites "de droite", non seulement pour déplorer le honteux comportement de Pétain et du régime de Vichy, mais aussi pour réprouver les actions de la Milice, des collaborateurs et même participer à la Résistance. C'étaient tout simplement des patriotes et n'oublions pas qu'un certain nombre d'entre eux furent, sur le plan national, de grands résistants et que certains connurent les conditions horribles et la mort dans des camps de concentration.

Dès 1940, la municipalité de Varilhes était révoquée : les motifs invoqués ci-après par le préfet ne laissent aucun doute sur la volonté de revanche du clan opposé :

«Le maire, ancien militant extrémiste, avait conservé l'empreinte de ses opinions avancées ... Son adjoint Costedoat était à la tête de toutes les manifestations socialo-politiques dont Varilhes était le centre ... Le maire a toléré pendant plusieurs mois une inscription "vive le communisme !" peinte en lettres rouges,

3. André Laurens : «Une Police Politique sous l'occupation. La Milice Française en Ariège 1942-1944» C.D.D.P. de l'Ariège (1982) - réimpression Ed. Lacour 1999.

hautes de plus de vingt centimètres, sur l'urinoir, à côté de la rue principale qui n'est autre que la Nationale 20 de Pamiers à l'Espagne[4].»

La municipalité élue au suffrage universel fut donc remplacée par une «délégation spéciale» de quatre membres dont le président démissionna peu après. Le Préfet nomma l'ancien concurrent de Louis Siret à la tête de la nouvelle délégation.

Ce que le suffrage populaire ne leur avait pas accordé, puisque Louis Siret était maire inamovible depuis 1925, le nouveau pouvoir de Pétain allait le leur offrir : la mairie de Varilhes. Le buste du maréchal remplaça celui de la République, comme ailleurs.

De plus, le nouveau "maire" prit en 1943 la tête de la section locale de la Milice qui allait pouvoir assouvir ses désirs de revanche quasi officiellement.

Les deux clans ne fréquentaient pas les mêmes cafés. Dans l'un d'eux, les miliciens tenaient régulièrement des réunions où s'exprimaient la haine des "rouges" d'une part, la servilité par rapport au régime de Vichy, l'admiration pour "l'ordre" allemand et l'espoir de la victoire des envahisseurs, d'autre part.

Pierre Ferriès (23 ans en 1943) confirme cette ambiance de vive hostilité entre les deux camps politiques : récriminations, querelles, invectives dans la rue.

La peur régnait - comme partout, d'ailleurs, en France - peur d'être dénoncé, peur des Allemands dont une garnison vint pendant quelques mois s'installer au village. Les collaborateurs étaient nombreux par rapport au chiffre de la population, et, alliés à la Gestapo, d'une redoutable efficacité. Pour peu de chose, on était menacé : «Un retard après le couvre-feu, et je me suis retrouvé avec un revolver braqué sous le nez» raconte Jojo Gardel.

Certes, s'il y eut ce noyau particulièrement hargneux de miliciens et collaborateurs, si la majeure partie de la population vivait dans la peur, quelques patriotes n'acceptèrent pas cet état de fait et commencèrent à s'organiser : «A Varilhes, la Résistance colle des tracts et fait de la propagande républicaine et antinazie[5]».

Jean Bénazet, du réseau "Combat", garagiste à Varilhes, passa clandestinement en Andorre puis en Espagne des opposants au régime, dès 1939 et jusqu'en juin 1943.

Emile Lavigne, décédé depuis quelques années, raconte, dans son précieux "journal" personnel, comment il a tâché de faire son devoir de Français :

«Je devins le chef d'un réseau de trois triangles ayant de nombreuses responsabilités... A Varilhes, en plus de Jean Bénazet qui ne chômait pas et de Marcelin Celma, Gaston Fauré et Marius Vinueza faisaient partie du réseau» (voir confirmation dans le document joint, écrit par l'institutrice de Saint-Félix-

4. Archives - Rapport du préfet, cité dans l'ouvrage d'André Laurens déjà mentionné.
5. Jeanne Bayle : «Varilhes, histoire d'un village ariégeois» p. 207.

de-Rieutort.) Il cacha chez lui un dépôt d'armes. Les résistants célébrèrent à leur façon le 11 novembre 1943 «en faisant sauter trois pylônes qui soutenaient une ligne à haute tension entre les fermes des Métals et Coume-Caude», causant des dégâts matériels assez importants.

Jean Vergé ("Le Capou"), né en 1910, se rappelle avoir échappé de peu ce soir-là, à la chute d'un de ces pylônes sabotés alors qu'il se rendait, par un raccourci, à son poste de garde sur la voie ferrée où il avait été, comme d'autres Varilhois, réquisitionné. Quelle explosion ! et quelle peur !

A son tour, Jojo Gardel, jeune homme à l'époque, évoque l'épisode du train de munitions : De son jardin, proche de la gare de Varilhes, et qui jouxtait la voie ferrée, il était bien placé pour observer «mine de rien» ce qui se passait dans le secteur. Depuis quelque temps, un long train stationnait bizarrement sur une voie de garage. *«Intrigué, j'avais pu, avec d'infinies précautions, m'approcher des wagons, me hisser pour en découvrir le contenu : malheur ! Ils étaient bourrés de munitions et de matériel militaire. Un soir, je surpris un homme caché dans le fossé : c'était un résistant venu se rendre compte sur place. Il eut vite fait de comprendre que les faire sauter était à coup sûr détruire une grande partie du village et de ses habitants.»*

Aussi, les maquisards écartèrent cette solution pour une autre action que relate Jean Sannac dans les pages qu'il consacre plus loin à Marcelin Celma. Mais peu de Varilhois surent alors qu'ils avaient dans leur propre gare l'équivalent de plusieurs bombardements.

Le potager de Jojo Gardel s'avéra aussi être un excellent poste d'observation et de renseignements à d'autres occasions : en bordure de la voie ferrée, il pouvait suivre les allées et venues des sentinelles allemandes, connaissait leur nombre, leurs postes et leurs trajets. *«Or, pendant la guerre, des prisonniers évadés du camp du Vernet au nord de Pamiers, arrivaient à pied par petits groupes à Varilhes, à travers champs certes, mais sans trop s'éloigner de la voie pour ne pas perdre leur chemin. Combien de fois, la nuit, ai-je pu ainsi détourner ces pauvres fuyards qui s'en allaient tout droit vers les patrouilleurs allemands ! On se comprenait par signes ; mais qui sait combien d'entre eux auront-ils pu échapper à d'autres interceptions ?»*

Contre les miliciens, des attentats eurent lieu à Varilhes début janvier 1944 : Marcel Sabatié évoque ainsi cet épisode :

«Dans la nuit, des explosions retentissantes se produisirent. Au domicile des miliciens, il y eut des portes arrachées, une cave et des cloisons démolies, des vitres brisées...»

André Laurens ajoute :

«Les intéressés devaient recevoir quelques jours plus tard des lettres de menaces ainsi libellées : «Tu as eu peur, salaud, mais ce n'est qu'un avertissement, tu seras abattu comme un chien.»

Ces explosions ne provoquèrent effectivement que des dégâts matériels, mais leurs conséquences furent dramatiques et les représailles ne tardèrent pas :

Le 20 janvier et le 2 février 1944, deux rafles emportaient 18 Varilhois vers les camps de la mort. Parmi eux, le maire Louis Siret et deux conseillers municipaux : Jean Gabriel Hillat et Clément Palmade.

Ces arrestations provoquèrent la stupéfaction parmi la population et le commandant de Gendarmerie écrivait peu après : «*L'émotion causée par ces arrestations est grande et une partie de la population accuse les représentants de la Milice d'avoir donné les personnes arrêtées*».

Si les causes profondes des nombreuses arrestations à Varilhes sont à rechercher dans le passé politique de ce village, ces attentats ont certainement servi de prétexte. Les miliciens ont saisi cette occasion pour prendre leur revanche.

Cependant, des motifs d'ordre bassement personnel - vengeance, jalousie... - ne peuvent être écartés : parmi ces arrestations, certaines demeurent, à la connaissance des Varilhois, totalement incompréhensibles.

D'autre part, les rafles du 24 mai et du 13 août ne furent précédées d'aucun attentat.

En Ariège comme en France, les arrestations perpétrées par la Gestapo et son auxiliaire zélée la Milice française, n'étaient pas forcément précédées d'actes de violence contre elles. Il en fallait si peu pour être dénoncé !

Le règne de la peur, de la suspicion, de la haine, de la violence allant jusqu'à la cruauté, commençait. Mais personne à Varilhes (sauf peut-être les miliciens ?) ne se doutait du degré d'atrocité auquel les personnes arrêtées allaient être soumises ; on était loin de penser que si peu d'entre eux reviendraient.

Canton de Varilhes Commune de St. Félix de Rieutort

Mémoire sur l'Occupation et la Libération

Organisation de la Résistance - Le 5 octobre 1943 un groupe de francs-tireurs partisans fut formé dans la commune - Il comptait dès d'abord 4 membres : Mazuriè Louis et Eychenne Marcel (chef de groupe) de St. Félix et Fauré Gaston et Celma Marcelin de Varilhes auxquels vinrent se joindre par la suite plusieurs membres de Varilhes et de Dalou -

Son travail

Le groupe eut pour mission d'effectuer des sabotages sur les 2 lignes de force électriques qui passent à l'Est et à l'Ouest de St. Félix - Entre le 11 novembre 1943 (date du 1er) et le mois de mai 1944. plusieurs sabotages furent exécutés, des pylônes abattus et le courant interrompu pendant plusieurs semaines. Sur la voie ferrée entre Varilhes et Foix des tronçons de rail furent arrachés.

Le maquis se trouvant sur les côteaux boisés voisins de St. Félix, fut continuellement ravitaillé par la population courant le risque d'être dénoncée... par le traître, qui s'était donné pour mission de signaler aux Allemands tous les faits et gestes des patriotes -

La Libération

Enfin sonna l'heure de la délivrance... Le traître et sa femme complice furent arrêtés, jugés et condamnés, lui aux travaux forcés à perpétuité, elle à dix ans pour crime de trahison - La population se trouva du même coup libérée des Boches qui venaient souvent faire des incursions dans la région, et des êtres funestes qui la brimaient sans cesse -

Les Libérateurs

Agissons



Place St-Michel - Juin 1934 : on fête la réussite au certificat d'études de Marcel Marrot.

On reconnaît entre autres, de gauche à droite :
1er rang : le père Marrot(premier à gauche) - le jeune Marrot
Georges Costedoat (chapeau et bouteille)

2e rang : le maire Louis Siret - Léon Bonzom (côte à côte) - Louis Bonnans (dernier à droite)

Tout à fait au fond : Jean Bénazet «Piston».

Les Déportés

Il y eut 3 rafles à Varilhes même, une 4ème au hameau de Peny (commune de Gudas) dont les victimes étaient apparentées à une famille de Varilhes.

- Le 20 janvier 1944 emporta :
- Antonia Carretier (40 ans) revenue.
- François Carretier (46 ans) M.P.F. (Mort pour la France).
- Aristide Fauré (67 ans) M.P.F.
- Augustine Fauré (30 ans) revenue.
- Louis Sabatier (51 ans) M.P.F.
- Joseph Gardel (49 ans) revenu.
- Clément Parent (47 ans) M.P.F.
- Albanie Rumeau (46 ans) revenue.
- Paul Rumeau (49 ans) M.P.F.

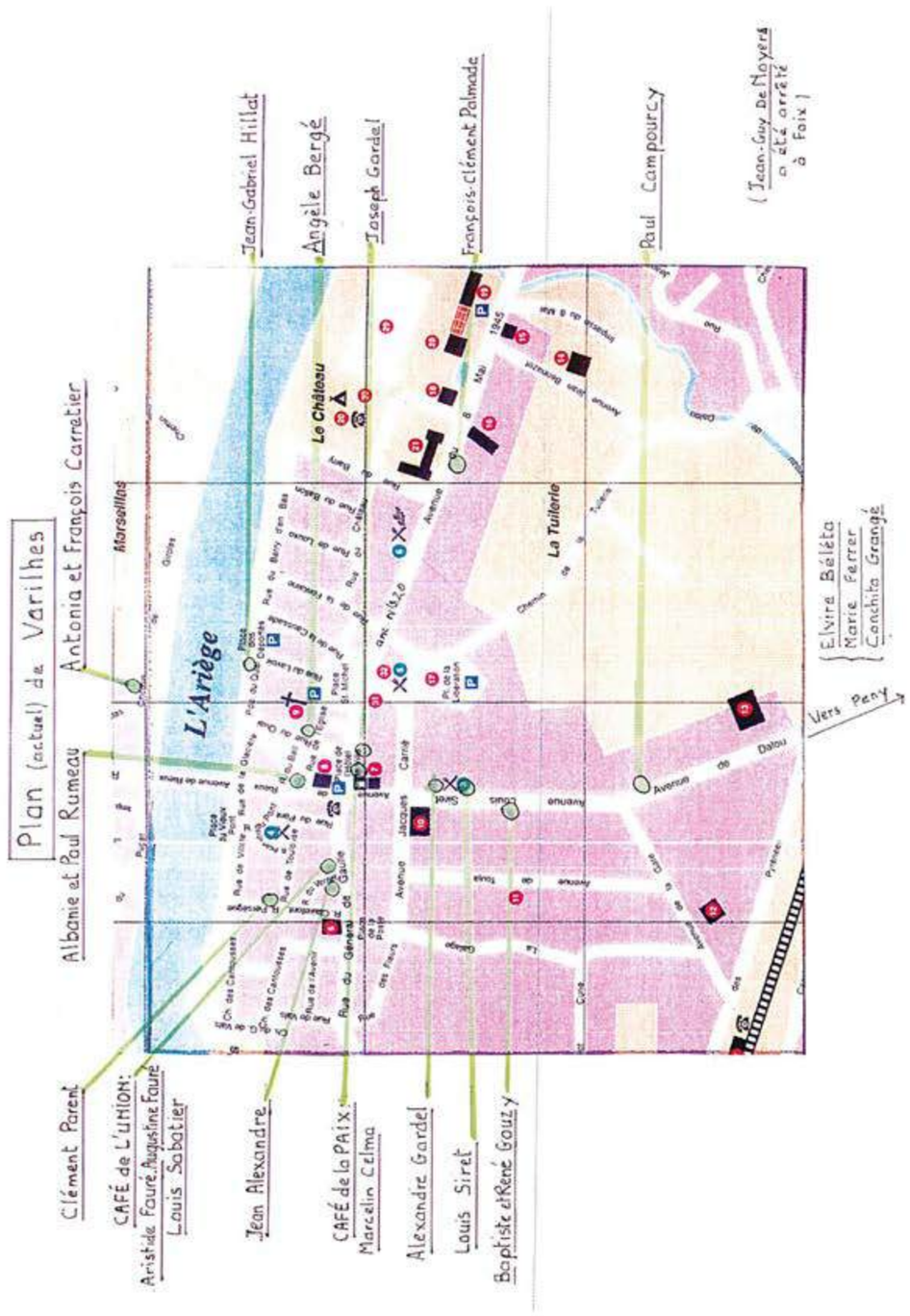
- Le 2 février 1944 :
- Angèle Bergé (57 ans) M.P.F.
- Paul Campourcy (46 ans) M.P.F.
- Marcelin Celma (38 ans) M.P.F.
- Alexandre Gardel (47 ans) M.P.F.
- Baptiste Gouzy (50 ans) M.P.F.
- René Gouzy (23 ans) revenu.
- Jean-Gabriel Hillat (54 ans) M.P.F.
- François-Clément Palmade (56 ans) M.P.F.
- Louis Siret (58 ans) M.P.F.

(Deux autres Varilhois au moins - à notre connaissance - furent arrêtés ou convoqués le même jour, puis relâchés : Joseph Chausson et Louis Palmade).

- Le 24 mai 1944 (à Peny) :
- Elvire Beleta (53 ans) revenue.
- Marie Ferrer (30 ans) décédée à l'arrivée à Paris. M.P.F.
- Conchita Grangé (19 ans) revenue.

- Le 13 août 1944 (à Varilhes) :
- Jean Alexandre (31 ans) M.P.F.

A cette liste s'ajoute Jean-Guy de Noyers qui n'a pas été arrêté à Varilhes.



Tous les hommes de la 1ère rafle ont été déportés à Mauthausen et ses Kommandos.

Ceux de la 2ème à Buchenwald. Toutes les femmes à Ravensbrück.

Au total, sur 22 déportés de Varilhes, 7 seulement sont revenus (5 femmes et 2 hommes). Jean Alexandre est décédé 2 jours après son arrestation.

Un 23ème déporté : Jean-Guy de Noyers n'a pas été arrêté à Varihes, mais, marié à une Varilhoise, y réside actuellement. Un chapitre lui est consacré.

Notons que la Milice et la Gestapo se sont acharnées à traquer les patriotes jusqu'à six jours seulement avant la libération de Varilhes.

Exception faite pour Jean Alexandre et Jean-Guy de Noyers, les personnes arrêtées furent dirigées sur Foix, à la "villa Lauquié", immeuble cossu réquisitionné par la Gestapo, situé dans un magnifique parc. L'aspect extérieur de ce petit manoir ne laisse en rien deviner ce qui s'y passa à l'intérieur. Ce fut à la fois un centre de transit et de tortures, celles-ci s'effectuant aussi en d'autres lieux à Foix. Les murs intérieurs de la villa Lauquié (actuellement assez délabrés) portent encore l'émouvante trace écrite du passage de prisonniers, de nationalités différentes : quelques phrases, quelques mots griffonnés sur le plâtre ou la tapisserie.



La "villa Lauquié" (en 2000)

Les détenus de Varilhes furent ensuite incarcérés à la prison St-Michel à Toulouse, les "interrogatoires" se déroulant dans la "maison de la rue Maignac" (Rue des Martyrs après la Libération). Ils furent ensuite transférés soit à Compiègne, soit au Fort de Romainville, avant d'être entassés dans des wagons à bestiaux, direction l'Allemagne (Buchenwald et Ravensbrück) ou l'Autriche (Mauthausen).



"Je me souviendrai de mon passage ici."
"Ainsi que moi pire encore."

Quelques graffitis écrits par divers détenus inconnus
sur les cloisons à l'intérieur de la "villa Lauquié".



"Enfin le 5ème jour on nous a donné un peu de nourriture."

Les Camps

Pour donner aux lecteurs et a fortiori aux familles de déportés un aperçu de la vie dans les camps, nous nous bornerons à les situer, à fournir pour chacun d'eux un plan, un bref résumé et quelques illustrations. Il existe actuellement une bibliographie abondante qui leur permettra de s'informer plus amplement.

Le système concentrationnaire nazi a été d'un rare machiavélisme : non seulement il a soustrait de notre société (pas seulement française mais celle de tous les pays occupés) des forces vives dont ces pays furent privés, mais il les a utilisées de façon odieuse pour construire des armements, des bombes dont leurs compatriotes seraient les victimes. Et ce, jusqu'à ce que mort s'ensuive pour la plupart d'entre eux, dans des conditions d'élimination systématique atroces.

Le raffinement dans la perversité se traduisait aussi dans le fait de faire surveiller les détenus par les fameux "Kapos" triés parmi les "triangles verts" c'est-à-dire les "droits communs" : voleurs, criminels, sans foi ni loi.

Il ne paraît pas pensable à un être humain normalement constitué de concevoir que d'autres êtres aient pu imaginer un tel système démoniaque de déshumanisation et d'extermination. Non, ce n'étaient pas des hommes. Pas même des bêtes. Ce que les nazis ont fait, aucun animal ne le ferait.

Et si nous avons souvent un haut-le-cœur à la lecture de certaines atrocités ou à la vue de certaines images, que cela éveille en nous un sentiment d'indignation et une révolte salutaires, afin d'œuvrer, chacun à sa façon, pour que cela ne se reproduise jamais, plus jamais - nulle part -.

*****

MAUTHAUSEN

Louis Sabatier

Gusen : François Carretier
Paul Rumeau

Melk et Ebensee : Joseph Gardel

Gazés à Hartheim : Aristide Fauré
Clément Parent

BUCHENWALD

Baptiste Gouzy
Jean-Gabriel Hillat (mort à l'arrivée)

Dora : Paul Campourcy
Alexandre Gardel
René Gouzy
Louis Siret

Wansleben : Marcelin Celma

Langenstein : Clément Palmade

RAVENSBRÜCK

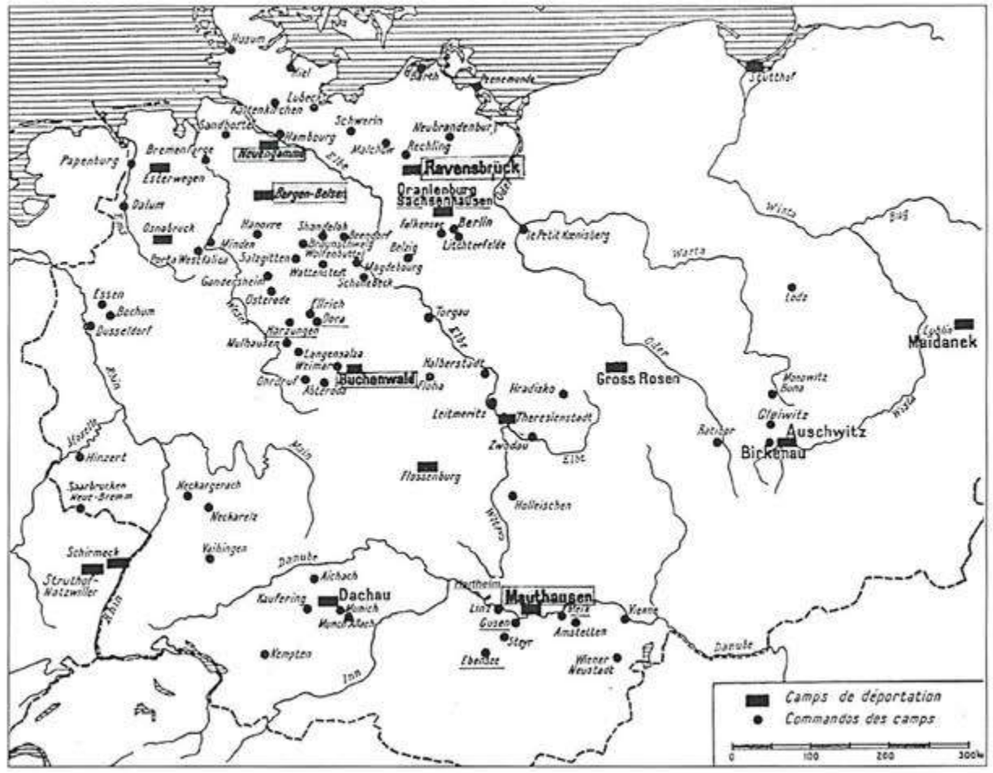
Antonia Carretier
Augustine Fauré
Albanie Rumeau
Angèle Bergé
Elvire Beleta
Marie Ferrer
Conchita Grangé

Décédé avant son arrivée en Allemagne : Jean Alexandre.

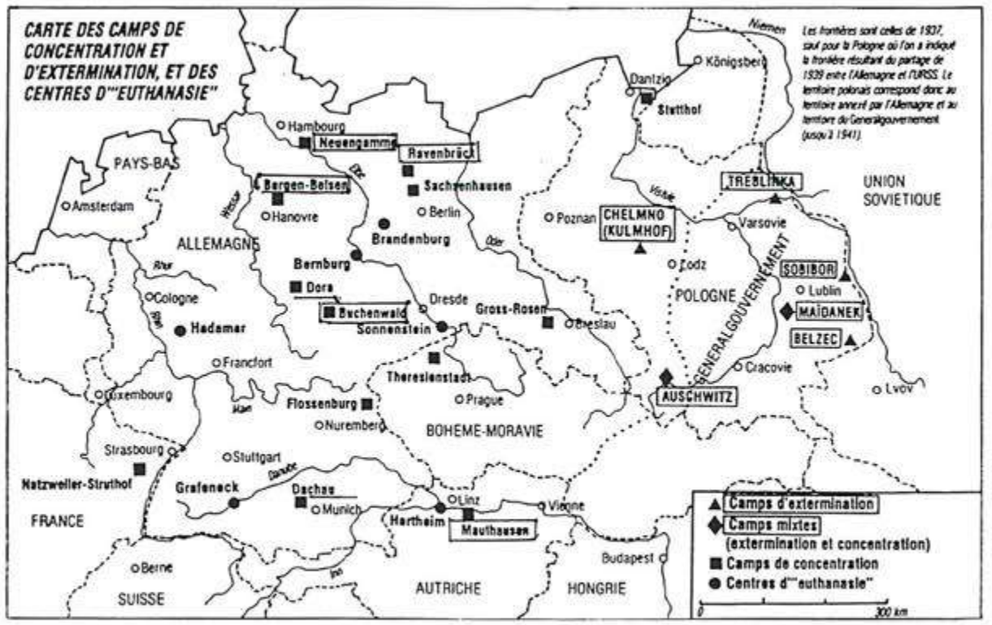
NEUENGAMME

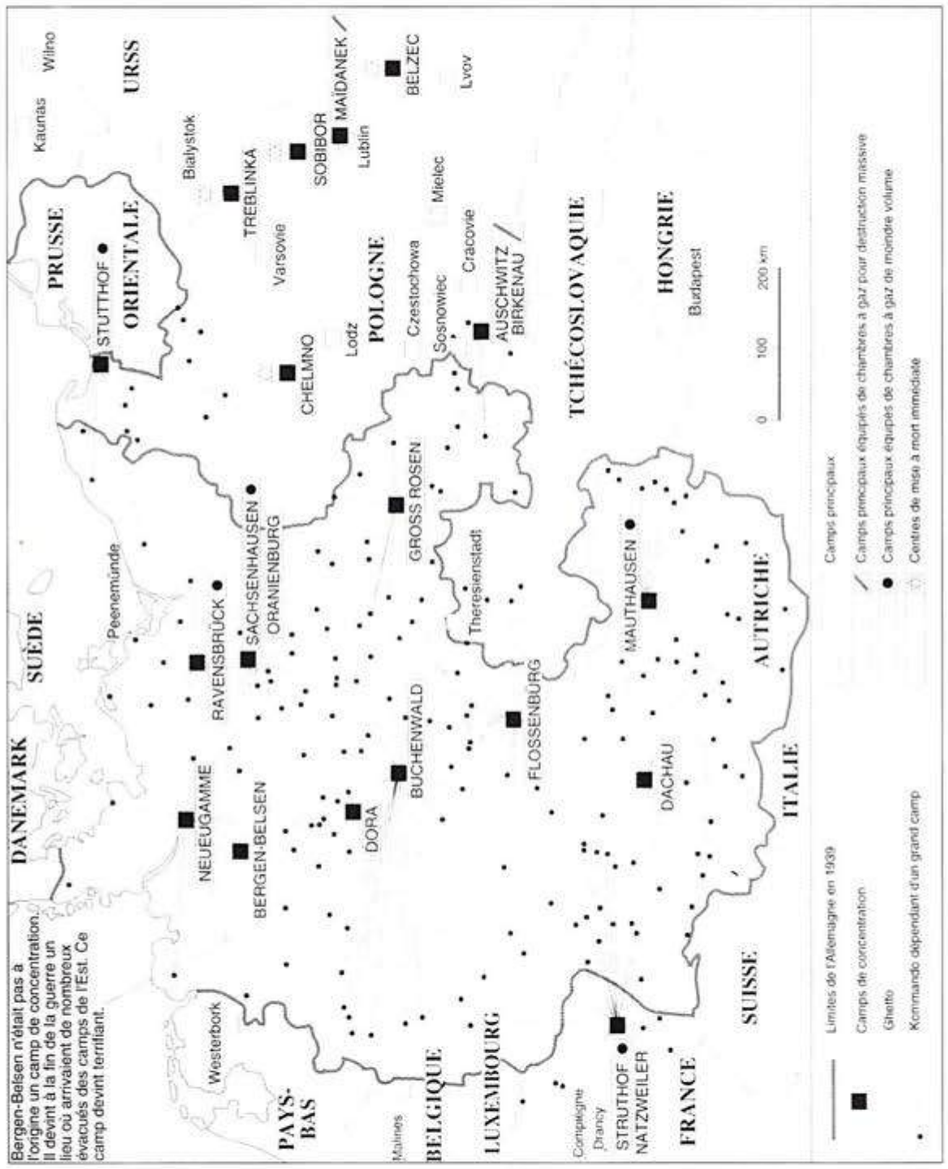
MISBURG Jean-Guy de Noyers

BELSEN



Encadrés, les camps où les Varilhois ont été déportés.

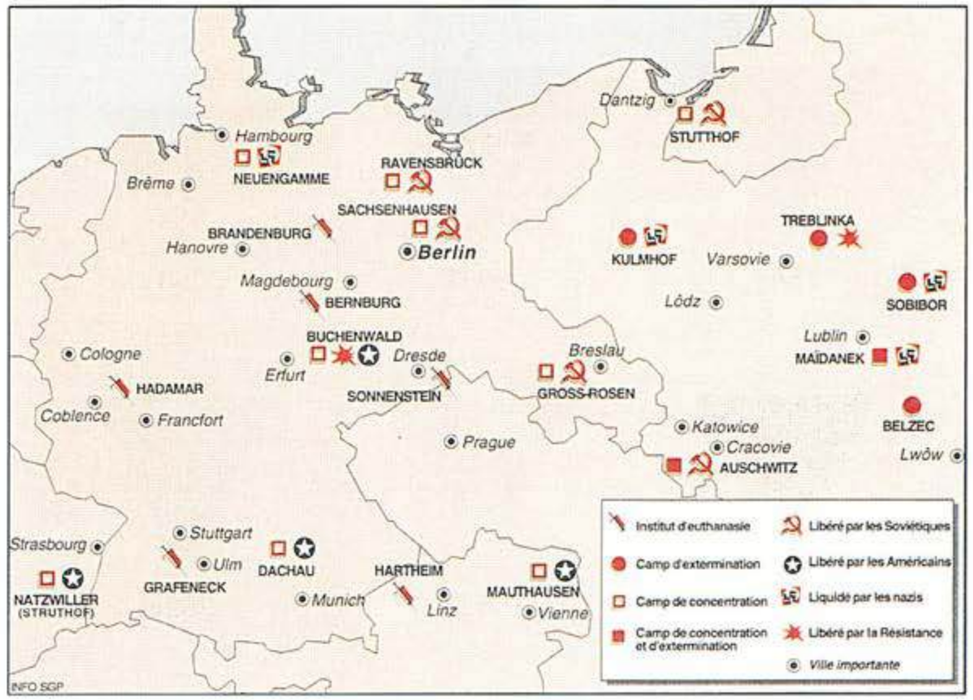




Bergen-Belsen n'était pas à l'origine un camp de concentration. Il devint à la fin de la guerre un lieu où arrivaient de nombreux évacués des camps de l'Est. Ce camp devint terrifiant.

LA TOILE D'ARAIGNÉE

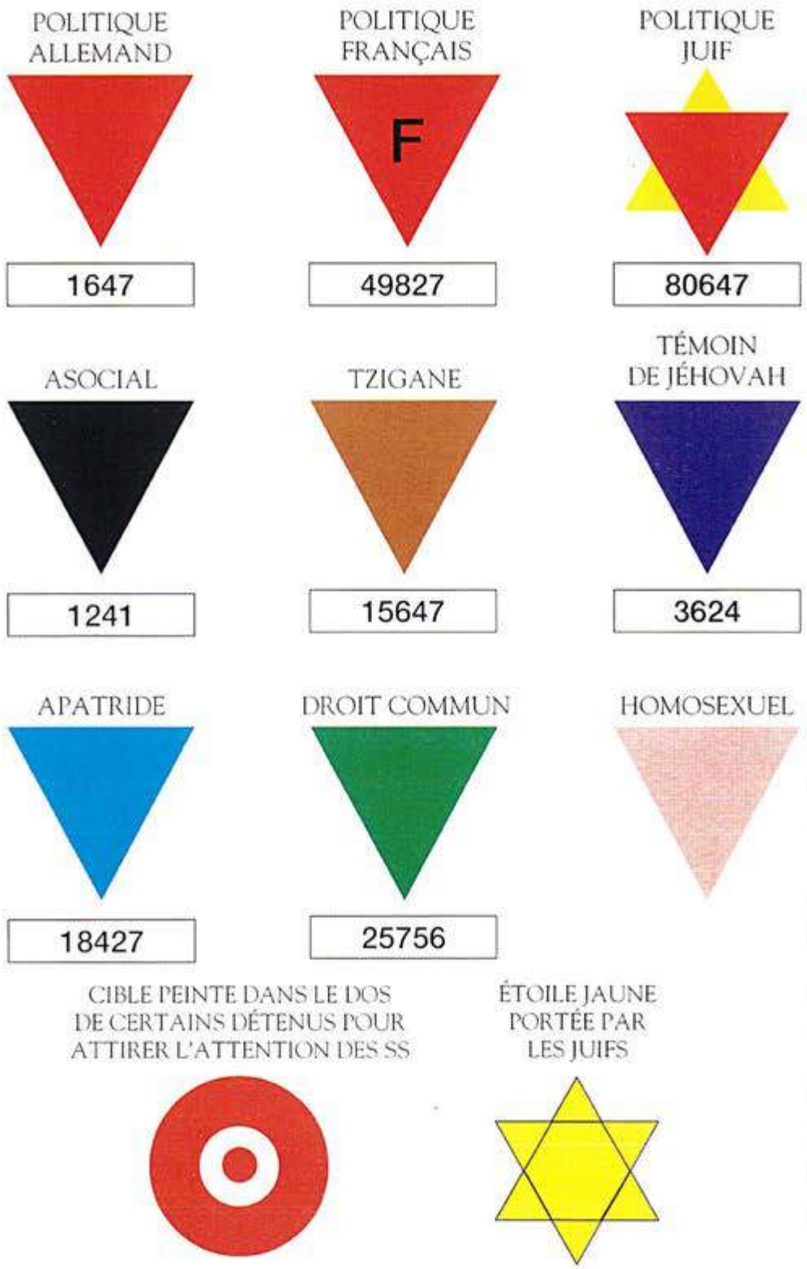
La Libération des Camps



SACHSENHAUSEN - Construit en 1936. Libéré le 27 avril 1945 par les Soviétiques.
BUCHENWALD - Entre en fonction fin juillet 1937. Libéré d'après certaines sources par la résistance le 11 avril 1945, juste avant l'arrivée des Américains.
GROSS-ROSEN - Construit en août 1940. Libéré par les Soviétiques le 5 mai 1945.
STUTTHOF - Créé en 1939. Libéré le 25 janvier 1945 par les Soviétiques.
NEUENGAMME - Installé en 1938. Evacué de force par les nazis en 1944.
BELZEC - De mars à octobre 1942.
SOBIBOR. - Camp de mise à mort immédiate. Début mai 1942. Insurrection le 14 octobre 1943.
CHEMNO-KULMHOF - Camp de mise à mort. Du 8 décembre 1942 au 11 avril 1943. Liquidé en janvier 1945.
AUSCHWITZ - Camp de concentration et d'extermination. Ouvert en avril 1940 Libéré par les Soviétiques le 27 janvier 1945.
DACHAU - Construit en 1933. Libéré le 29 avril par les Américains.
MAUTHAUSEN - Construit en 1939. Libéré le 5 mai 1945 par les résistants et par les armées alliées.
RAVENSBRÜCK - Construit en 1939. Libéré par les Soviétiques le 30 avril 1945.
BERGEN-BELSEN - Reconstruit par des prisonniers de guerre français en 1941. KZ en avril 1943. Libéré par les Britanniques le 15 avril 1945.
TREBLINKA - Camp de mise à mort immédiate. Entré en fonction le 23 juillet 1942. Révolte le 2 août 1943. Liquidé fin novembre 1943.
MAIDANEK - Camp de prisonniers de guerre en 1941, transformé en camp d'extermination. Evacué par les nazis le 24 juillet 1944.
NATZWILLER-STRUTHOF - Construit en 1940. Evacué septembre 1944. Entrée des Américains le 23 novembre 1944.

On observera que les premiers camps de concentration ont été d'abord ouverts pour les opposants allemands au nazisme, et les "indésirables".

PRINCIPAUX SIGNES DISTINCTIFS DES DÉPORTÉS



D'après le livre *La Déportation* édité par la Fédération nationale des déportés et internés résistants et patriotes (FNDIRP).

Chaque détenu portait, cousus sur le côté gauche de la veste ou de la robe, un triangle de couleur et une bande de tissu où figurait le matricule. Une lettre imprimée sur le triangle indiquait, sauf pour les Allemands, la nationalité du déporté : F (Français); B (Belge); S (Espagnol); R (Russe); P (Polonais)…

Les 9 déportés de la rafle du 20 janvier 1944

Par ordre alphabétique et par famille :

- **Antonia et François Carretier**
- **Aristide et Augustine Fauré**
- **Louis Sabatier**
- **Joseph Gardel**
- **Clément Parent**
- **Albanie et Paul Rumeau**

ANTONIA CARRETIER NÉE LANSAC
ET SON ÉPOUX FRANÇOIS CARRETIER



Née le 23 octobre 1904 à Pamiers
Déportée à Ravensbrück
matricule 34.100 ou 34.110,
puis Mauthausen
Décédée à Varilhes le 17 décembre 1969



Né le 23 juin 1898 à Bénagues (09)
Déporté à Mauthausen. Matricule 59.678
Affecté au Kommando de Gusen II

Décédé à Mauthausen le 27 avril 1945

Témoignage de Jean Lansac
3, chemin de Girolles - Varilhes

Jean Lansac, neveu de Monsieur et Madame Carretier, est né en 1940. Ses souvenirs concernant la période de la guerre sont donc plutôt des "flashes", néanmoins profondément imprimés dans sa mémoire tant leur charge émotionnelle était forte. Les voici relatés, en ce début janvier 2000, dans la même maison où il a toujours vécu, et qu'habitaient son oncle et sa tante, rue du Pont à l'époque, chemin de Girolles actuellement.

«Mon oncle, François Carretier, était électricien ajusteur ; ma tante, sœur de ma mère,femme au foyer. Mariés le 15 avril 1940 ils n'avaient pas d'enfant. C'est elle qui m'a élevé, remplaçant ma mère qui m'avait délaissé. J'étais son soleil. C'est grâce à elle que j'ai pu poursuivre mes études, avoir un métier et une situation d'un bon niveau. Je l'aimais comme un enfant aime et admire sa mère. Car elle était admirable : c'est elle qui faisait tout dans la maison, avec une rare méticulosité ; c'était une fine cuisinière ; elle s'occupait aussi du jardin, de

la vigne. Au foyer, où j'habite encore actuellement, vivaient aussi mes grands-parents.

Mon oncle était communiste et connu à Varilhes comme tel, ainsi que Marcelin Celma qui fut arrêté peu après, puis déporté comme lui (voir le témoignage de Jean Sannac pour Marcelin Celma).

C'est sans doute pour des raisons politiques et peut-être aussi parce qu'ils faisaient partie d'un réseau de résistants que mon oncle et ma tante ont été arrêtés.

D'ailleurs, d'après ce qui m'a été rapporté plus tard, on les avait avertis du danger qu'ils couraient en restant à Varilhes : "Sauvez-vous !" leur avait-on conseillé, car des arrestations avaient déjà été opérées dans les maquis des environs, et l'ambiance explosive qui régnait dans le village, avec un noyau très actif de miliciens, n'augurait rien de bon.

Effectivement, le 20 janvier 1944 eut lieu la première rafle à Varilhes. Mon oncle et ma tante furent du nombre.

De ce tragique épisode, il ne me reste qu'une image, une vision plutôt : des draps éparpillés en grand désordre sur le sol de la chambre où je dormais avec mes grands-parents. Nos ennemis connaissaient bien la coutume consistant à cacher l'argent dans la literie. Ils leur ont ainsi volé 30 000 F d'économies.

Après son retour des camps, ma tante m'a raconté que ce jour-là, lors de la «visite» des Allemands, mon oncle était menotté, au coin du feu. Un des soldats allemands s'est adressé à lui en français : «N'essayez pas de vous sauver, sinon, je serais obligé de vous tirer dessus.» Ensuite, on les a transportés à Foix.

Après la "villa Lauquié", ce fut la prison Saint Michel à Toulouse puis à Compiègne, et environ deux mois après, le départ à Mauthausen pour mon oncle, à Ravensbrück pour ma tante.

Autre fait qui a marqué le gamin de cinq ans que j'étais : on m'avait emmené à Toulouse, avec Jojo Rumeau, pour accueillir ma tante et sa mère à leur retour de déportation. Elles étaient d'une maigreur effrayante. A notre arrivée à la maison, nombreux étaient les amis qui attendaient Antonia. Notre chienne, certainement, aussi. En effet, depuis le départ de sa maîtresse, chaque jour elle allait s'asseoir au pied de l'escalier, y demeurait quelques minutes, immobile, puis repartait. Le jour où ma tante est revenue, la chienne a flairé toutes les personnes présentes. Alors, immobilisée devant ma tante, elle a poussé un cri – oui, un cri vraiment extraordinaire, un cri presque humain : elle l'avait reconnue ! Ensuite, elle était toute contente.

Oui, ma tante était revenue, mais pas mon oncle.

Nous n'avons su avec certitude qu'il était mort «là-bas», c'est-à-dire à Mauthausen, au Kommando de Gusen, le 27 avril 1945, qu'après avoir reçu une lettre du Comité International de la Croix Rouge le 29 janvier 1946.

Dans quelles conditions est-il mort ? Est-ce suite à de mauvais traitements ? Ou de maladie ? Ou plutôt, comme on l'a laissé entendre a t-il été «liquidé» comme tant d'autres au moment de la débâcle allemande, afin qu'aucun ne reste pour témoigner de ce qu'ils avaient subi ?»

La date du 27 avril 1945 nous ferait plutôt pencher en faveur de cette dernière hypothèse, confirmée d'ailleurs par un autre déporté à Gusen : René Gaucher ; celui-ci arrêté à Mirepoix, a bien connu aussi Joseph Gardel, rescapé comme lui. Il précise que François Carretier est probablement mort lors de la marche de Gusen à Mauthausen, fin avril début mai, pendant laquelle de nombreux déportés sont morts, exténués ou achevés.[1]

«Quant à ma tante, elle est revenue très affaiblie, très maigre, très touchée ; mais son caractère volontaire et, peut-être, la responsabilité et l'amour qu'elle avait à mon égard lui ont-ils donné le courage de survivre et de reprendre peu à peu ses activités. Elle allait parfois bavarder avec Titine Fauré et Albanie Rumeau.»

Avec cette dernière, elles avaient parcouru exactement le même chemin de l'horreur, connu les mêmes étapes : Foix-Toulouse-Ravensbrück-Mauthausen et retour par la Suisse. Ont-elles fait partie de ces prisonnières ayant quitté Ravensbrück pour Mauthausen sur ordre de Himmler le 2 mars 1945, puis libérées le 22 avril suivant, par la Croix Rouge Internationale comme le relate l'historien allemand Hermann Langbein ?

«A la surprise générale, une longue file de voitures blanches portant l'insigne de la Croix Rouge fit un jour son apparition à Mauthausen. Le 22 avril, 756 détenues – françaises et belges pour la plupart – ainsi que 65 hommes furent appelés pour être emmenés en Suisse dans ces voitures.»[1]

Il est fort probable qu'Antonia et Albanie aient fait partie de ce convoi (les dates de sortie du camp correspondent) ; mais nous ne le saurons jamais par leur propre témoignage car, comme les autres rescapées des camps, elles n'aimaient pas parler de cette période.

Jean Lansac ajoute : *«Après son retour, ma tante a très peu évoqué ces événements. Elle occultait tout ce qui était «avant». De temps en temps, cependant, elle lâchait trois ou quatre mots, puis s'arrêtait net, disant : «C'est tellement affreux, ce que nous avons vécu, que personne ne nous croirait.» Alors, elle se refermait, gardant ancré secrètement en elle cet univers de cauchemar.*

Elle m'a simplement raconté qu'elle y avait connu Geneviève De Gaulle ; qu'elle travaillait à décharger les trains, presque nue malgré le froid.

Elle avait ramené de «là-bas» une vieille cuillère au manche fondu qu'elle continua à utiliser pour manger ici, après son retour. C'était «sa» cuillère de déportée.

Néanmoins, elle gardait la rage au cœur en pensant à ces Français qui les avaient dénoncés, et disait souvent : «Si nos hommes étaient revenus, on les aurait descendus, même en plein tribunal, et tant pis pour la prison, parce qu'après ce que nous avons vécu à cause d'eux, la prison, ce n'est rien.»

1. Cité par GermaineTillion dans son ouvrage «Ravensbrück» (Ed. du Seuil) p. 183.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

Modèle 326-2/2

MINISTÈRE DES ARMÉES

SOUS-DIRECTION DES BUREAUX DES CABINETS

BUREAU DES DÉCORATIONS

Loi du 4 février 1953 (*J. O.* du 5 février 1953)

N° d'inscription 30424

CROIX DU COMBATTANT VOLONTAIRE 1939-1945

Par décision n° 1.812 en date du 23 Décembre 1960

le droit au port de la Croix du Combattant Volontaire a été reconnu à

Madame CARRETIER née LANSAC Antonia

le 23 Octobre 1904 à Pamiers (Ariège)

A Paris, le 23 Décembre 1960.

POUR AMPLIATION

L'Administrateur civil de 1re classe, SOMMAIRE
Chef du Bureau des Décorations,

Le Ministre des Armées
Signé : MESSMER

J. Z. 032167. (4029)

FAMILLE FAURÉ



La famille Fauré devant le Café de l'Union.
De g. à dr. : le cousin Bonnel - Aristide Fauré - Gaston Fauré
Augustine Fauré ("Titine") - la cousine Bonnel - Louis Sabatier.

La famille Fauré, du Café de l'Union à Varilhes, fut particulièrement éprouvée : trois de ses membres : Aristide Fauré, Titine Fauré et Louis Sabatier furent arrêtés lors de la première rafle du 20 janvier 1944 et déportés. Un quatrième faillit être du nombre. Une seule revint de déportation : Augustine, que tous les Varilhois appelaient "Titine".

Pour plus de compréhension, il est nécessaire de clarifier les liens de parenté et la situation de la famille :

- Le plus âgé, Aristide Fauré, oncle de Gaston et d'Henri (qui apporte son témoignage) habitait la maison mitoyenne du Café de l'Union. Mort à Hartheim ("Institut d'euthanasie").

Au café vivaient :

- Gaston Fauré et sa femme : Titine, revenue de Ravensbrück.
- Anna Sabatier, mère de Titine, et son mari : Louis Sabatier, mort à Mauthausen .

Aristide, Titine et Louis ont été arrêtés ensemble, au Café de l'Union.

C'est grâce aux témoignages d'Henri Fauré, frère de Gaston, de sa femme Anne, d'Annie, la fille de Titine née en 1950, de Titine elle-même, de Ginette Marandel et de Marcel Sabatié, que le tragique destin de cette famille a pu être retracé.

L'Arrestation : Récit de Ginette Marandel, de Varilhes, cousine germaine d'Augustine Fauré.

«Mon père, Léon Bonzom, était employé des Postes. En ce matin froid du 20 janvier 1944, emmitouflé dans sa pèlerine, il se dirigeait, très tôt, vers cinq heures et demie - six heures, comme d'habitude, vers la poste afin d'y prendre le courrier pour le porter à la gare.

Passant devant le Café de l'Union, il a été surpris de voir l'établissement grand ouvert et tout éclairé. Inquiet, il s'est avancé : quelqu'un était-il souffrant ? Etait-il arrivé un accident ? Il est entré, a descendu deux marches et, stupeur : les Allemands étaient là, Aristide attaché sur une chaise, Louis Sabatier les mains liées, Anna, la mère de Titine, attachée aussi dans la cuisine.

Immédiatement, les Allemands lui ont demandé ses papiers et où il allait. Et pour être bien sûrs qu'il ne mentait pas, l'un d'eux l'a accompagné jusqu'à la poste.

Dans la matinée, l'annonce des arrestations perpétrées dans le village se répandit comme une traînée de poudre..»

Marcel Sabatié (aucun lien familial avec Louis Sabatier) a donné exactement la même version des faits : son grand ami Léon Bonzom les lui avait relatés.

Mais les Allemands ne se sont pas contentés des arrestations : ils se sont acharnés avec rage à saccager, à piller comme des sauvages.

En effet, les jours suivants, le café et la maison entière furent mis à sac : pillage complet de la cave, vols considérables de vêtements, ustensiles de cuisine, poste de T.S.F., deux bicyclettes, deux jambons, le matériel du café (même le billard !). Tous ces objets prélevés par un camion à sept reprises différentes par les membres de la Gestapo et des militaires allemands qui, aux dires de Henri Fauré, ne se gênaient pas pour vider les bouteilles et se saouler sans vergogne.

Comment Gaston a évité l'arrestation : Témoignage d'Henri Fauré (81 ans), facteur et coiffeur à Varilhes pendant et après la guerre.

Henri Fauré, frère de Gaston, a donc appris très tôt dans la matinée le drame qui s'était déroulé au café.

«Dans notre famille, dans la même maison, trois personnes furent arrêtées à l'aube de ce 20 janvier 1944. Une quatrième : mon frère Gaston, mari de Titine, échappa par miracle à cette rafle : il était hospitalisé. En fait, c'est surtout lui qui était recherché[2] car il était résistant[3] et cela avait dû se savoir.

2. Mais nous savons par le témoignage de Titine qu'elle-même faisait aussi partie d'un réseau de Résistance en tant qu'agent de liaison (voir son témoignage).

3. Voir document manuscrit de l'institutrice de St-Félix-de-Rieutort, où Gaston est nommément cité (p. 18).

Par chance - oui, car dans ce cas précis, ce fut une belle chance ! mon frère venait de subir une intervention chirurgicale à l'hôpital de Foix. Dès que j'appris les arrestations, je n'eus qu'une chose en tête : sauver Gaston. C'était urgent. J'allai trouver le Docteur Roger qui l'avait opéré, pour l'aider à le faire sortir. Je marchais vite, lorsqu'un des miliciens de Varilhes m'accosta, puis un second. Soupçonneux, ils me demandèrent où je me rendais, si pressé. Ils m'avaient pris chacun par le bras et, bien qu'encadré par eux, je suis parvenu à me dégager et à leur débiter, dans un souffle, ce qui m'est venu à l'esprit : «Ma mère vient d'avoir un malaise, je vais voir le Docteur Roger» et, dans la foulée, je suis entré chez le médecin, leur refermant la porte au nez. Ouf ! Une étape était franchie. Restait le plus difficile : comment faire sortir Gaston, encore alité, de l'hôpital, et ceci au plus vite ? Le docteur a eu l'idée de nous adresser à Manuel Celma[4] qui, faisant office de taxi, bénéficiait d'un laissez-passer. C'était un ami de la famille et c'est avec empressement qu'il nous conduisit à Foix.

Gaston était loin d'être rétabli : lorsque nous l'avons sorti de son lit, le sang coulait de ses jambes. Les sœurs de l'hôpital nous ont aussi bien aidés : elles lui ont préparé ses affaires en vitesse et nous avons quitté les lieux précipitamment. Il était temps : peu après, les Allemands venaient pour le cueillir à l'hôpital. Gaston était sauvé !

Dans le «taxi-ambulance» de Celma, nous l'avons conduit chez des parents, dans une ferme du côté de la Barguillère, où il est resté caché, le temps de se rétablir. Cependant, les Allemands continuaient avec acharnement à le rechercher : dès le lendemain, le 21 janvier, ils revenaient au café, poussaient notre mère Léonie sur une table et, mitraillette braquée sur elle, ils la harcelèrent de questions : «Où est Gaston ? Où est-il ?» Ma mère, apeurée, ne put que répondre «à l'hôpital». Mais Gaston était déjà en lieu sûr.

Conscient de la gêne qu'il occasionnait à ses hôtes et du danger qu'il leur faisait courir, quelque temps après, il est revenu en cachette, la nuit, à bicyclette, se réfugier chez sa belle-mère, rue de la Fontaine, avant de rejoindre le maquis des guérilleros à Cénant.

Nous n'avons plus eu de ses nouvelles, jusqu'au jour de la Libération de Varilhes, où nous l'avons reconnu, fièrement posté sur un des camions des maquisards.»

Mais il ignorait encore le sort affreux que des Français d'abord, puis les nazis, avaient réservé aux trois autres membres de sa famille : sa femme, son oncle et Louis Sabatier, mari de sa belle-mère.

*****

4. Manuel Celma, frère de Marcelin qui fut arrêté à la rafle suivante.

ARISTIDE FAURÉ



Né le 23 octobre 1877 à Varilhes.
Décédé à Hartheim (gazé) le 23 Août 1944.
1er Matricule : 60.600
2ème Matricule : 59.913

Témoignage d'Henri Fauré, son neveu.

«Né à Varilhes en 1877, Aristide allait sur ses 67 ans en ce mois de janvier 1944. Ce fut le plus âgé des Varilhois arrêtés puis déportés.

Veuf, agent d'assurances à la retraite, il avait laissé le café à mon frère Gaston, son autre neveu. Il continuait cependant à cultiver quelques vignes et vendait du charbon.

C'était un brave homme, droit et spontané, dont le franc-parler de patriote de gauche n'était pas du goût de tout le monde. Et les miliciens n'étaient jamais bien loin...

Il avait ramené de la guerre de 14 deux blessures par balles à la face et à la main, mais surtout une haine farouche des Allemands.

Il détestait Pétain, devenu collaborateur des envahisseurs en 40.

Aussi, lorsqu'une affiche du Maréchal fut collée non loin de chez lui, il n'apprécia pas du tout. Le soir, alors qu'il rinçait un seau à la fontaine, il «balançait», comme par réflexe, le contenu du récipient sur le portrait du personnage. Certes, ce n'était que de l'eau, mais le geste fut aperçu par certains. En ce temps-là, on vous arrêtait sous le moindre prétexte et ce qui, pour Aristide, n'était sans doute qu'une boutade, prenait pour d'autres la proportion d'un crime de lèse-majesté à l'encontre de leur chef.

De plus, mon frère Gaston, résistant, était recherché par la police allemande, et la Milice locale, particulièrement virulente et efficace, dénonçait activement.

Les attentats du 3 janvier précédent ont certainement aggravé les choses, et Aristide fut arrêté en même temps que Titine et Louis Sabatier.

J'aimais beaucoup mon oncle : j'ai été orphelin de père à l'âge de six ans, lui et sa femme ont été un peu mes parents.

Dans les jours qui ont suivi les arrestations, je suis parvenu, grâce à l'aide de leurs bons voisins, à me faufiler dans leur maison pour récupérer un peu de linge oublié (ou pas encore emporté) par les Allemands, dans des recoins que je connaissais. C'est ma femme Anne qui les portait à la prison Saint-Michel à Toulouse. Et puis, un jour, on lui a refusé le paquet. Nous avons su que les prisonniers étaient partis, mais où ?»

C'est l' «Amicale Nationale des Déportés et Familles de disparus de Mauthausen et ses kommandos» qui m'a renseignée sur les circonstances de la mort d'Aristide.

C'est avec beaucoup d'appréhension, consciente de la douleur que j'allais ranimer, que j'ai lu à Henri et Anne, à leur demande, les informations suivantes :

«Arrivé à Mauthausen le 22 mai 1944[5]
1ère immatriculation : 60.600
2ème immatriculation : 59 913
Gazé à Hartheim le 23/08/1944.»

Voilà, livré dans toute sa sécheresse, ce que les bureaucrates nazis notaient scrupuleusement dans leurs registres (mais cela a eu néanmoins le triste avantage de nous renseigner) : des dates, un numéro, un mot terrible «gazé», en omettant toutefois de mentionner la suite que l'on devine.

Le même sort fut réservé trois mois après à Clément Parent, arrêté le même jour (voir le témoignage de la famille Gardel). La photo et les détails sur le «Château» de Hartheim se trouvent dans le chapitre consacré à Clément Parent).

5. Deux interrogations : - Pourquoi est-il arrivé à Mauthausen le 22 mai alors que tous les autres Varilhois y sont arrivés le 25 mars ? erreur de date ?Pourquoi ces 2 immatriculations ?

AUGUSTINE **FAURÉ, née BERGÉ**



Née le 22 Juillet 1914 à Varilhes.
Déportée à Ravensbrück.
Matricule 34.118
Décédée à Varilhes le 2 Novembre 1998.

Augustine Fauré – Titine pour les Varilhois – était la fille d'Etienne Bergé, mort au front pendant la guerre de 14. C'est Louis Sabatier, dont nous avons précédemment relaté le triste sort, qui épousa sa mère Anna et éleva Titine comme si elle était sa propre fille. Cette dernière se maria avec Gaston Fauré qui, outre son travail de facteur et pompier, tenait, avec l'aide des autres membres de la famille, le Café de l'Union.

Sa belle-soeur : Anne Fauré, épouse d'Henri Fauré, actuellement âgée de 82 ans, est bien connue des Varilhoises et Varilhois puisqu'elle avait, pendant et après la guerre, le salon de coiffure dans la grande avenue du village. Elle se rappelle très bien ces années terribles et nous relate ses souvenirs sur la période qui a suivi les arrestations du 20 janvier 1944.

«En gare de Foix, Titine a pu échanger quelques mots avec Elie Bénédé, un résistant de Dalou, afin de lui demander de l'aide pour tenter de s'échapper. Mais la tâche s'avéra sans doute trop difficile, périlleuse, et le train partit pour Toulouse.

La semaine suivante, profitant du jour de fermeture du salon, je suis donc partie à Toulouse pour apporter quelques vêtements et un peu de nourriture à nos trois prisonniers. Je me suis rendue dans divers bureaux, notamment à l'immeuble de la rue Maignac, siège de la Gestapo pour qu'on m'indique le lieu de leur détention. Les S.S. m'ont reçue avec la mitraillette. Ils étaient saouls. C'est une de mes cousines qui m'a renseignée : il fallait se présenter à la prison Saint-

Michel, ce que je fis. La longue file d'attente des parents de détenus s'étirait devant la porte. Deux Allemands, armés jusqu'aux dents, surveillaient l'entrée.

Pendant trois semaines, je suis venue apporter les paquets pour Aristide, Titine et Louis, sans jamais pouvoir entrer en contact avec eux. La quatrième semaine, on me refusa le colis : ils étaient donc partis.

Peu après, nous avons reçu un mot de Titine écrit sur un papier jaune. Je l'ai longtemps gardé. Hélas, je l'ai égaré mais son contenu, lu et relu maintes fois, est demeuré intact dans ma mémoire :

«Nous partons pour une destination inconnue. Je suis avec Madame Rumeau et Madame Carretier. Nous sommes environ cinquante. Nous avons beaucoup de courage. Soignez-vous bien.»

Au verso, le papier portait notre adresse.

A son retour de déportation, Titine nous a expliqué qu'au moment du départ, en gare de Toulouse, des cheminots leur avaient dit : «Si vous avez des messages à faire passer à vos familles, à des amis, jetez-les sur la voie : nous ferons notre possible pour les leur faire parvenir en cachette.» (voir à ce sujet le témoignage d'Henri Petit dans le chapitre consacré à Conchita Ramos).

Ensuite, plus rien, jusqu'à son retour.»

Annie Fauré, la fille de Titine, précise que, partie de Toulouse, sa mère fut dirigée vers le Fort de Romainville, puis à Aix-la-Chapelle, Hambourg, avant d'arriver, toujours avec ses compagnes varilhoises, à Ravensbrück en mars ou avril 1944.

Très discrète sur sa déportation, Titine a néanmoins accepté, parce que sa petite fille était au CM2 de l'école de Varilhes, de recevoir sa classe. Texte sobre, empreint de dignité, que le groupe scolaire de notre village a fait paraître dans une plaquette «Images et mémoire de Varilhois» (imprimerie Nuance) Octobre 1995 et que nous reproduisons, in-extenso :

«Delphine, notre camarade de classe, nous disait souvent que sa grand-mère nous recevrait pour nous parler de la déportation au cours de la deuxième guerre mondiale.

Nous vous livrons ces quelques lignes sur une Varilhoise très discrète qui a largement payé de sa personne pour lutter contre l'ennemi et défendre la LIBERTE.

Quel âge avez-vous ? En quelle année êtes-vous née ?

J'ai 80 ans et je suis née en 1914.

Où vous êtes-vous fait arrêter ? Quel était le motif de votre arrestation ?

J'étais commerçante à Varilhes. Je tenais avec mon mari le Café de l'Union (actuellement le Dany's Bar). Je faisais partie d'un réseau de Résistance et mon rôle consistait à la réception et à la transmission des messages. Mon mari participait au sabotage de la voie ferrée Ax-Toulouse. Dénoncée par des miliciens (personnes françaises qui aidaient et renseignaient les ennemis), j'ai été arrêtée à Varilhes le 20 janvier 1944, j'avais 30 ans.

Mon mari, hospitalisé à ce moment-là, a quitté rapidement l'hôpital, sinon il aurait également été arrêté.

Où avez-vous alors été emmenée ?

J'ai d'abord été conduite à la prison Saint-Michel à Toulouse, puis enfermée au Fort de Romainville (près de Paris). Nous avons ensuite été emmenées en Allemagne au camp de Ravensbrück, l'un des nombreux camps de concentration.

Comment s'est passée votre arrivée au camp ?

A notre arrivée, encadrées par des gardiens armés, on nous a fait prendre une douche puis, on nous a remis une robe rayée sur laquelle était cousu le triangle qui permettait de distinguer le groupe et la nationalité des prisonnières.

D'autre part, un brassard portait notre numéro d'immatriculation. On nous a ensuite conduites dans un baraquement qui était le bloc 32.

Parlez-nous de ce baraquement.

C'était une longue baraque de bois qui comprenait de chaque côté des lits superposés sur trois étages. Nous n'avions pas de draps, nous dormions sur des paillasses et ne possédions que deux couvertures. On devait être plus de cent par bloc.

Comment était la nourriture ?

La nourriture ?... Peut-on parler de nourriture ? Ce qu'on nous donnait à manger se composait pour la journée d'une soupe, 1 litre, faite avec du blé, des rutabagas (genre de chou-navet) ou des feuilles de betteraves, 100 grammes de pain dans lequel on trouvait de la sciure, qui était immangeable et qui moisissait rapidement. Une fois par semaine, on avait droit à un petit pot de confiture.

Comment faisiez-vous votre toilette ?

On ne faisait sa toilette que lorsqu'il y avait de l'eau ; quelquefois on utilisait l'eau des flaques quand il avait plu et on se lavait nues devant toutes les autres. Souvent on ne se lavait pas.

Comment se passait une journée au camp ?

Le lever avait lieu à cinq heures du matin et, après la distribution du «café» qu'une équipe était allée chercher, commençait l'appel.

L'appel pouvait durer toute la matinée et nous devions rester debout et alignées par n'importe quel temps - vent, pluie, neige.

Nous devions également travailler 12 heures par jour dans une usine qui produisait des condensateurs.

Il était demandé aux prisonnières de faire du rendement, mais nous, nous faisions exprès de ralentir la production, aussi, les gardiennes nous frap-

paient. J'ai gardé longtemps des marques sur le dos et j'ai eu des dents cassées.

Y avait-il des fours crématoires dans ce camp ?

Oui. Je les ai vus fonctionner. Pour se rendre aux fours crématoires, il y avait un couloir appelé couloir des fusillés, au plafond duquel on avait installé des cordes. On pendait alors les prisonniers et les prisonnières puis on les brûlait.

Combien de temps êtes-vous restée dans ce camp ?
Comment s'est passée votre libération ?

Arrêtée à Varilhes en janvier 1944, j'ai été déportée et internée au camp de Ravensbrück en avril 1944. Ce sont les Russes[6] qui nous ont libérées en avril 1945.

Puis le Comte Bernadotte de Suède est venu à notre camp et a séparé les prisonnières belges et françaises qu'il a fait monter dans deux cars. Au cours de notre transfert vers la Suède, le car des Belges a été bombardé ; nous avons eu beaucoup de chance.

Mon retour à Paris a eu lieu le 27 Juin 1945 et j'ai pu à ce moment-là transmettre un billet à mon mari qui n'avait eu aucune nouvelle depuis mon arrestation.

Est-ce que c'est un mauvais souvenir ?

Très mauvais. Le temps que j'y ai passé, j'ai souffert ; je n'ai eu que des coups. C'est pour ça que je n'aime pas les Allemands. Je ne pourrai pas avoir d'amis allemands ; j'ai vu trop de choses. Ce que j'ai vu, ce que j'ai vécu, je ne pourrai pas l'oublier.

Si Madame Augustine Fauré a accepté de nous recevoir, c'est parce qu'elle croit qu'elle devait témoigner devant cette classe, pour éviter l'oubli «pour qu'un jour, les enfants sachent qui ils étaient.»

Titine a fait aussi quelques – rares – confidences à sa fille Annie qui complète le récit de sa mère par ces quelques précisions :

«Ma mère travaillait à l'usine Siemens attenante au camp de Ravensbrück, qui profitait de la main d'œuvre quasi gratuite des déportées que lui fournissaient les nazis.

Malgré l'état de faiblesse où elles étaient, il fallait soutenir la cadence : «Schnell ! schnell !» Si le rendement était insuffisant, si le travail n'était pas satisfaisant, c'étaient des punitions atroces : elles étaient rouées de coups ; parfois

6. A l'époque on utilisait communément le terme de «Russes» pour «Soviétiques».

certaines furent attachées à un poteau et on lâchait les chiens. Maman a gardé des cicatrices de coups et de morsures sur la poitrine et le dos, dont elle a souffert longtemps. Aussi, par la suite, a-t-elle gardé une peur épouvantable des chiens.

Le soir, elle rentrait au block où elle retrouvait ses amies varilhoises : Albanie Rumeau et Antonia Carretier qui lui réservaient en cachette un petit croûton de pain qu'elles soustrayaient à leur maigre ration. Maman insistait beaucoup sur la grande solidarité qui les unissait et qui faisait leur force face à la barbarie nazie : lorsqu'une compagne ne pouvait plus marcher, elles la soutenaient pour se rendre à l'appel, sinon c'était pour elle le «revier», la soi-disant infirmerie, en fait le block du non-retour. Atteinte elle-même de dysenterie, infestée de poux, Maman a pu, grâce à sa bonne constitution, échapper à cette antichambre de la mort. Ces femmes sont même parvenues à cacher dans leur block un tout petit enfant et se débrouillaient, malgré la pénurie de nourriture, pour lui réserver un peu de la leur.

Un jour, on les a toutes fait sortir des blocks, on les a rassemblées, alignées, prêtes à être fusillées, elles s'attendaient au pire. Et puis, non.

Ce sont les Soviétiques qui les ont libérées début mai 1945, et le Comte Bernadotte a organisé leur transport vers Göteborg, en Suède.

En effet, par suite d'un accord, environ trois cent femmes ont été remises à la Croix Rouge suédoise.

Après un séjour à l'hôpital[7], Maman a été hébergée d'avril à juin 1945, dans une famille suédoise avec laquelle elle a continué par la suite à correspondre. De là, elle a pu envoyer ses premières lettres à mon père.

C'est ma tante Anne Fauré qui est allée la chercher à Toulouse. Malgré les soins qui lui avaient été prodigués, elle ne pesait que 35 kilos.

Son retour à la vie ? Difficile, très difficile : Maman n'a jamais pu oublier ; elle a toujours vécu avec «ça», même et surtout si elle n'en parlait pas, sauf peut-être avec Albanie et Antonia et quelques rares amis. Elle est restée aigrie et s'est repliée sur elle-même, sortant de moins en moins. Les cauchemars troublaient profondément ses nuits et le sommeil la fuyait : elle vivait encore «là-bas». Plus tard, avec l'aide de médicaments, cela s'est apparemment un peu estompé, mais elle n'a jamais oublié tout ce qu'elle et ses camarades ont subi. On ne peut pas oublier ces choses-là.

En mai 1990, (45 ans après !) elle a été décorée de la Légion d'Honneur

L'Amicale de Ravensbrück nous a transmis les renseignements suivants :

Mme Augustine Fauré née Bergé le 22 juillet 1914 à Varilhes (Ariège), a été arrêtée le 20 janvier 1944, incarcérée à la prison de Toulouse (Haute-Garonne),

7. Voir lettre ci-jointe de la Direction des Services de Santé de Stockholm datée du 27 juin 1945.

transférée le 15 mars 1944 au Fort de Romainville, sous le matricule n° 4.297 d'où elle a été déportée le 16 mars 1944 au camp de concentration de Ravensbrück (matricule n° 34.118).

Un laisser-passer lui a été établi le 8 mai 1945 à Stockholm par la légation de France en Suède. Elle a été rapatriée le 27 juin 1945 par le centre de Paris-Lutétia où elle a déclaré «être arrivée en Allemagne le 16 mars 1944 en tant que «déporté politique» et revenir de Ravensbrück.

Le titre de déporté résistant lui a été attribué par décision en date du 23 septembre 1952.

Elle a servi dans les Forces Françaises de l'Intérieur pour le Groupe Franc de Combat (Ariège) du 1er février 1943 au 20 janvier 1944.

Vers la fin de sa vie, malade, elle a dû être amputée d'une jambe.

Envisageant ses obsèques, elle aurait désiré être incinérée, peut-être comme ses camarades déportées qui ne sont jamais revenues ; mais devant mon refus, à cause de moi, elle y a renoncé. Très ferme dans ses volontés, elle avait refusé tout discours, plaques, fleurs et autres présences que celle de sa famille proche.
«Si j'étais morte là-bas, à Ravensbrück, je n'aurais rien eu : des cendres, dans un lac...».

*****

RESISTANCE ET DEPORTATION

Deux dames à l'honneur

Par arrêté de M. le Président de la République, nous apprenons que Mme Fauré (« Titine »), de Varilhes, vient d'être promue au grade d'officier de la Légion d'honneur. Cette haute distinction récompense les services exceptionnels rendus dans la Résistance par Mme Fauré, son attitude courageuse sous la torture et dans les camps de la mort. Elle appartenait au groupe « Combat » avec Bénazet et les autres, sous l'autorité de « Grimaud ».

La deuxième distinction est celle de Mme Gilberte Roussel, de Ganac, trésorière de l'U.n.a.d.i.f., qui a reçu la croix de chevalier de la Légion d'honneur. Mme Roussel a été arrêtée à 16 ans, alors qu'elle effectuait à Clermont-Ferrand une mission particulièrement périlleuse pour le compte de l'O.r.a.

Toutes les deux sont des rescapées du sinistre camp de Rawesbuck. Leurs camarades de l'U.n.a.d.i.f. et des combattants volontaires de la Résistance leur adressent de vives et effectueuses félicitations.

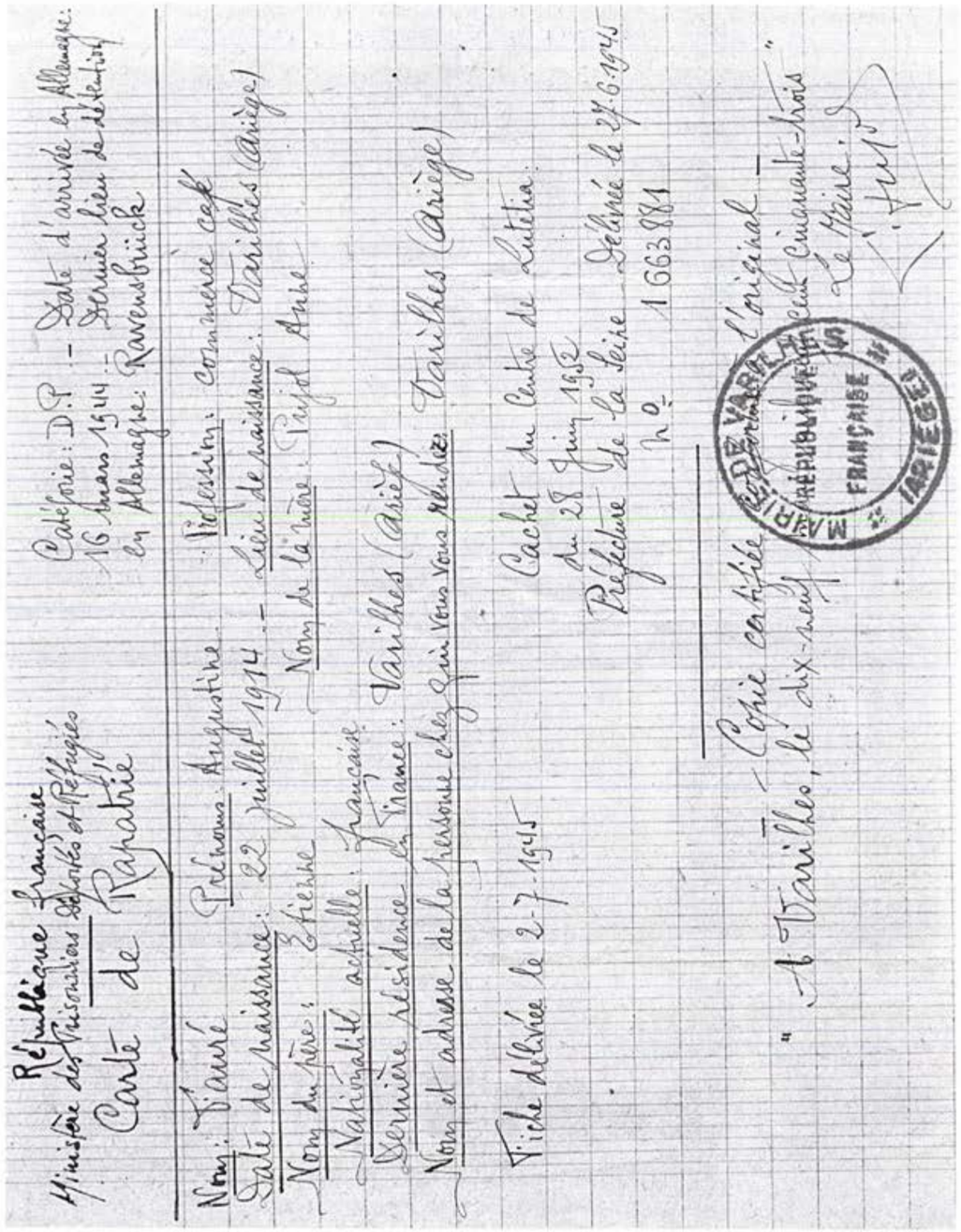
dépêche du 21 avril 1990

MINISTERE DES P.D.R.
MISSION DE RAPATRIEMENT EN SUEDE
DIRECTION DU SERVICE DE SANTE
ARTILLERIGATAN 25
Tel. 61493[illegible] STOCKHOLM

NOM : FAURE
PRENOM : Augustine
NE LE : 22-7-14 JARILHES ARIEGE
ADRESSE : JARILHES
ARRETE LE : 20-1-44
DEPORTE LE : 16-3-44
DERNIER CAMP EN SUEDE : ROBERTSHODJ I GOTEBORG
A.P. : Accès de fièvre intermittent - dyssenterie - inanitic
dents cassées par coups de poings (maxil. inférieur)
rhumatismes - hypotension - scarlatine .
MALADIES EN SUEDE : néant
E.A. : A. bon.

27 JUN 1945

L'intéressé est tenu de présenter [illegible] de la légalisation.
Pour copie conforme à [illegible] nous a été délivré.
FOIX, le 18 Avril 1996
Le Commissaire de Police.


Catégorie : D.P. – Date d'arrivée en Allemagne : 16 Mars 1944 – Dernier lieu de détention en Allemagne : Ravensbrück

Nom : Faure Prénoms : Augustine

Date de naissance : 22 Juillet 1914 – Lieu de naissance : Varilhes (Ariège)

Nom du père : Etienne Nom de la mère : Rapid Anne

Nationalité actuelle : Française

Dernière résidence en France : Varilhes (Ariège)

Nom et adresse de la personne chez qui vous vous réunirez : Varilhes (Ariège)

Fiche délivrée le 2-7-1945

Cachet du Centre de Lutèce du 28 Juin 1945 Préfecture de la Seine Délivré le 27.6.1945 n° 1663881

Carte délivrée en remplacement de l'original – Copie certifiée conforme aux énonciations de celui-ci – A Varilhes, le dix-neuf Juillet 1945 – Le Maire, [illegible]

Ministère des Prisonniers, Déportés et Réfugiés

République Française

Carte de Rapatrié

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

DUPLICATA

Modèle 326-2/2

MINISTÈRE DES ARMÉES

SOUS-DIRECTION DES BUREAUX DU CABINET

BUREAU DES DÉCORATIONS

Loi du 4 février 1953 (J. O. du 5 février 1953)

N° d'inscription

30.471

CROIX
DU COMBATTANT VOLONTAIRE
1939-1945

Par décision n° 1812 en date du 23 décembre 1960

le droit au port de la Croix du Combattant Volontaire a été reconnu à

Madame B E R G E épouse F A U R E Augustine

née le 22 juillet 1914 à VARILHES (Dordogne)

A Paris, le 23 décembre 1960

POUR AMPLIATION

L'Administrateur civil hors classe, BERT

Chef du Bureau des Décorations.

D. CADILHAC

Le Ministre des Armées,

Signé : MESSMER

8 822212 0

Louis SABATIER



Né le 20 octobre 1893 à Varilhes.
Décédé le 22 mai 1944 à Mauthausen.
Matricule 60.000

Henri Fauré poursuit son témoignage par ces quelques renseignements au sujet de Louis Sabatier :

«C'était un homme au grand cœur, qui avait épousé Anna, la mère de Titine, et ils avaient élevé celle-ci, dont le père était mort au front pendant la guerre de 14.

Il était électricien chez Duc et Méric, à Pamiers. Très travailleur, il était souvent sur les chantiers. Après avoir logé Rue de la Fontaine, Anna, Titine et lui étaient venus habiter au Café de l'Union. Il avait fait la guerre de 14 et, le moins que l'on puisse dire, c'est qu'il n'aimait pas les Allemands !

Cependant, il n'affichait aucune opinion politique, mais on savait que «ceux» du Café de l'Union étaient de gauche. Est-ce simplement parce que, ce matin-là, très tôt, n'étant pas encore parti au travail, il se trouvait encore au logis ? Les Allemands l'ont-ils arrêté, faute de pouvoir mettre la main sur Gaston, ou pour le «faire parler?»

Les Allemands ne faisaient pas de détail et il fut «embarqué» comme les autres».

Nous savons qu'il a suivi le même parcours vers l'enfer que tous les autres Varilhois arrêtés le même jour, et qu'il a eu la même destination : Mauthausen via Compiègne : les numéros matricules sont tous dans les 60 000.

Arrivé dans ce camp le 25 Mars 1944, il y est mort le 22 mai suivant, nous ignorons dans quelles circonstances.

Pouvons-nous penser : «seulement» deux mois de souffrances ?



Une carte-lettre qu'Anna Sabatier, femme de Louis a reçue, portant 3 dates : 20.1.44, 15.5.44 puis expédiée le 25 mai de Mauthausen alors que Louis était mort depuis 3 jours.
Qui l'a écrite ?

JOSEPH GARDEL



Né le 3 novembre 1893 à Varilhes.
Déporté à Mauthausen. Matricule : 59.964.
Décédé le 24 novembre 1979 à Varilhes.

Joseph Gardel lors d'une commémoration et remise de décoration à Foix le 26 octobre 1958.

Georges Gardel, son neveu raconte :

«Mon oncle Joseph Gardel était mineur dans les carrières (Saint-Jean-de-Verges, l'Herm...). Il a été arrêté lors de la première rafle à Varilhes le 20 janvier 1944. Il a été interrogé à Foix, puis emprisonné successivement à Toulouse et à Compiègne.»

Dans un document en possession du Musée de la Résistance de Toulouse : "Tortionnaires à Foix" nous relevons le paragraphe suivant :

«Joseph Gardel arrêté à Varilhes le 20 janvier 1944, en même temps que huit autres personnes, est conduit au Château de Lauquié où siège la Gestapo ; on lui casse les dents à coups de pied après l'avoir cravaché, on pille sa maison et on lui dérobe 35 000 francs, 2 montres en or et du linge.

Le 22 mars on l'expédie à Mauthausen.»

Jojo Gardel poursuit : *«Il est arrivé à Mauthausen à la période où on y exterminait un très grand nombre de Juifs.*

Dans ce camp, les internés travaillaient dans une carrière où ils devaient monter à dos d'homme d'énormes pierres. C'était un véritable supplice de faire l'ascension de ces interminables 186 marches de triste mémoire. Un jour, un Juif, exténué, s'est accroché au bras de mon oncle en lui demandant de l'aider. «Si tu me sors de là, je te donnerai beaucoup d'argent». Quelques jours après, les gardes l'ont fusillé aux pieds de mon oncle qui, lui, a été violemment frappé aux jambes et au bas-ventre.»

Par l'amicale des Déportés de Mauthausen, nous savons qu'il a quitté Compiègne le 22 mars et est arrivé le 25 mars à Mauthausen. Son convoi au départ comportait 1 300 déportés, 1 218 ont été décomptés à l'arrivée (matricules 59 474 à 60 696).

Le 5 décembre 1944, il a été transféré au Kommando de Melk où il est resté jusqu'à l'évacuation des 13 et 15 avril à Ebensee (également Kommando de Mauthausen).

Melk (Autriche) est situé sur le Danube, à peu près à mi-distance (environ 80 kilomètres) de Mauthausen et de Vienne. Joseph Gardel y est resté plus de quatre mois.

Dans ce K°, il s'agissait de creuser des galeries souterraines destinées à abriter des ateliers de fabrication d'armement. Ici, le sol étant très friable, des centaines de détenus ont péri ensevelis sous des avalanches de sable. La nourriture y était particulièrement insuffisante.

Les registres indiquent que le 14 avril 1945, 5 839 déportés ont été transférés à Ebensee. Joseph Gardel était certainement de ceux-ci.

Heureusement pour lui, Joseph Gardel n'y est pas resté plus de trois semaines puisque ce K° a été libéré par les Américains le 6 mai 1945. Il était temps car les déportés n'avaient comme nourriture qu'un peu d'eau chaude à midi et le soir qu'une mince tranche de pain composé de son, de sciure et de farine de châtaignes [8].

Henri Servant, voisin de Joseph Gardel à l'époque, précise :

«Bien après son retour il me parlait de temps en temps des sévices qu'il avait endurés : à Foix on l'a torturé : pendu par les pieds, les Allemands lui ont fracassé la mâchoire à coups de bottes. Mais, ajoutait-il : «A partir d'un certain seuil de douleur, on peut frapper, frapper, tu ne sens plus rien.»

Je garde le souvenir d'un homme absolument démoli par la vie concentrationnaire. A son retour, il était méconnaissable : le visage affreusement déformé, la bouche édentée. Squelettique, il ne pouvait plus marcher. Il a fallu beaucoup de temps pour qu'il retrouve une vie normale.»

Jojo Gardel se souvient très bien aussi de l'état lamentable de son oncle à son retour :

«Lorsqu'il est revenu de cet enfer, il était très diminué, ne tenait plus debout et pesait à peine trente kilos. A la gare de Toulouse où nous sommes allés le chercher avec mon cousin, nous ne l'avons pas reconnu lorsqu'il est passé près de nous.»

******

8. Marcel RUBY de Livre de la Déportantion.

CLÉMENT PARENT



Né le 6 octobre 1897 à Rieux-de-Pelleport (09).
Déporté à Mauthausen, matricule 60.395
Gazé à Hartheim le 24 novembre 1944.

C'est son neveu : Georges Gardel, qui nous fournit quelques précisions concernant Clément Parent avant son arrestation par la Gestapo lors de la rafle du 20 Janvier 1944.

C'était le frère de sa mère, et Jojo garde de lui le souvenir d'un homme travailleur, très aimable, serviable.

«D'une famille de huit enfants, né le 6 octobre 1897 à Rieux-de-Pelleport (09), Clément était venu habiter à Varilhes entre les deux guerres.

Avec sa compagne et les enfants de celle-ci, il logeait dans la Rue Persègue. Maçon, il a travaillé chez différents patrons, et a participé à la construction du barrage de Labarre en qualité de «chef des batardeaux» : il s'agissait d'établir des digues provisoires dans le lit de l'Ariège afin de pouvoir exécuter à sec certains travaux.

C'était un rebelle : déjà, pendant la guerre de 14, il avait tenté de passer en Espagne mais, capturé avant la frontière, il fut emprisonné à l'Ile de Ré, puis amnistié après l'armistice. Il ramena cependant de ce «séjour» un souvenir indélébile qui lui coûta sans doute cher par la suite : un tatouage sur son torse «Mort aux Boches» ne fut certainement pas apprécié par ses tortionnaires de la Gestapo puis par les nazis des camps de déportation.

Politiquement, c'était un homme nettement de gauche. Il possédait un poste radio et suivait les émissions «Ici Londres». Il faisait donc partie des Varilhois indésirables aux yeux de la Milice, comme les Fauré, Rumeau, Carretier, Sabatier et Gardel Joseph arrêtés ce même 20 janvier 1944.

Il avait 46 ans le jour de son arrestation qui reste pour moi aussi injustifiée que celle de ses compagnons. Nous n'avons plus rien su à son sujet jusqu'à la réception de son avis de décès survenu le 24 Novembre 1944 à Hartheim.»



Le Château de Hartheim

Le château de Hartheim, situé à 26 kilomètres à l'ouest de Mauthausen, construit en 1898, était un ancien asile d'aliénés. Aménagé par les nazis en centre d'expérimentation et d'extermination, des dizaines de milliers de handicapés mentaux allemands et de détenus des camps de concentration y furent «euthanasiés».

Clément Parent a donc été, comme son concitoyen Aristide Fauré, gazé puis brûlé au four crématoire.

Mort sans laisser de traces...

*****

ALBANIE ET PAUL RUMEAU



Née le 10 juillet 1898
à Saint-Jean-de-Verges (Ariège)
Décédée le 22 mars 1985
à Varilhes (Ariège)
Matricule 38.091 à Ravensbrück
Matricule 2.490 à Mauthausen



Né le 12 avril 1895 à l'Herm (Ariège)

Décédé le 23 décembre 1944
à Mauthausen

Matricule 60.550

Témoignage recueilli auprès de leur fils Georges

Georges Rumeau n'avait que 13 ans en 44, mais il revit et raconte, 55 ans après, les circonstances tragiques de l'arrestation de ses parents restées gravées dans sa mémoire.

"20 janvier 1944, 5 ou 6 heures du matin. Violents coups à la porte et immédiatement, des cris furieux : "Police allemande", mêlés au bruit de la porte d'entrée qu'on enfonce. Quatre ou cinq membres de la Gestapo font irruption dans la chambre de mes parents. A peine habillés, sans ménagement, ils sont emmenés. Je voulais partir avec eux, mais mon père m'a dit : "ne bouge pas !" Et ma mère : "Tu t'occuperas des chevaux, du mulet..." Car mon frère aîné Joseph, alors âgé de 20 ans, était aux Chantiers de Jeunesse dans les Landes. Il s'en est évadé fin mai 44 pour se réfugier chez notre grand-père jusqu'à la Libération.

Sur la place de la Mairie, des camions emportaient ce jour-là mes parents et d'autres Varilhois vers une destinée dont j'étais loin d'imaginer l'horreur. Pendant des minutes qui m'ont paru s'éterniser, je suis resté seul à la maison, paralysé de peur. Les Allemands sont alors revenus, m'ont plaqué contre le mur et

m'ont demandé où il y avait des armes. Terrorisé, je ne pus articuler aucun son. D'ailleurs, j'ignorais la réponse. De rage, ils ont arraché la plaque de la cheminée pour examiner l'intérieur du conduit ; n'y trouvant rien, ils ont pris l'argent, le poste radio, des provisions. Instants inoubliables, minutes qui durent indéfiniment...

Reverrais-je un jour mon père et ma mère ?

En fait, depuis quelque temps, mon père était inquiet : quelques semaines avant, des explosifs avaient été déposés aux domiciles de miliciens varilhois. Quelques-uns avaient causé des dégâts - matériels uniquement - mais cela avait fait grand bruit. Nous étions sortis dans la rue. L'un des personnages visés dit alors à mon père : "Tu entends, Rumeau, il faut qu'il y en ait douze ou treize pendus".

A mon avis, cela a déclenché les vagues d'arrestations qui ont suivi. En un mois, tous les réseaux des maquis ont été inquiétés.

Des Varilhois membres de la Milice ont sans doute dénoncé mes parents. J'ignorais si ceux-ci faisaient en fait partie d'un réseau, car, dans ces cas-là et dans la période trouble que nous traversions, le secret était - heureusement ! - bien gardé dans les familles. Certes, mon père, exploitant forestier, avait dû rendre bien des services ; il avait fourni du travail à des réfugiés républicains espagnols qui venaient effectuer des travaux saisonniers et qui se cachaient dans les bois - mais qui le savait ? Personne n'en parlait. D'ailleurs, beaucoup de monde passait à la maison, toujours ouverte. Etaient-ce des résistants ? Les attestations officielles établies après la guerre semblent le prouver.

A ma connaissance, mes parents n'étaient affiliés à aucun parti politique, mais ils étaient nettement "marqués à gauche" ; cela se savait et les miliciens rôdaient partout. Le moindre soupçon était alors un prétexte pour assouvir une vengeance. En ce qui concerne mes parents, je ne vois pas d'autre explication.

Le rapport officiel du Ministère, concernant ma mère, précise que : «Le titre de Déporté Résistant lui a été attribué par décision en date du 5 juin 1952. Elle a servi dans les Forces Françaises de l'Intérieur au titre de la formation des Corps Francs Combat (Ariège) du 1er février 1943 au 20 janvier 1944.»

Après le passage obligé par la sinistre "villa Lauquié" à Foix, mes parents furent internés à la prison Saint-Michel à Toulouse. Mon père y était déjà très amoindri : "Je préférerais me faire fusiller" a-t-il dit alors, ainsi que ma mère me l'a plus tard raconté.

Pour lui, suivirent le camp de Compiègne, puis la déportation à Mauthausen, où les conditions de survie m'ont été relatées par Monsieur Matz de Saint-Girons, rescapé de cet enfer : les déportés devaient travailler dans une carrière ; il fallait monter les 186 marches (les tristements célèbres "186 marches de Mauthausen") chargés de pierres.

Parfois, les kapos poussaient un malheureux exténué dans le vide, comme ça, pour s'amuser ; ils les appelaient "les parachutistes" !.

L'appel était un véritable supplice : il durait des heures interminables, parfois en pleine nuit, dans le froid. La nourriture, très réduite, était de très mauvaise qualité.

Mon père fut par la suite affecté au Kommando de Gusen (dépendant de Mauthausen) où il mourut le 23 décembre 1944, suite à de mauvais traitements. Voilà tout ce que je sais à son sujet.

Quant à ma mère, revenue de "l'enfer" dans un état physique et moral pitoyable, elle a repris peu à peu le dessus ; mais elle est restée marquée à jamais... Si elle parlait peu de cette affreuse période, elle en a assez dit, à moi et aux enfants des écoles, pour que l'ON SACHE ce dont les nazis étaient capables et qu'ils auraient voulu cacher au monde entier.

Après son arrestation à Varilhes, elle fut, comme les autres, dirigée sur Foix. Les Allemands poussèrent le sadisme jusqu'à lui faire croire qu'ils m'avaient aussi arrêté. C'est à la prison Saint-Michel, où elle retrouva une autre Varilhoise : Angèle Bergé, arrêtée à la rafle suivante du 2 février, que celle-ci la rassura en lui affirmant qu'il n'en était rien."

Elle fut ensuite internée au Fort de Romainville (matricule 4301) d'où elle a été transférée vers l'Allemagne le 30 mars 1944.

Elle est arrivée le 9 mai de la même année au camp de concentration de Ravensbrück (matricule 38.091) puis le 7 mars suivant à celui de Mauthausen (matricule 2490). (Sources : Amicale de Ravensbrück - Direction de la Mémoire du Patrimoine et des Archives).

Il est donc fort probable, à cause de la concordance des dates, qu'elle ait fait partie du convoi cité par Germaine Tillion dans son ouvrage sur Ravensbrück :

"2 mars 1945 : un "transport noir" de 2000 femmes part pour Mauthausen et y arrive le 7 mars ; il comprend la majorité des N.N.[9], des prisonnières françaises, des femmes tziganes avec des enfants. Une partie a peut-être été transférée à Bergen-Belsen [10].

Elle précise (p. 181-182 op cité) :

«Le 2 mars 1945 en pleine débâcle allemande, huit semaines avant le suicide de Hitler, le commandant S.S. de Ravensbrück est parvenu a réquisitionner un train entier et à faire traverser toute l'Allemagne, de part en part, à un millier de femmes et d'enfants : des enfants tziganes avec leurs mères et 700 Françaises et Belges, N.N. de surcroît...

Le 1er mars quand leur block fut cerné, les Françaises savaient déjà que ce convoi partait pour Mauthausen et que c'était un "très mauvais convoi".

Ces prisonnières, parties le 2 mars de Ravensbrück seront libérées le 22 avril 1945 par la Croix Rouge internationale."

---

9. N.N. : Nacht und Nebel = Nuit et Brouillard → Extermination

10. Marie Ferrer, dont le martyre est relaté dans le témoignage de Conchita Ramos, a sans doute fait partie de ces dernières.

Jojo Rumeau poursuit :

«Comme la plupart des déportés, elle n'aimait guère parler des terribles épreuves qu'elle avait traversées, mais elle m'en a laissé tout de même quelques témoignages :

A l'arrivée au camp, on les faisait déshabiller, on les désinfectait puis c'était la douche ou la chambre à gaz pour celles qui étaient considérées comme inaptes au travail. Le processus était connu d'avance. Le four crématoire laissait échapper une odeur qui ne permettait aucun doute.

A Ravensbrück, où elle avait comme compagnes de détention Titine Fauré et Antonia Carretier de Varilhes, ainsi que Marie-Claude Vaillant-Couturier, elle avait relativement de la chance : elle tricotait dans un atelier, alors que Titine travaillait à l'extérieur et ne rentrait que le soir. Chaque fois qu'elle le pouvait, ma mère lui gardait un morceau de pain. Combien de fois, après leur retour, Titine lui a-t-elle témoigné sa reconnaissance ! Car les conditions de survie étaient atroces: certaines, affamées, mangeaient des feuilles, ou pire... Le soir, elles se blottissaient les unes contre les autres pour se protéger du froid. La nuit, dans les blocks, elles étaient disposées sur trois étages : Titine en bas, ma mère au milieu, Marie-Claude Vaillant-Couturier au dernier. C'était terrible, surtout en cas de dysenterie : il valait mieux être au-dessus... si on avait assez de forces pour y monter. Dans de telles conditions, on avait peu de chances de survivre au typhus, à la dysenterie ou autres maladies. Ma mère avait un abcès à la jambe. Au "revier" (infirmerie, antichambre de la mort) on lui appliquait une pommade, si suspecte que madame Roques, co-détenue de Pamiers, s'empressait de la lui retirer avec un peu d'eau, quand il y en avait. Heureusement, ces femmes pouvaient se retrouver entre compatriotes et se réconforter mutuellement.

D'autres nationalités étaient représentées : des Russes notamment. Un matin, cinq femmes russes ont refusé de se présenter à l'appel, ce terrible appel ! Les gardiens ont alors lâché leurs chiens qui les ont dévorées : c'était "la règle" si on essayait de se soustraire à cette insupportable obligation.

Dans de telles conditions, survivre relevait du miracle. D'ailleurs, il était prévu que les détenus ne tiennent pas plus de six ou sept mois. Il ne fallait pas qu'un seul, une seule puisse en réchapper afin qu'il ne reste aucun témoin ! Si la Libération n'était pas intervenue, ma mère n'aurait pu résister un mois de plus dans le camp de Mauthausen où elle avait été transférée.

Fin avril, nous avons reçu un télégramme nous annonçant son rapatriement.

A l'arrivée des convois de déportés, début mai, en gare de Toulouse, il y avait affluence sur les quais. Avec ma tante, nous avons vu passer des quantités de rescapés, sans reconnaître ni ma mère, ni Antonia. Plus personne dans la gare, lorsqu'on a annoncé au micro : "deux femmes sont en attente, sur des civières, dans un hôtel près de la gare". Nous nous y sommes rendus et nous avons vu. Oui, nous avons vu deux êtres dans un état lamentable : elles ne parlaient pas, avaient le regard absent ; c'étaient comme des bêtes - et pourtant, on les avait déjà un peu soignées ! Nous avons appris par l'Amicale que ma mère avait été rapatriée le

27 avril 1945 par le centre d'Annecy après un séjour à l'hôpital en Suisse afin de lui donner une apparence un peu moins inhumaine.

A notre arrivée à Varilhes, les personnes furent nombreuses pour les accueillir, mais elles étaient bien faibles pour apprécier, et si ce qui restait de leur corps était là, leur esprit, lui, était resté prisonnier de ce monde infernal habité par les ombres des morts...

Il fallut les habituer à manger à nouveau, petit à petit, doucement, pendant longtemps ; mais les séquelles furent nombreuses, douloureuses et psychiquement irréparables. Par la suite, ma mère réapprit à vivre, sans mon père, avec ses souvenirs qu'elle allait de temps en temps partager avec Titine, ou ranimer avec Jean Bénazet à l'occasion d'interventions auprès des enfants des écoles. Car il fallait qu'ils sachent, eux, ce dont la bête humaine est capable.

Depuis son retour et jusqu'à ses derniers instants, elle a été poursuivie par ce passé dantesque qu'elle revivait inlassablement pendant des nuits peuplées de cauchemars.»

Henri Petit, habitant à Varilhes depuis 1945, a bien connu les rescapées varilhoises de Ravensbrück, notamment Albanie avec laquelle il avait de longues et profondes conversations, et qu'il estimait beaucoup :

"J'appréciais son sérieux, sa sincérité, sa modestie. Elle ne se plaignait jamais ; elle parlait peu de ce qu'elle avait subi, mais c'était toujours avec une grande sobriété et pudeur. C'était une femme remarquable."

Maintenant que la Nuit l'a définitivement délivrée, à nous revient le devoir de ne pas oublier.

*****

Secrétariat d'Etat

AUX FORCES ARMEES. GUERRE

-:-:-:-:-:-:-

N° 2341

CERTIFICAT D'APPARTENANCE
A LA RESISTANCE
INTERIEURE FRANCAISE

-:-:-:-:-:-:-:-:-:-:-:-:-
Référence :

Décret n° 47.1956 du 9 septembre 1947. J.O. DU 9 OCTOBRE 19

NOM : R U M E A U Prénoms : Albanie,
né le 7. 10. 1898 à St Jean de Verges,
appartient à l'Organisation de Résistance :

"M.L.N"

homologué au titre de la R.I.F

Les services accomplis dans la Résistance comptent :

du JANVIER 1943 au 1. 5. 1945
arrêté le 20. 1. 1944
rapatrié le 1.5. 1945

Le grade fictif attribué à l'intéressé par la Commission nationale en vue de la liquidation de ses droits est celui de Sergent,

Paris, le 18 juin 1948.

Pour le Secrétaire d'Etat aux Forces armées et par délégation,

Le Général de Division, PREAUD,
Directeur.
Le Lt Colonel LE BELIN DE DIONN
Chef du Bureau F.F.C.I et R.I
xxx

-:-:-:-:-:-:-:-:-:-:-:-:-:-

Copie certifiée conforme à l'oràginal
Varilhes, le onze octobre mil neuf cent soixante-ur

LE MAIRE,

EXTRAIT

du DÉCRET en date du 24 [illegible] 1957

publié au J. O. du 29 [illegible] 1957

portant concessions de la [illegible]

ARTICLE 1er - [illegible] décorés de la [illegible].

A TITRE POSTHUME

. . . . . .

- BIDEAU Paul - sergent.

" Sacrifié patriote, membre de la Résistance Intérieure Fr[illegible]
"caise. Arrêté pour faits de Résistance le 20 Janvier 1944 e été in-
"terné jusqu'au 28 Mars 1944, puis déporté le 29 Mars 1944 dans un
"camp de concentration où il est mort glorieusement pour la France le
"23 Décembre 1944. "

. . . . . .

CES CONCESSIONS COMPORTENT :

1°) L'attribution de la Croix de Guerre avec Palme, à titre posthume elles annulent les citations accordées pour les mêmes faits.

2°) L'attribution de la Médaille de la Résistance ,à titre posthume (application des prescriptions de l'article 9 de la Loi N° 48-1251 du 6 Août 1948.)

Signé : René COTY

Par le Président de la République
Le Président du Conseil des Ministres
signé : Guy MOLLET

Le Ministre de la Défense National et des Forces Armées

Signé : M.BOURGES-MAUNOURY

POUR AMPLIATION:

L'Administrateur civil de
1ère classe CHERRIERE
Chef du Bureau des Décorations
P/O. Le Commandant LAHOTHE

Le Secrétaire d'Etat aux Forces Armées (Terre)

Signé : Max LEJEUNE

EXTRAIT

du DÉCRET en date du 31 [illegible]

publié au J. O. du 24 [illegible]

portant concessions de la MEDAILLE MILITAIRE.

ARTICLE 1er.- Sont décorés de la Médaille Militaire, les militaires dont les noms suivent :

GUERRE 1939-1945

DEPORTES - RESISTANTS

. . . . . .

ROUCH Albanie Veuve Rumeau - ancien Sergent de la Résistance Intérieure Française - Déportée-Résistante -

" A été déportée en Allemagne pour son action dans la résistance "contre l'ennemi au cours de la période d'occupation.
" En est revenue grand invalide à la suite des privations et "sévices subis.
" A bien servi la cause de la Libération".

. . . . . .

CES CONCESSIONS COMPORTENT L'ATTRIBUTION DE LA CROIX DE GUERRE 1939-1945 AVEC PALME ET ANNULENT, LE CAS ECHEANT, LES CITATIONS ANTERIEURES QUI ONT PU ETRE ATTRIBUEES AUX INTERESSES POUR LES BLESSURES QUI SONT A L'ORIGINE DE LEUR INVALIDITE.

Par le Président de la République
Le Premier Ministre
signé : Georges POMPIDOU

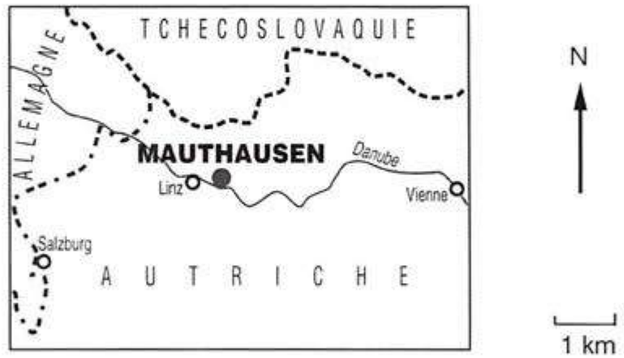
signé : Charles de GAULLE

POUR AMPLIATION
L'Administrateur Civil
de 1ère Classe SOMMAIRE
Chef du Bureau des Décorations
P.O., le Chef de la Section "Mutilés"

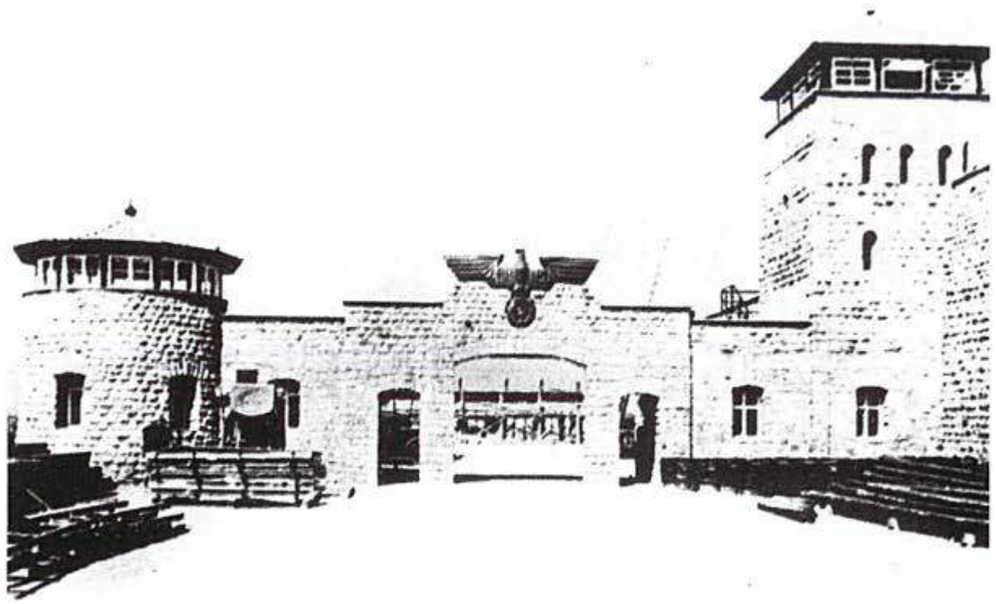
LE MINISTRE DES ARMEES
signé : Pierre MESSMER

MAUTHAUSEN

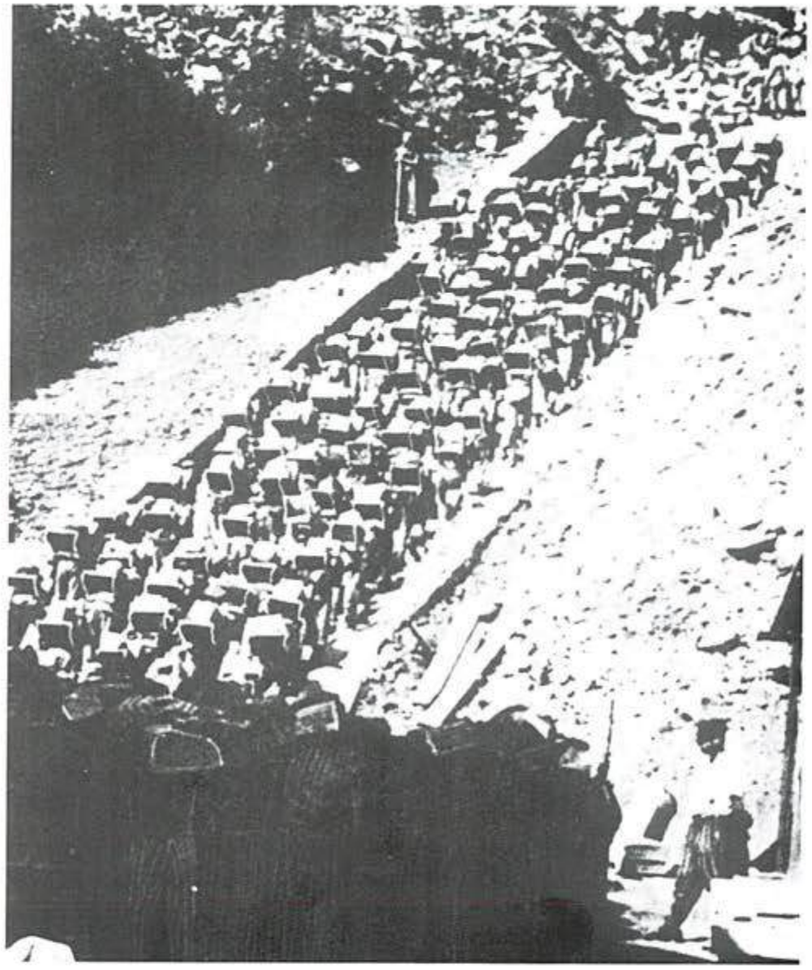
C'est, pour les déportés, le camp des 186 marches de la carrière de granit.



Mauthausen est une ville située à 145 kilomètres à l'ouest de Vienne (Autriche).
Le camp de concentration (le K. Z.), à 3 kilomètres de l'agglomération,
est une forteresse impressionnante.



C'est là que se trouve la plus grande carrière de granit de l'Autriche.

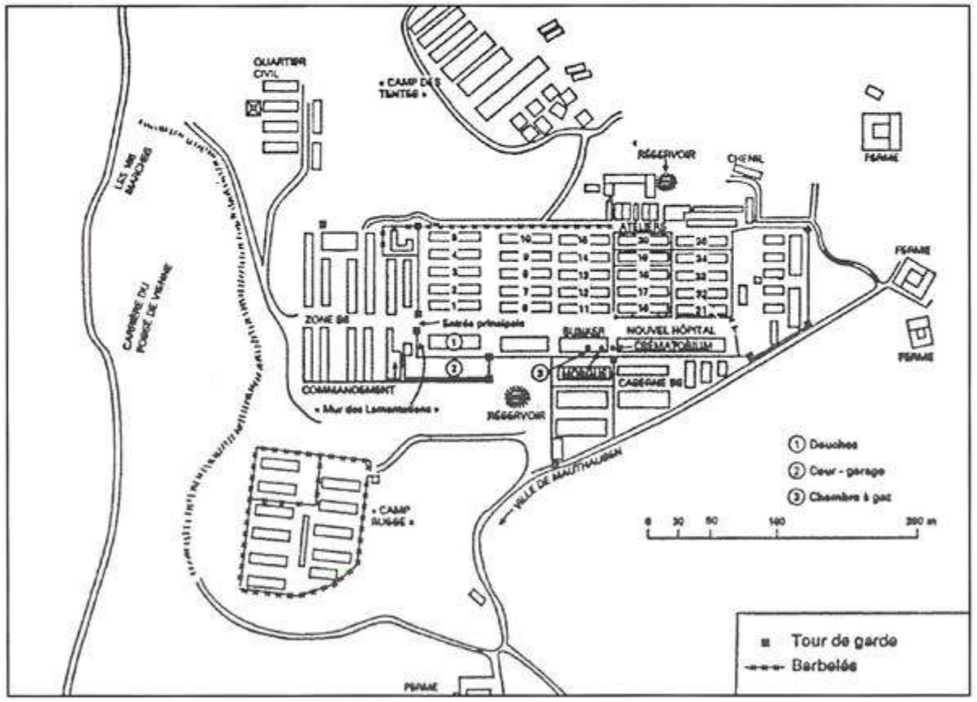


Les 186 marches : elles hantent le souvenir des rescapés.
Chaque matin, les déportés devaient descendre en courant ces 186 marches
séparant le camp de la carrière.
Chaque soir, il leur fallait remonter ces 186 marches, par groupes de cinq,
avec une lourde pierre sur le dos ; celui qui tombait était aussitôt abattu par un SS.

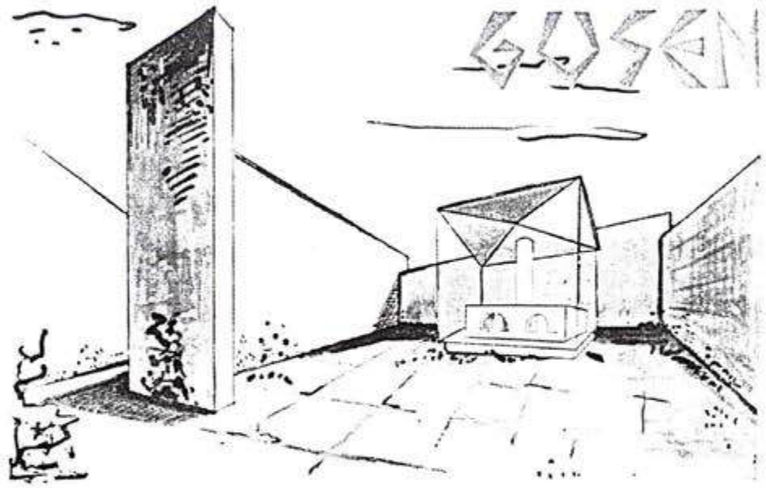
Le nombre total d'immatriculations à Mauthausen et ses annexes est de 320 000 ; le nombre total de victimes doit approcher les 200 000[11] dont 8 203 Français (un mémorial leur a été dressé au cimetière du Père Lachaise à Paris).

11. D'après des sources plus récentes, ce nombre serait supérieur à la réalité.

Le camp principal est doté de plusieurs Kommandos, dont ceux de Gusen (I et II), Melk, Ebensee, pour ne citer que ceux où ont été déportés les Varilhois.



Plan du camp
(Evelyn Le Chêne : "Mauthausen, histoire d'un camp de la mort"), Belfond, Paris 1974.



Mémorial élevé autour du crématoire de ce kommando
qui fut l'un des plus meurtriers de Mauthausen.

La vie au camp

René Gaucher, résidant actuellement à Laroque d'Olmes (09) a bien connu ces Varilhois dont il a partagé le sort, du moins en grande partie.

A travers le récit de son parcours nous pouvons avoir une idée des conditions dans lesquelles les Varilhois arrêtés lors de la rafle du 20 janvier 1944 ont vécu en déportation à Mauthausen, et au Kommando de Gusen en particulier. Aucun, sauf Joseph Gardel qu'il a revu après leur libération, n'en est revenu.

"J'ai rencontré les Varilhois lorsque nous avons quitté ensemble la prison St-Michel de Toulouse (où ils avaient été internés avant moi) pour Compiègne.

Jusqu'à Mauthausen et même après pour certains, nous avons eu le même parcours, subi les mêmes épreuves.

Au départ de Compiègne, notre convoi comportait 1 500 à 1 600 prisonniers, entassés à 125 dans des wagons à bestiaux. Est-ce à la suite de tentatives d'évasions qu'on nous a tous fait descendre du train à Metz ? Là, déshabillage complet sur le quai de la gare et remontée tout nus, entassés à 200 par wagon.

Après deux jours et deux nuits passés dans la chaleur, les excréments, souffrant atrocement de la soif, c'est l'arrivée en gare de Mauthausen.

La récupération des vêtements est tout à fait aléatoire : chaussures dépareillées, habits pris au hasard : certains se retrouvent même en soutane !

La traversée de la ville s'effectue sous les huées, les insultes et les invectives des autochtones.

Le camp se présente comme une immense forteresse dont la porte est surmontée d'un imposant aigle de bronze.

Dès l'entrée franchie, on commence par nous trier : les jeunes d'un côté, les plus âgés ou affaiblis de l'autre.

Ensuite, déshabillage, douche, rasage complet, désinfection pour ceux qui étaient encore valides. Quant à tous ceux qui avaient le moins de résistance, c'est le four, directement.

Au début, l'odeur pestilentielle qui régnait dans les parages nous a intrigués. Nous n'avons pas tardé à être renseignés.

Pour les restants, c'est le block de quarantaine, toujours avec les Varilhois. Les conditions y sont épouvantables : nous sommes 200 Français entassés, couchés à deux par châlit sans matelas ni couverture. Rien. Au moindre déplacement, il faut piétiner les autres détenus, ce qui soulève des protestations, des cris, ameutant nos gardiens qui nous "refroidissent" à grands coups de seaux d'eau.

J'ai été ensuite affecté au Kommando de Gusen (comme François Carretier et Paul Rumeau) à environ six kilomètres du camp principal. Bien qu'il y eût deux kommandos à Gusen (G. I et G. II), nous nous retrouvions tous, le soir, au baraquement.

A Gusen I, certains travaillaient à la carrière, d'autres -dont j'étais- dans des ateliers des usines STEYER (pièces pour matériel militaire) et MESSERCH-

MITT (assemblage de fuselages d'avions). Nous sommes parvenus -difficilement- à réussir quelques sabotages qui portaient surtout sur le nombre de pièces fabriquées que l'on se débrouillait pour faire compter deux fois.

A Gusen II, quatre tunnels abritaient les ateliers souterrains de MESSERCHMITT.

Le travail à la carrière était de loin le plus pénible. Mais la solidarité jouait et nous parvenions, en nous rationnant nous-mêmes, à faire de quatre assiettées de soupe une cinquième que nous réservions à ceux de la carrière. Soupe qui, d'ailleurs n'était qu'un maigre brouet. Car nous, Français, étions mal vus par les Kapos polonais ou autrichiens qui laissaient bien "reposer" la soupe : pour nous, le jus ; pour eux, la partie la plus consistante.

La dysenterie fit des ravages et les piqûres à l'essence étaient la solution la pus radicale, la plus expéditive, utilisée au "revier" (c.à.d à l'infirmerie). Surtout, surtout, ne pas aller au revier !

Vers la fin, la nourriture se faisant de plus en plus rare, nous avons même tenté, avec quelques copains, de faire cuire un sabot de cheval !

Enfin, des rumeurs circulèrent selon lesquelles nous allions être "échangés" contre des prisonniers allemands, grâce à la Croix Rouge suisse.

Fin avril, on nous a tous rassemblés et, gardés par des vieux de la wehrmacht, nous avons parcouru péniblement à pied les six kilomètres qui nous séparaient de Mauthausen. Je pense que François Carretier est mort pendant cette évacuation, puisqu'il est décédé le 27 avril.

Le camp lui-même a été libéré le 5 mai par les Américains et j'ai pu être rapatrié par la Suisse, mais dans quel état ! Plus tard, j'ai eu plusieurs fois l'occasion de rencontrer Joseph Gardel avec qui nous avions partagé les mêmes souffrances."

*****

RAVENSBRÜCK



Le monument inauguré pour le 20e anniversaire de la libération.

RAVENSBRÜCK : le camp des femmes[12]

"Dès l'arrivée, on y sentait l'haleine de la mort"

(Germaine Tillion)



Situé en Allemagne orientale, dans le Mecklembourg, à 80 kilomètres au nord de Berlin, le camp fut construit au début de l'année 1939.

Le site est désolé. Autour d'un lac s'étirent des dunes, des forêts de bouleaux et de conifères. Un vent glacial souffle sans trêve. Le climat y est si rigoureux que cette région est appelée la "petite Sibérie mecklembourgeoise".

L'administration y est identique à celle des autres camps de concentration, à la différence qu'il s'agit de femmes. Ravensbrück a connu toute la gamme des crimes commis par les nazis : sévices quotidiens, expériences médicales, assassinats (pendaisons, fusillades, malades exposées au froid, en plein air, jusqu'à leur dernier souffle, empoisonnements, gazages, martyres des enfants[13] (*pour plus de détails se reporter au chapitre sur la rafle de Peny*).

Les détenues de Ravensbrück n'ont pas toutes été libérées dans les mêmes conditions ni aux mêmes dates, suivant les Kommandos dans lesquels elles se trouvaient par rapport à l'avance des armées alliées.

---

12. Les renseignements ont été recueillis en grande partie dans "Les Françaises à Ravensbrück" (Amicale de Ravensbrück) et "Ravensbrück" de Germaine Tillion. Ethnologue, cette dernière fut une des fondatrices du réseau de Résistance du Musée de l'Homme à Paris. Déportée avec sa mère à Ravensbrück, elle a pu consigner en cachette les conditions de vie dans ce camp, la chronologie méticuleuse des événements qui s'y sont déroulés. C'est grâce à elle surtout que nous les connaissons, les archives de Ravensbrück ayant été brûlées par les nazis.

13. Livre de la Déportation p. 225 et suivantes.

Certaines ont fait partie de convois d'échanges grâce à des accords conclus avec la Croix Rouge Internationale suisse et suédoise en particulier.

Les premiers convois sont partis début avril pour la Suisse (dont Antonia Carretier et Albanie Rumeau passée avant à Mauthausen). Les autres, par la Suède grâce au Comte Bernadotte.

Certaines ont été dirigées vers d'autres camps (Marie Ferrer : Bergen-Belsen) avant d'être évacuées aussi. Conchita Grangé et Elvire Beléta ont connu les "marches de la mort". Les dernières enfin, ont été libérées par les Soviétiques le 30 avril 1945.

Parmi les déportées les plus connues et qui sont rentrées : Geneviève De Gaulle, Germaine Tillion, Anise Postel-Vinay, Marie-Claude Vaillant-Couturier, Denise Vernay…

123 000 femmes numérotées à Ravensbrück appartenaient à 23 nationalités différentes dont 10 000 environ venaient de France. 60 à 70 % de ces femmes sont revenues en France. Pour l'ensemble du camp, le nombre de mortes entre 1939 et 1945 est estimé actuellement entre 20 000 et 30 000 (source Anise Postel-Vinay).

C'est à Germaine Tillion que nous empruntons ces dernières phrases :

«La justice - vous vous souvenez des soirs d'exécution à la Santé, à Fresnes ? Quand les condamnés partaient en nous criant : «Justice, camarades».

Vous vous souvenez de ces deux longues flammes rouges qui léchaient le ciel noir de Ravensbrück ? et de l'indignation qui nous brûlait le cœur ? Non pas la colère, non pas la haine, mais l'indignation, c'est-à-dire le sentiment de la justice qui se révolte en vous et rend les plus timides capables de braver la mort sans trembler.»

«Voix et visages» n° 7, mars 1947

IL FAUDRA QUE JE ME SOUVIENNE…

Il faudra que je me souvienne
Plus tard, de ces horribles temps,
Froidement, gravement, sans haine,
Mais avec franchise pourtant.

De ce triste et laid paysage
Du vol incessant des corbeaux,
Des longs blocks sur ce marécage,
Froids et noirs comme des tombeaux.

De ces femmes emmitouflées
De vieux papiers et de chiffons
De ces pauvres jambes gelées
Qui dansent dans l'appel trop long.

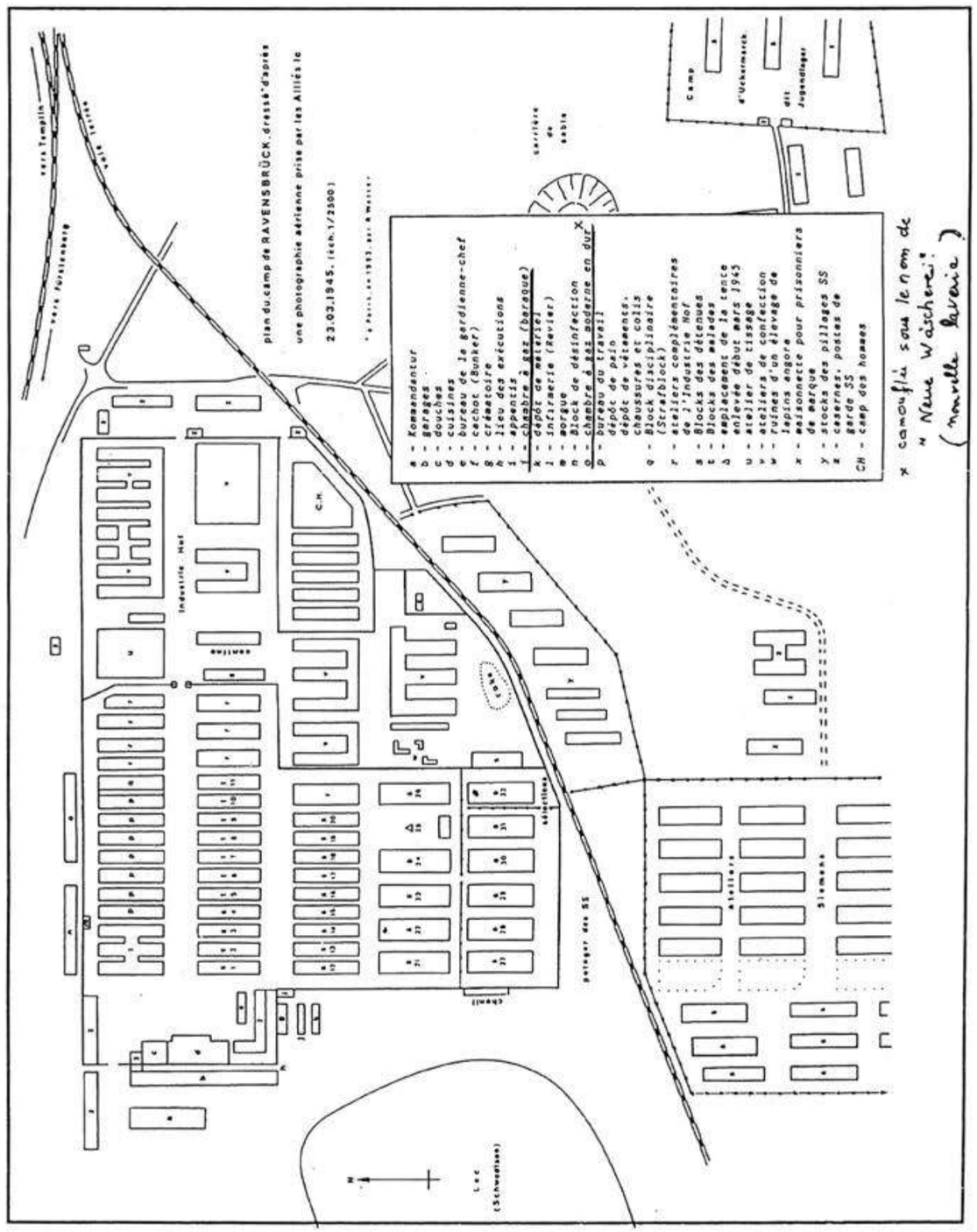
Des batailles à coups de louches,
A coups de seau, à coups de poing,
De la crispation des bouches
Quand la soupe n'arrive point.

De ces «coupables» que l'on plonge
Dans l'eau vaseuse des baquets,
De ces membres jaunis que rongent
De larges ulcères plaqués.

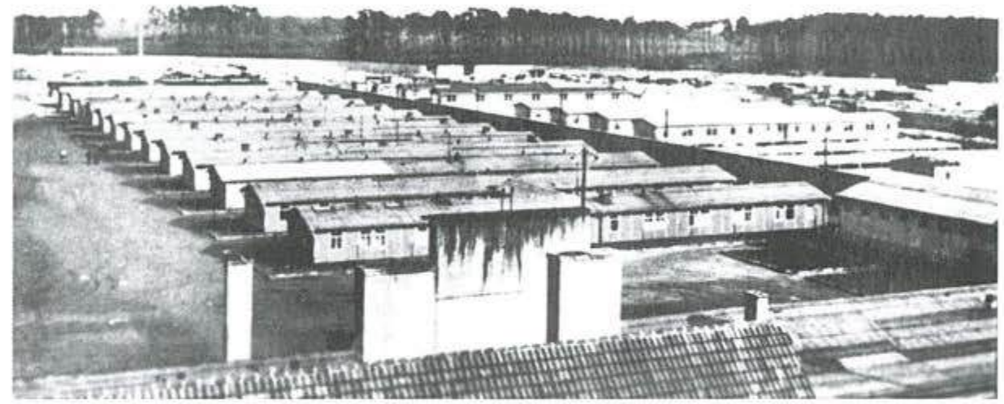
De cette toux, à perdre haleine,
De ce regard désespéré
Tourné vers la terre lointaine,
O mon Dieu, faites-nous rentrer.

Il faudra que je me souvienne…

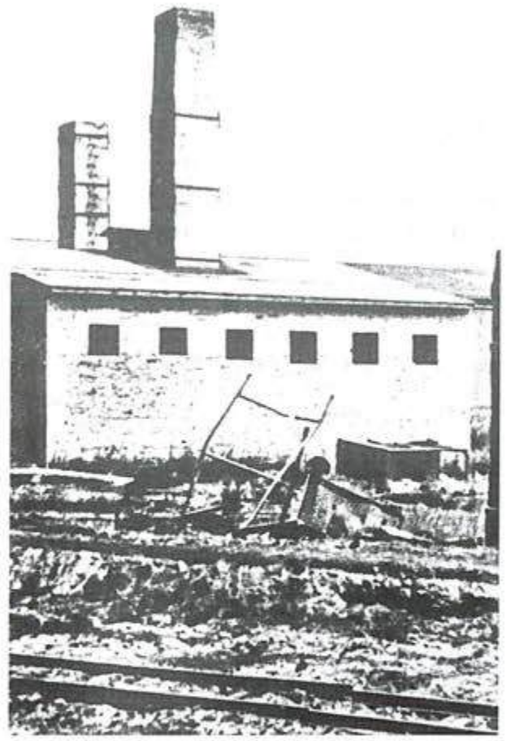
Micheline MAUREL
Ravensbrück

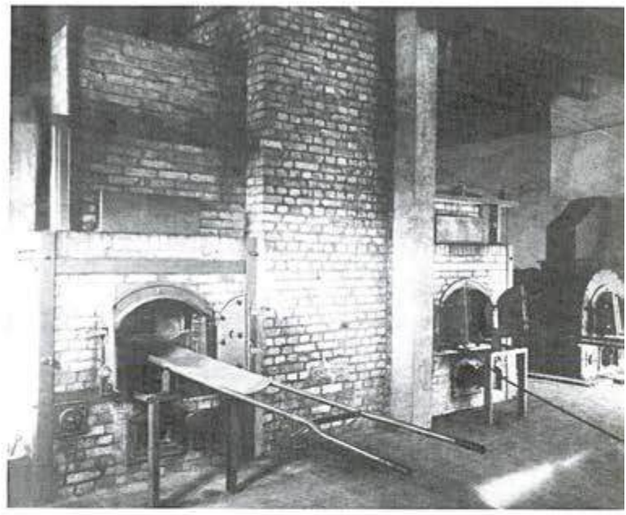


Plan du camp de Ravensbrück



Vue générale du camp.





Le crématoire (intérieur).

Le crématoire (extérieur).

Les 9 déportés de la rafle du 2 février 1944

Par ordre alphabétique et par famille :

- **Angèle Bergé**
- **Paul Campourcy**
- **Marcelin Celma**
- **Alexandre Gardel**
- **Baptiste Gouzy**
- **René Gouzy**
- **Jean-Gabriel Hillat**
- **François-Clément Palmade**
- **Jean-Louis Siret**

Nous savons, grâce à la concordance des dates et des immatriculations, avec celles de l'extrait du catalogue des transferts des Français à Buchenwald, que tous les hommes sont partis de Compiègne le 12 mai 1944, qu'ils faisaient partie du convoi de 2 100 déportés au départ, qu'ils sont arrivés 2 055 à Buchenwald le 14 mai et que tous ont été immatriculés dans les 50 000. *(voir tableau ci-dessous)*

ANNÉE	LE DÉPART			LE TRAJET		L'ARRIVÉE		
	LIEUX	A	DATES	B	C	DATES	D	MATRIC.
1944	COMPIEGNE	2000	16 janvier	15	45	19 janvier	1940	40000
	COMPIEGNE	2000	22 janvier	4	5	24 janvier	1991	42000
	COMPIEGNE	1600	27 janvier	10	10	29 janvier	1580	44000
	COMPIEGNE	2100	12 mai	13	32	14 mai	2055	50000
	Comp/Auschwitz	?	27-4 / 12-5	?	?	14 mai	1682	53000
	GRENOBLE	?	? juin	?	?	3 juillet	435	60000
	TOULOUSE	1400	30 juillet	240	80	6 août	1080	69000
	PANTIN (1)	1700	15 août	10	40	20 août	1650	77000
	COMPIEGNE	1300	17 août	14	40	22 août	1246	80000
	BELFORT	?	4 sept.	?	?	9 sept.	270	
	PETITS CONVOIS	?						
	TRANSFERTS	?		?	?		1000	
	TOTAUX 1944 :			**306**	**252**		**17 429**	

ANGÈLE BERGÉ
"Angèle du Tant Bel"



Née le 27 octobre 1886 à Varilhes.
Décédée le 6 février 1945 à Ravensbrück
Matricule 38.779



Les "Tant Bel" dans les années 20.
Au 1er plan de gauche à droite : Angèle - un neveu - la mère d'Angèle
au 2ème plan de gauche à droite : Marcel Bergé et son père Joseph, Cyril, tous deux frères d'Angèle
Absente sur cette photo : Marguerite ("Antonia") sœur d'Angèle

Témoignage de Louis Bergé 61 ans, fils de Marcel Bergé et petit-neveu d'Angèle.

"Angèle ("Angèle du Tant Bel", le sobriquet de la famille), avait 57 ans lors de la rafle du 2 février 1944. Ce fut la seule femme arrêtée ce jour-là.

Lingère, elle logeait avec sa mère, veuve, très âgée et aveugle, rue du Quai, face à l'emplacement actuel du Musée de la Déportation et de l'Internement.

La famille se composait de deux garçons : Joseph et Cyril, et de deux filles : Marguerite (appelée Antonia) et Angèle.

Je garde le souvenir d'une femme assez secrète, effacée, très réservée, austère. Tout en elle dénotait une sorte de tristesse latente que n'égayaient ni ses cheveux gris ni ses vêtements toujours noirs. Voilà l'image que, petit garçon, j'ai gardé d'elle, et les Varilhois qui l'ont connue confirment tous ce même aspect sévère.

Est-ce parce que, restée célibataire ("vieille-fille" disait-on alors) elle gardait enfoui en elle quelque chagrin secret ? Les jeunes filles de cette génération ont vu partir, souvent sans retour, les jeunes gens de leur âge à la guerre de 14.

Aussi ressentait-elle une haine féroce contre les Allemands [1] . Le spectacle des Boches qui paradaient dans les rues de Varilhes a ravivé un sentiment patriotique suffisamment exacerbé pour faire naître en elle une profonde sympathie pour les résistants.

Faut-il voir là un des éléments qui expliqueraient son arrestation ?

A ma connaissance, après avoir recherché des témoins de cette période dans ma famille, trois explications (non incompatibles et certainement conjuguées) sont possibles :

- En premier lieu, et c'est à mon avis l'élément le plus probable, le plus déterminant, c'est la participation de ma tante à la Résistance pour avoir aidé des résistants et servi de "boîte aux lettres". Cause directement liée à la suivante spontanément invoquée par de nombreux Varilhois.

- En arrêtant Angèle, c'est mon père : Marcel Bergé ("Marcel du Tant Bel"), cheminot, militant communiste bien connu, responsable de la C.G.T. cheminots à Toulouse, que les miliciens visaient. En effet, mon père était bien connu dans le village où il venait souvent voir sa tante, participait activement à des meetings avant la guerre, prenant la parole : c'était un bon orateur, estimé et apprécié par tous les gens de gauche à Varilhes.

---

1. N.D.L.R. : Combien de fois ai-je entendu cette réflexion lors des entretiens que j'ai eus avec les familles dont l'un des leurs avait fait la guerre de 14 !

Cependant, ni Angèle elle-même ni ses proches n'étaient marqués politiquement ; le seul engagement de ma grand-tante, c'était la religion : elle était très pieuse. C'était Marcel, son neveu, qui était sans nul doute jugé dangereux par la droite locale et la Milice en particulier.

- Le troisième élément est, disons-le, d'ordre un peu plus "léger" (à tous les sens du terme). Avant la guerre, une amourette entre Angèle et un Varilhois (devenu milicien par la suite) se serait mal terminée, et Angèle ne se privait pas de narguer dans les rues de Varilhes ce personnage qui, de plus, affichait ses sympathies pour l'occupant. Dans ces conditions, on peut comprendre qu'Angèle ait refusé de se rendre au domicile de l'individu pour y accomplir des ouvrages de broderie. Alors, vengeance personnelle pour se débarrasser d'Angèle ? Le motif est un peu mince, mais dans la conjoncture de l'époque...

En fait, il est fort probable que les trois causes se soient conjuguées pour qu'Angèle ait été considérée comme indésirable à Varilhes. De là à l'envoyer en déportation ...".

Elle laissait sa mère seule, âgée de 96 ans, aveugle et immobilisée au lit, qui en mourut de chagrin au bout de quelques mois. (Voir lettre de Louis Montalier, p. 81).

Dans les jours qui ont suivi l'arrestation, sa sœur Antonia veuve Montalier, domiciliée à Luzenac (09), s'est inquiétée du sort réservé à Angèle : dès le 16 février 1944, donc à peine deux semaines après la rafle, Louis Montalier, fils d'Antonia, écrivait au Préfet afin que celui-ci intervienne auprès des autorités allemandes (lettre restée sans réponse) / (doc. n°1, p. 80).

Nouvelles lettres : le 10 Octobre 1944 (doc. n° 2, p. 81), - le 25 Novembre 1944 (doc n° 3, p. 82).



Angèle Bergé, au centre, devant la maison où elle fut arrêtée.
A droite de la photo, Marcel Bergé, son neveu, et son épouse Catherine à gauche.

Malgré les multiples démarches effectuées auprès de tous les organismes susceptibles de les renseigner sur le sort de leur sœur et tante, Antonia et Louis n'ont eu que des bribes d'indications : interrogatoire au siège de la Gestapo à Foix. Prison St Michel à Toulouse qu'elle a quittée le 12 mai pour une destination inconnue. Et ce fut tout.

Maintenant, nous savons que cette destination était Ravensbrück.

Louis Bergé reprend :

"Après la Libération, la famille a continué les recherches, soit par la filière officielle, soit en contactant des personnes qui auraient connu Angèle en déportation. L'une d'elles a raconté à mon père que le caractère assez vif d'Angèle n'a pu que la desservir en déportation : elle ne se laissait pas faire ! L'anecdote suivante en témoigne : Angèle ne se séparait jamais d'une petite croix attachée par une fine chaîne à son poignet. Une de ses gardiennes voulait s'en emparer, mais ma tante s'est défendue bec et ongles, au sens propre, invectivant, mordant son adversaire avec l'énergie du désespoir, sans lâcher ce petit bien auquel elle tenait tant. Nous ne connaissons pas les suites de cette rébellion, mais il est certain que cela a dû aggraver son cas. Les renseignements fournis dans une lettre de Marcel Bergé à sa tante Antonia, datée du 15 Août 1945, s'avèrent beaucoup plus alarmants :

"Je viens de voir cette dame Combes avec qui je me suis entretenu assez longuement... Cette dame ne m'a donné rien d'absolument affirmatif ; elle m'a dit que Tante Angèle avait quitté Ravensbrück pour "un transport" et que de ces transports on ne revenait pas. Angèle était à ce moment-là malade.

Très peu de temps après, cette dame Combes aurait elle aussi fait partie d'un de ces "transports" et à son arrivée à destination, elle n'aurait plus trouvé personne du convoi précédent. La conclusion - un peu simpliste - est que tante et ses compagnes auraient été dirigées sur les sinistres chambres à gaz".

Par ses réserves, Madame Combes n'a-t-elle pas voulu ménager la douleur de la famille par des révélations d'une réalité trop insupportable ? A son tour, Louis Montalier n'a-t-il pas par ses doutes, entretenu chez Antonia une petite lueur d'espoir ?

Car la conclusion de Madame Combes, loin d'être "un peu simpliste" est hélas fort probablement bien réelle : tomber malade à Ravensbrück (or, c'était le cas d'Angèle à ce moment-là) était à coup sûr être dirigée très vite vers la chambre à gaz, suivie du four crématoire.(*voir "Ravensbrück" de Germaine Tillion).*

L'acte de décès d'Angèle ne fut officiellement transcrit sur le Registre d'Etat Civil de Varilhes que le 14 Novembre 1946, mentionnant la date erronée du "6 Novembre 1945 à Ravensbrück". En réalité c'est le 6 février 1945 qu'Angèle quitta ce monde des morts-vivants pour un monde qu'elle croyait meilleur. Un an tout juste après son arrestation.

*****

LUZENAC, le 16 février 1944

Monsieur le Préfet,

Vous n'ignorez pas les arrestations qui ont été opérées ces temps derniers, par la police allemande, à Varilhes.

Parmi celles-ci, je tiens à vous signaler un cas particulièrement navrant: celui de ma tante, Mlle Angèle BERGE, âgée de 55 ans, lingère à Varilhes.

L'arrestation de cette pauvre femme a surpri tout le village et je ne peux en comprendre le motif, si ce n'est la malveillance. Ma tante n'avait aucune opinion politique, ne sortait jamais sauf pour faire ses provisions, ne pouvant abandonner sa mère, âgée de 96 ans, aveugle et à demi impotente Ses travaux de couture assuraient seuls leur subsistance.

Ne voulant pas abandonner ma grand-mère à l'hôpital, ma mère, elle-même privée de sa main droite, est obligée de la soigner en attendant le retour de ma tante.

Je sais qu'une intervention de ma part auprès de la police allemande ne serait pas bien efficace et je vous serais infiniment reconnaissant, Monsieur le Préfet, de bien vouloir intervenir vous-même auprès de celle-ci en vue de la libération de ma tante, dont la santé précaire ne résistera pas à une détention prolongée.

J'ose croire, Monsieur le Préfet, que vous jugerez ce cas particulièrement intéressant et vous exprime à l'avance ma profonde gratitude pour les démarches que vous pourrez entreprendre.

Veuillez agréer, Monsieur le Préfet, l'assurance de ma considération la plus distinguée.

n'a pas daigné répondre

Document n° 1

Louis MONTALIER
Employé à la Sté des Talcs
LUZENAC-sur-ARIEGE

LUZENAC, le 10 octobre 1944

Messieurs,

J'ai relevé, au cours d'une récente émission de Toulouse-Pyrénées, l'adresse de votre Centre et me permets de vous demander s'il vous serait possible de faire des recherches dans le cas suivant :

Ma tante, Angèle BERGÉ, âgée de 57 ans, résidant à VARILHES (Ariège), a été enlevée dans cette ville par la Gestapo, dans la matinée du 2 février 1944, en compagnie d'une dizaine d'autres otages. Elle laissait seule sa mère, âgée de 96 ans, aveugle, qui en est morte de douleur.

Après un bref interrogatoire à Foix, ma tante a été dirigée sur la prison St-Michel, qu'elle a quitté vers la mi-avril pour une destination inconnue.

Je n'ai jamais eu de nouvelles d'elle et n'ai appris son départ de Toulouse que par le colis de linge propre hebdomadaire qui a été alors refusé à la prison. Il y avait eu dans l'intervalle de nombreux départs sur Compiègne.

J'ai entamé des démarches auprès de la Préfecture de l'Ariège, qui m'a déclaré à l'époque être impuissante et, plus récemment, auprès de la Croix-Rouge Ariégeoise, laquelle m'a répondu qu'il lui était interdit de faire des recherches d'otages.

Je serais vivement désireux de savoir si ma pauvre tante a pu résister aux durs traitements des camps et si, dans l'affirmative, il me serait possible de lui faire parvenir quelques mots de réconfort ou avoir un mot d'elle me rassurant sur son sort.

Vous remerciant par avance pour ce que vous pourrez faire dans ce sens, je vous prie d'agréer, Messieurs, l'assurance demes sentiments distingués.

Inconnu à l'adresse.

Document n° 2

Louis MONTALIER
LUZENAC-sur-ARIEGE

MINISTERE des PRISONNIERS, DEPORTES & REFUGIES
3, rue Meyerbeer à PARIS

LUZENAC, le 25 novembre 1944

Messieurs,

Ayant connaissance de ce que votre Ministère est occupé à la constitution d'un fichier destiné à centraliser les noms des français arrêtés par l'ennemi et déportés, je me permets de vous signaler le cas suivant :

Ma tante, Angèle BERGÉ, âgée de 57 ans, lingère, résidant avec sa mère à VARILHES (Ariège), a été enlevée dans cette ville par la Gestapo à l'aube de la journée du 2 février 1944, en compagnie d'une dizaine d'autres personnes. Elle laisse seule sa mère, âgée de 96 ans, aveugle et immobilisée au lit, qui en mourut de douleur au bout de quelques mois.

Le motif de cette arrestation ne m'est pas très connu, mais d'après certains bruits on accusait ma tante d'avoir reçu chez elle des résistants et de servir d'agent de transmission. Cette arrestation, comme toutes celles qui ont eu lieu à Varilhes, était due à la malveillance d'une poignée de gens affiliés à une organisation de milice, et dont plusieurs ont déjà payé cette félonie de leur vie.

Après un bref interrogatoire au siège de la Gestapo à FOIX, ma tante a été dirigée sur la prison Saint-Michel à TOULOUSE, qu'elle a quittée le 12 mai pour une destination inconnue.

Je n'ai jamais eu de nouvelles d'elle et n'ai appris son départ de Toulouse que lorsque le colis de linge propre hebdomadaire a été refusé par les boches à la prison St-Michel. (Il y avait eu, dans l'intervalle, de nombreux départs sur Compiègne

Je tentai des démarches auprès de la Préfecture de l'Ariège, qui n'a pas daigné à l'époque me répondre; plus récemment, auprès de la Croix-Rouge ariégeoise, laquelle m'a informé qu'il lui était interdit de faire des recherches d'otages; et dernièrement auprès de l'A.C.A.C. à Foix pour tâcher de retrouver la trace de son passage dans les camps d'internement.

La plus proche parente de ma tante est sa soeur, Mme MONTALIER Marguerite (ma mère), âgée de 64 ans, privée de la main droite, qui a prodigué ses soins à ma grand-mère jusqu'à ses derniers moments. Ma mère vit dans ma famille et fait tout son possible, malgré les ddifficultés de l'heure actuelle (pénurie de matières, cherté de la main-d'oeuvre), pour ne pas laisser périclit une vigne et quelques lopins de terre que ma tante cultivait à VARILHES.

Je suis à votre entière disposition pour tous renseignements complémentaires qui pourraient vous être indispensables, et vous prie d'agréer, Messieurs, l'assurance de ma considération distinguée.

Document n° 3

PAUL CAMPOURCY



Né le 28 Juillet 1898 au Mas d'Azil (Ariège).
Décédé à Harzungen (Kommando de Dora, dépendant de Buchenwald) le 30 Décembre 1944.
Matricule 52.104.

Nous disposons de très peu de renseignements sur Paul Campourcy, tant en ce qui concerne les causes et les circonstances de son arrestation que sur ses conditions de détention et de déportation.

Agée de 80 ans actuellement, Marie-Louise Roubichou de Varilhes, dont Paul Campourcy était le parrain, n'a pu nous fournir que quelques détails :

"Paul Campourcy, frère de ma mère, était marié à Angèle Chausson. Ils n'avaient pas d'enfant. Le couple habitait la même rue que celle où, le même matin, ont été perpétrées d'autres arrestations : Alexandre Gardel, les Gouzy père et fils, et Louis Siret.

Il travaillait comme charpentier à l'usine de Pamiers.

Ma mère lui disait souvent : "Tu parles trop !". Trait de sa personnalité qui lui a sans doute coûté cher en ces temps de délation facile.»

Jojo Gardel, qui l'a connu, confirme :

«Effectivement, Paul Campourcy avait des idées de gauche et ne s'en cachait pas.

Par exemple, lors d'une veillée mortuaire dans une famille de Varilhes, il s'est trouvé en présence d'un des miliciens notoires du village. Les discussions politiques ont commencé et ont pris un tour assez enflammé. Quelques jours après, il était arrêté.»

Faut-il voir là une des causes de son arrestation ?

Voici donc les maigres renseignements dont nous disposons sur les causes - bien minces - de l'arrestation de Paul Campourcy. Pas d'autre témoignage pour nous en fournir.

Grâce à son n° Matricule : 52.104, nous pouvons penser qu'il n'a pas quitté le groupe des Varilhois appréhendés le même jour, immatriculés dans les 52 000 à leur arrivée le 14 mai 1944 à Buchenwald.

Par "l'Association Française Buchenwald - Dora et Kommandos" nous savons qu'il a été transféré au Kommando de Harzungen le 8 juin 1944.

Il s'agissait d'un Kommando satellite de Dora, lui-même dépendant du camp central de Buchenwald (voir carte p. 123).

On y construisait, comme dans le tunnel de Dora, des pièces détachées pour l'aviation et du matériel militaire. Le travail dans ces galeries y était tout aussi éprouvant et épuisant.

Paul Campourcy a tenu un peu plus de 6 mois dans ces conditions épouvantables : une lettre de la F.N.D.I.R.P. datée du 13 juillet 1946 apprenait à la famille que :

"Paul Campourcy serait décédé le 30 décembre 1944 au Kommando de Harzungen et enregistré au fichier de Dora le 2 janvier 1945".

A Varilhes, on se demande encore en quoi cet homme inoffensif pouvait représenter un danger et surtout pour quel(s) motif(s) il a été arrêté avant de subir ce sort horrible que rien ne pourrait justifier.

*****

MARCELIN CELMA



Né le 6 juillet 1906 à Fontpédrouse (P.-O).
Décédé à Wettin (Buchenwald) le 13 avril 1945.
Matricule 52 282

Pour Marcelin Celma, nous disposons de trois types de témoignages :

- le témoignage de ses activités politiques avant et pendant la guerre par Jean Sannac de Pamiers et le "Mémoire sur l'occupation et la Libération" écrit par l'institutrice de St-Félix-de-Rieutort (Canton de Varilhes).

- deux récits de son arrestation vécue par une de ses nièces et un de ses neveux relatés en fin janvier 2000.

- une lettre manuscrite datée du 8 avril 1946 adressée à son frère Manuel Celma par André Désormière, compagnon de déportation de Marcelin et qui l'a accompagné jusqu'au dernier supplice. (André Désormière fut, après la Libération, vice-président du Conseil Général de l'Allier).

LE RÔLE DE MARCELIN CELMA DANS LA RÉSISTANCE

Témoignage recueilli auprès de Jean Sannac de Pamiers.

Né en 1920, Jean Sannac a été un résistant de la première heure. Commandant d'une compagnie de Francs Tireurs et Partisans Français, notamment au maquis de Roquefixade, il fut "Commandant de la Place de Pamiers" après la libération de cette ville. Il fut donc à la tête des F.T.P.F. qui libérèrent Pamiers en août 1944, sans combat. (En effet, les Allemands avaient fui mais cela, les résistants l'ignoraient !).

Il a bien connu Marcelin Celma, dont il a partagé les idées et les risques, avant et pendant la guerre.

"J'ai connu Marcelin bien avant 1939. En effet, mon père était alors trésorier de la section du Parti Communiste de Pamiers et, à ce titre, recevait les secrétaires et trésoriers de cellules à qui il remettait les timbres des adhérents. J'avais environ 15 ans et je me rappelle très bien que Marcelin Celma et François Carretier venaient souvent à notre maison, l'un étant secrétaire, l'autre trésorier du P.C. du secteur de Varilhes.

Dès la déclaration de guerre, je me suis engagé volontaire pour combattre l'invasion nazie. En août 1940, après la capitulation, j'ai donc été démobilisé. Mais mon combat n'en a pas cessé pour autant : ne pouvant plus l'exercer au grand jour, je l'ai continué d'une autre façon avec les Jeunesses Communistes et le Parti Communiste tous deux clandestins, dès Octobre 1940.

Marqué politiquement, il m'était difficile, voire impossible, de trouver du travail dans l'administration, mais en octobre-novembre de la même année, j'ai réussi à me faire embaucher comme manœuvre dans une entreprise de bâtiment qui construisait des ateliers à l'usine de Pamiers pour le compte de la société Ariélor (Ariège-Lorraine, qui s'était repliée à Pamiers après l'occupation de la zone nord).

J'y ai retrouvé Marcelin Celma et, progressivement, d'autres camarades avec lesquels nous avons formé deux groupes de Résistance en liaison avec l'Organisation Spéciale (O.S.) du Parti Communiste. C'était d'ailleurs à peu près la seule organisation de Résistance existante en Octobre 1940. Cette O.S. a été reconnue officiellement "Unité Combattante à partir du mois d'Octobre 1940" par le Ministère de la défense après la guerre. Ceux qui disent que le P.C.F. n'est entré en résistance qu'après l'attaque de l'U.R.S.S. par les nazis se trompent lourdement.

Nous étions trois dans mon groupe : Marcelin Celma, José Monné (plus tard arrêté, évadé du camp de Noë pour rejoindre les guérilleros) et moi. L'autre groupe, à qui je remettais les tracts pour les distribuer, comprenait René Suard (plus tard au maquis de la Crouzette) un réfugié juif parisien : Michel Provalski et Simon Sarda de St-Jean-du-Falga (tous deux retrouvés au maquis de Roquefixade).

Avant l'occupation de la zone sud par les Allemands, avec Marcelin et José, nous distribuions des tracts sur le chantier de l'usine même, dans la plus grande discrétion. C'étaient des tracts du P.C.F. que je recevais de Toulouse en gare de Pamiers par l'intermédiaire de mon cousin, cheminot : tracts appelant à la résistance à l'occupant, appel de Maurice Thorez et Jacques Duclos le 10 juillet 1940 (eh oui ! on l'oublie souvent !).

Nous diffusions aussi, à l'occasion, des tracts émanant de n'importe quelle association appelant à la résistance. Ceci a duré plus d'un an, jusqu'à la fin du chantier, en fin 1941 début 1942.

Combat de l'ombre, dangereux, certes : je fus plusieurs fois "inquiété" et souvent en fuite. Mais combat nécessaire pour ceux qui, comme Marcelin, moi et

les camarades, n'acceptaient pas la capitulation, encore moins la neutralité, surtout pas la collaboration.

J'ai alors perdu de vue Marcelin et n'ai appris que plus tard son triste sort. Par contre, j'ai revu son frère Manuel, garagiste - taxi à Varilhes, quand il véhiculait le Docteur Roger pour soigner les maquisards blessés en 1944.

Quant à moi, après la fermeture du chantier, avec des camarades nous avons continué nos périlleuses distributions de tracts en ville, la nuit, dans les boîtes aux lettres, jouant à cache-cache avec les G.M.R. (Groupes Mobiles de Réserve) et je sais que Marcelin a continué la lutte clandestine jusqu'à ce jour fatal de février 1944 où nos ennemis l'ont arrêté.

Dans les maquis entourant Varilhes, le combat continuait, les guérilleros espagnols y participant activement.

Les FTPF n'ont pas voulu faire exploser le train de munitions stationné depuis plusieurs mois en gare de Varilhes car c'est le village entier qui aurait sauté. Mais nous voulions empêcher les Allemands d'acheminer leurs réserves et leurs armées vers le nord. Aussi, avons-nous fait sauter 150 mètres de voie ferrée entre Varilhes et Pamiers, hors de toute habitation. Nous avions minutieusement préparé notre sabotage en "ligotant" symboliquement les gardiens de la "maisonnette de St-Félix" et après avoir neutralisé les gardes-voies ; j'avais moi-même réglé la minuterie des bombes pour qu'elles explosent de trois minutes en trois minutes. Nous étions une vingtaine dont Calvetti. Quel spectacle, vu des collines voisines !"

Sans doute Marcelin aurait-il été heureux d'assister, de participer à ce magnifique "feu d'artifice" que ses anciens copains offrirent cette nuit du 13 au 14 juillet 1944 aux Varilhois qui allaient être bientôt libérés, grâce, en grande partie, au courage et à la détermination de ceux qui, dès le début, ont lutté pour chasser l'ennemi et libérer la France de l'intérieur.

Les grands-parents Celma, réfugiés espagnols, tenaient à Varilhes le "Café de la Paix" - alimentation dont la façade s'ouvrait sur la place de la mairie, les pièces d'habitation donnant de l'autre côté sur les Allées Jacques Carrié. C'était une famille nombreuse de huit enfants : cinq garçons et trois filles. Au café habitaient le grand-père, une de ses filles : Justine, son mari Pierre Servant et leurs trois enfants, et Marcelin frère de Justine, célibataire, alors âgé de 38 ans. En ce sinistre début d'année 1944, était venue se joindre à eux, afin d'aider aux travaux ménagers, leur nièce Marie (appelée Simone) fille d'un frère aîné de Marcelin, maintenant devenue Madame Lacaze. Ecoutons-la relater les tragiques événements survenus dans ce petit café il y a maintenant 57 ans :

"Je devais avoir 22 ou 23 ans ; je n'avais pas encore de métier et, ma tante étant sur le point ou venant d'accoucher, j'étais venue seconder mes oncles au café.

A cette époque, l'ambiance dans Varilhes était épouvantable. Un dur noyau de miliciens menait la vie dure aux résistants et aux gens de gauche en général. Or, Marcelin était connu comme communiste et je pense qu'il faisait



Place de la Mairie de Varilhes avant la guerre.
A droite : le Café de la Paix

partie d'un réseau de Résistance. J'ai vu souvent des hommes venir à la maison où la cuisine était devenue un lieu de discussions. Il aidait mon oncle Manuel qui faisait taxi et il est fort probable qu'il ait conduit, avec lui, des réfractaires vers la frontière espagnole.

Je logeais dans la même chambre que Marcelin, au 2ème étage ; mon lit était tout près de la fenêtre donnant sur les allées.

Tout à coup, en pleine nuit, grand vacarme en bas, dans la porte vitrée. Réveillée en sursaut, j'appelle mon oncle qui dormait à l'autre extrémité de la chambre.

"Va, me dit-il, va leur ouvrir pendant que je m'habille : c'est moi qu'ils viennent chercher". Il s'attendait donc à être arrêté.

Le temps que j'enfile quelques vêtements, que je descende, et les Allemands faisaient irruption dans la cuisine où ils m'ont poussée brutalement. Ils sont montés chercher mon oncle Servant et ma tante, et nous ont plaqués tous les trois contre le mur de la cuisine. L'un d'eux est resté l'arme braquée sur nous, tandis que les autres allaient chercher Marcelin dans la chambre du haut. Ils ont tout remué, ont tout mis sens dessus-dessous, ont emporté de nombreux papiers (des documents ?), ont emmené mon oncle sans que j'aie pu lui préparer le moindre petit "en-cas". Un camion attendait sur la place. Mon oncle, ainsi que d'autres Varilhois dont son copain Clément Palmade y furent poussés sans ménagement. Et le sinistre convoi partit en direction de Foix.

Je ne revis plus jamais mon oncle. Je sais qu'il a été interné comme les autres pendant quelque temps à la prison Saint-Michel à Toulouse. On avait le droit de lui porter quelques affaires de rechange, mais nous n'avons plus eu de ses nouvelles.

C'était un homme formidable, sérieux, serviable, honnête. Lui et ses copains avaient un idéal qu'ils n'auraient trahi pour rien au monde."

C'est un témoignage poignant, empreint d'une émotion difficilement contenue, que nous livre à son tour le neveu de Marcelin Celma : Henri Servant, actuel maire de Varilhes, âgé de neuf ans à l'époque des faits relatés.

"Nous vivions, mon père, ma mère, (sœur de Marcelin), mon frère âgé de 4 ans, moi, mon oncle et mon grand-père, au café de la Paix. Marcelin était artisan ; il travaillait parfois au garage de son frère Manuel, bien connu des Varilhois. Tous deux étaient très engagés politiquement : Marcelin était communiste. Manuel faisant office de taxi avait donc un laissez-passer, ce qui a dû permettre de convoyer quelques réfractaires ou résistants vers la frontière espagnole.

Nous, les enfants, n'étions pas au courant avec précision de ses actions, mais nous comprenions quand quelque chose se préparait. Parfois, Marcelin partait pour plusieurs jours ; on supposait qu'il allait travailler, mais où ? On trouvait cela bizarre. D'ailleurs, je me rappelle avoir vu des armes à la maison[2]*. Evidemment, nous, les petits, étions tenus à l'écart de tous ces faits.*

Avec mon frère, nous avions très peur des Allemands : lorsqu'ils passaient dans Varilhes, ils s'arrêtaient parfois à notre café et affichaient des attitudes de soudards pleins de morgue : un incident aurait très bien pu survenir. Aussi, à la vue du premier uniforme vert-de-gris, nous tremblions et nous nous éloignions en vitesse de ceux qui étaient pour nous de véritables épouvantails. Nous nous sentions menacés, étant donnée l'ambiance de délation qui régnait à Varilhes, mais que faire ? Si Marcelin était parti, n'aurait-il pas mis en danger tout le reste de la famille ? Je suis persuadé qu'il savait qu'il allait être arrêté mais il a préféré assumer toute sa responsabilité de résistant plutôt que de nous exposer, car nos ennemis ne reculaient devant aucune exaction. Marcelin était vraiment quelqu'un de bien.

Il vivait donc avec nous, dormait au 2ème étage. Mon frère et moi couchions dans la première chambre au bout de l'escalier ; venait ensuite celle du grand-père, enfin celle de mes parents, au fond du couloir.

En pleine nuit, je me rappelle avoir été réveillé, bousculé par des individus inconnus et poussé hors de la chambre avec mon frère. Nous avons réalisé que

2. En fait, Marcelin a effectivement fait partie d'un groupe de francs-tireurs-partisans, comme en atteste, outre le témoignage précédent de Jean Sannac, celui écrit par l'institutrice de Saint-Félix-de-Rieutort (p. 18-19).

c'étaient des Allemands lorsqu'ils nous ont alignés contre le mur, dans le couloir, la mitraillette sous le nez ; puis ce fut au tour du grand-père qui criait, vociférait en catalan, et enfin mes parents. Tout ceci dans les bousculades, un brouhaha épouvantable de cris gutturaux en allemand d'où surgissait par moments le mot "communiste". Quand Marcelin a entendu ce vacarme, il est descendu car il craignait certainement qu'on emmène mon père à sa place. Or, les Allemands ne se sont pas trompés ; ils l'ont immédiatement reconnu ; oui, ils l'ont reconnu sans hésiter, physiquement, ce qui nous a beaucoup étonnés tout de suite. En fait, ils devaient avoir un signalement très précis, peut-être une photo. Les quatre ou cinq Allemands (un gradé et des hommes de troupe) hurlaient dans leur langue des mots incompréhensibles et c'est dans un désordre indescriptible, en plein désarroi que mon oncle fut extirpé de la maison. Mon frère et moi ne sommes pas sortis mais je sais par ma mère qu'elle s'est accrochée à lui jusqu'à ce qu'on l'embarque dans un camion, ainsi que son cousin Alexandre Gardel et d'autres Varilhois. Nous restions atterrés, anéantis.

(Nous savons par un témoignage de Justine Servant, sœur de Marcelin, décédée depuis, que l'arrestation a eu lieu à cinq heures du matin, qu'il y a eu perquisition et vol de toutes les économies : 34 500 F cachés contre un tableau dans une antichambre. Ceci fut confirmé par une voisine et par Louis Bonnans.)

De son internement à la prison Saint-Michel à Toulouse, je sais peu de choses, relatées par ma mère. Elle lui expédiait des vêtements en cachant méticuleusement de petits messages écrits sur du papier à cigarette. Je revois ma mère les rouler très finement afin de les enfiler, dissimulés dans les cols de chemises, les ourlets, les épaulettes [3].

Après son départ pour l'Allemagne, nous n'avons plus rien su. La famille espérait toujours, écrivait, en vain. Après la guerre, j'ai discuté avec d'autres déportés revenus de ce monde dément où les maladies, la dysenterie, la promiscuité, la faim, les avaient réduits parfois au stade animal : certains n'avaient plus d'ongles à force d'avoir gratté le plâtre des murs pour tromper un peu la faim qui les tenaillait. Physiquement et moralement démolis, certains attendaient la mort comme une délivrance. Joseph Gardel en est revenu, mais dans quel état ! Méconnaissable.

Manuel, lui, a su que son frère était mort en déportation, j'ignore comment. Mais il en a eu confirmation par André Désormière, son compagnon jusqu'à la dernière heure."

Dans la lettre qui suit, adressée en 1946 à Manuel Celma, André Désormière donne des précisions sur leur vie ou plutôt leur survie là-bas et raconte de

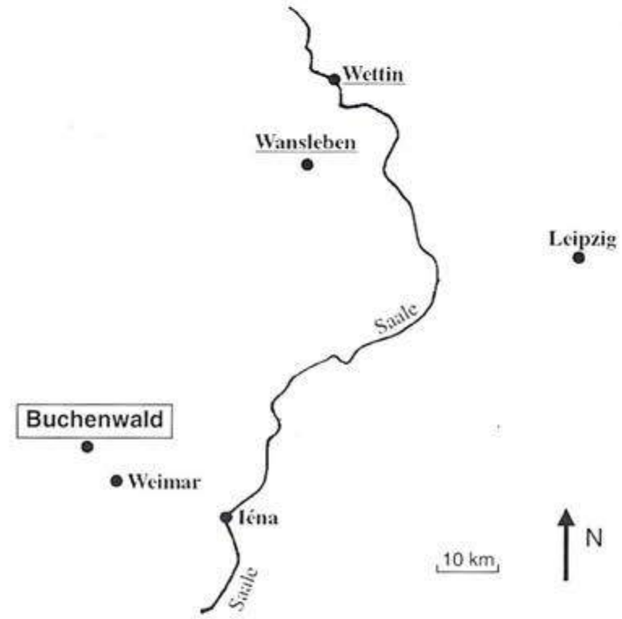
3. Voir quelques exemplaires de tels messages dans le témoignage de la famille Gardel p.105.

façon pathétique le décès de Marcelin lors de ces "marches de la mort" qui précédèrent de peu la libération de ses camarades survivants.

Lui est resté là-bas, épuisé de fatigue, achevé sous les balles assassines d'une armée de barbares en déroute.

Lui qui croyait tant en des lendemains qui chantent…

Pages 100 et 101, figure le fac-similé de la 1ère et de la dernière pages de la lettre manuscrite d'André Désormière. Pour faciliter sa lecture, nous en avons reproduit le texte intégral, en caractères d'imprimerie.



Camp de déportation de Marcelin : Buchenwald et son K° de Wansleben ;
Lieu de sa mort : Wettin

Saint-Germain-les-Fossés, 8 Avril 1946

Mon cher Monsieur Celma.

Laissez-moi tout d'abord m'excuser du retard que j'apporte à cette réponse que vous attendez avec l'impatience que je comprends. Mes multiples occupations, ont fait que je n'ai pu trouver le temps nécessaire pour vous décrire la vie sans nom que nous avons menée avec votre frère Marcelin à la mine de sel de Wansleben [4] (Saxe).

4. Leben signifie "Vie" en allemand ! (N.D.L.R.)

J'avais fait sa connaissance le 20 juillet 1944, au hasard des désignations des commandos. C'est à cette date en effet que je fus désigné à Buchenwald pour le Kommando A6.

Dès mon arrivée, j'entrai en contrat avec des détenus français, qui ne constituaient qu'un petit noyau (80 environ). La majorité de nos compagnons étant de nationalité russe, polonaise ou tchèque, chaque nation avait sa vie propre et bien que nous travaillions tous ensemble, dès que nous pouvions le faire, nous nous rassemblions entre nous et échangions nos craintes et aussi nos espoirs. J'ai su par lui qu'il se trouvait là depuis une quinzaine, venant lui aussi du camp de Buchenwald, duquel nous dépendions encore (adresse : block 17).

C'est en parlant de notre ami Bergé de Toulouse que nous nous sommes liés et jusqu'au bout, nous avons conservé d'excellents rapports.

Notre travail était celui des mineurs. A 400 mètres sous le sol, nous travaillions à extraire du sel à l'intérieur des nombreuses galeries superposées de la mine (14 étages) dont la longueur variait entre deux et trois kilomètres. Le sel extrait ne servait pas à l'industrie mais uniquement pour être entassé à l'extérieur. Des milliers et des milliers de m^3 ont été ainsi amoncelés et représentent un travail gigantesque, lorsque l'on songe que tout notre outillage consistait en une pelle, une pioche, un chariot et un peu de cheddite *(explosif N.D.L.R.)*.

En certains endroits désignés, nous creusions le roc pour en faire des salles immenses destinées à recevoir des machines-outils et à la fabrication de guerre (usine Heinkel – trains d'atterrissage pour avions). Au début 1945 plus de deux mille ouvriers travaillaient dans ces usines souterraines.

Ni l'un, ni l'autre, n'avons été occupés à l'usine. D'abord, nous n'étions pas à la même équipe, puis le hasard voulut que nous travaillions ensemble pour le compte de la firme Maye chargée de la pose et de l'entretien du matériel électrique. Le travail était parfois très pénible. Nous transportions le matériel généralement à dos d'homme, mais lorsque le fardeau était trop lourd et trop volumineux, nous traînions ce matériel en empruntant un plan incliné à 45° reliant les quatorze étages de la mine. Le sel rendait la pente glissante et dangereuse. Parfois, c'était un bloc de sel qui se détachait des étages supérieurs et qui passait en trombe, fauchant tout sur son passage. Quelquefois, c'était un wagonnet imprudemment poussé par une main inexperte qui dévalait la pente et allait s'écraser à l'étage inférieur. Le travail était dangereux, pénible, mais nous n'étions pas trop mal traités, les S.S. ne pouvant nous suivre constamment dans les galeries. Seules les rondes à l'improviste étaient à craindre. Cette firme, au début, avait organisé le travail en trois équipes, ce qui pour nous, était excellent. Mais quelques semaines après, elle jugea que nous lui revenions trop cher. Les firmes payaient une redevance aux S.S. – et on nous fit travailler en deux équipes de douze heures, alternant chaque lundi.

La nourriture, au début était faible : à 4 heures, 1/2 litre d'ersatz de café (pulpe de betterave desséchée et grillée), à 12 heures 30, un litre de soupe assez épaisse (pomme de terre ou carotte, pâtes, feuilles de betteraves, rutabaga, rave). Le soir un bout de pain et dix grammes de margarine. Deux fois par semaine on

nous donnait, en supplément, un jour 27 grammes de saucisson fait avec des basses viandes et un autre jour une cuillerée à soupe de marmelade, ceci, jusqu'à fin septembre. Jusque là, peu de malades au camp. Une tentative d'évasion d'un jeune français de notre équipe nous valut cependant, au début de septembre des représailles ; malgré qu'il fût repris quelques heures après, jugé et pendu en notre présence, on nous infligea des restrictions alimentaires ; la discipline fut plus dure et pendant quelques jours, les coups étaient nombreux.

Avec l'automne et les premiers grands revers de l'armée allemande, on nous fit savoir que les rations allaient être diminuées. La soupe devint plus claire, la margarine nous fut totalement supprimée pendant un certain temps. Notre bout de pain, cependant bien modeste, fut rogné : un pain pour huit ; le pain était calculé pour un kilogramme mais en réalité il ne pesait guère que sept cents grammes. Des renforts importants venant des camps d'Auschwitz, Leipzig, nous contraignirent à nous entasser dans notre block, d'une manière affreuse, et aggravèrent le ravitaillement. Nos nouveaux compagnons nous apportèrent beaucoup de parasites. Le typhus fit son apparition avec le froid. L'hygiène devint nulle, l'eau manquait pour boire, la toilette devenait quasi impossible, pas de savon. Jusqu'à cette date nous changions de chemise tous les quinze jours, puis prétextant que les Anglais avaient détruit les stocks de Buchenwald, on nous supprima toute distribution de linge ; personnellement je devais changer de chemise le 14 avril suivant, après ma libération. Notre pauvre tenue de bagnard était en piteux état, les chaussures, à tiges de toile, montantes et à dessous de bois plaqués de fer, ne tenaient plus aux pieds. Il fallait les ligaturer aux jambes, pour ne pas les perdre. Le froid était vif et notre tenue en fibranne laissait passer le vent, qui souffle dans ce pays en permanence. Pas de lainage. La neige vint tôt, mais en petite quantité, le moral était mauvais, car le prisonnier redoute terriblement le général Hiver. Nous avions cette chance pourtant, de travailler la plupart du temps au fond, mais c'était toujours avec appréhension que nous remontions à la surface. En bas, c'était l'humidité, le manque d'air, air vicié par les explosions des mines et les poussières de sel. La montée dans l'ascenseur était l'occasion de prendre une douche, tant l'eau alcaline nous tombait sur le dos ; les vêtements ne séchaient jamais, mais en haut, il fallait attendre que toute l'équipe soit remontée avant de rentrer au block. Tout en haut du puits à quinze, vingt mètres du sol, nous restions là bien longtemps, grelottants et résignés, attendant l'ordre de rentrer. Au block, on s'entassait comme des harengs, couchant plusieurs sur la même couche étroite faite de copeaux de sapin. Les lits étaient placés deux à deux sur quatre étages. Une séparation de vingt centimètres entre chaque rangée, juste de quoi y mettre les pieds. Comme vous le voyez, la vie n'y était pas rose.

Il fallait se lever à quatre heures tous les matins. S'il y avait de l'eau, vite on se trempait la tête sous le robinet, on absorbait son demi-litre de café et la cloche sonnait le rassemblement. L'appel avait lieu dans la cour. Là, nous étions rassemblés par équipes de travail. Il fallait se présenter au S.S. de service, équipe par équipe. Un d'entre nous annonçait, en allemand, le nom de la firme, le nombre d'hommes pour permettre de pointer les sorties. Le S.S. passait la revue, distribuait quelques coups, pour bien nous réveiller, et en route pour la mine. En haut

du puits, station prolongée pour attendre son tour de descente 20 par 20. Dès que l'ascenseur arrivait, il fallait qu'il soit vidé et rempli plus vite qu'il ne faut pour le dire. Là encore, il y avait un S.S. qui se chargeait de nous faire recouvrer l'habileté et la souplesse. Puis à 7 m/s, c'était la descente dans les ténèbres. A l'arrivée, d'une manière aussi rapide, il fallait faire place à une équipe montante, malheur à qui s'attardait dans la benne. A la chaleur bienfaisante de la mine nous retrouvions la gaieté, bien courte parfois, parce qu'un S.S. embusqué dans une galerie, la trique au poing, vous caressait l'échine pour vous faire marcher plus vite. A 6 heures précises il fallait être en mesure de travailler. 30 minutes de pause à 12 heures 30 pour nous permettre d'aller à la distribution de la soupe qui était amenée à la mine ; le temps de venir du lieu de travail au lieu de distribution, la queue qu'il fallait prendre pour attendre son tour prenait le plus clair des 30 minutes. Aussi pour être à l'heure au chantier, dès qu'on était servi, nous revenions en mangeant notre gamelle et ce faisant , à 13 heures, nous pouvions reprendre le collier. A 18 heures, débrayage, retour à la montée, opération inverse du matin, mais l'attente était moins dure, puisque nous étions au chaud. Un ou plusieurs S.S., toujours animés de bonnes intentions surveillaient les départs. Arrivés au block, la cloche nous rappelait que l'appel allait commencer et qu'il fallait s'apprêter à rester debout sans broncher pendant des heures. Ah, ces appels sous le vent, la pluie, la neige, le froid, quelle hantise pour nos compagnons de misère ! Là aussi, il fallait faire vite pour sortir du block et se mettre en rangs si nous voulions éviter les coups. Nous étions placés par rangées de 10, en s'alignant sur la gauche, sans négliger la verticale. L'alignement était toujours laborieux et obtenu après quelques distributions dispensées au nom de la discipline. Lorsque le S.S. était présent, nous étions comptés et lorsque le compte était juste, nous touchions du bois, chose qui arrivait très accidentellement. Bien plus souvent, il fallait rester là, sans bouger des heures durant, jusqu'à ce que le secrétaire et le S.S. se soient mis d'accord. Souvent aussi, l'appel terminé, on nous gratifiait d'un discours supplémentaire dont nous nous serions passés très volontiers, parce qu'il ne servait pour nous qu'à retarder l'heure de la distribution du pain. Ce discours était prononcé par le Kommandoführer, traduit ensuite en plusieurs langues par des détenus connaissant les langues étrangères. Invariablement, il y était question de discipline, de travail, de pendaison et de suppression de soupe. Les punitions étaient infligées aux délinquants devant le camp rassemblé, pour que l'exemple frappe les esprits. On assistait à ce spectacle, impuissants et parfois indifférents. Les Russes et les Polonais prenaient un goût particulier à ce genre d'exercices et riaient fortement lorsque le patient supportait mal les coups administrés.

Enfin, au coup de sifflet libérateur, c'était la ruée vers les blocks. Là encore il fallait être habile, savoir se glisser et passer inaperçu, car des surveillants étaient là, soi-disant pour l'ordre, mais en réalité pour ajouter aux atrocités de nos tortionnaires quelques suppléments gratuits.

Il ne restait plus, une fois rentrés, qu'à s'occuper du partage de notre maigre pitance, chose qui n'allait pas toujours de soi. Ce partage était laborieux ; chaque équipe recevait sa part globale. Un camarade était chargé de couper la portion de pain qui devait être égale pour tous. Cette opération se faisait sous la surveillance de toute l'équipe et nécessitait une pesée supposée impeccable. Cette pesée était faite à l'aide d'une balance de fortune faite avec un bout de bois à peine équarri au milieu duquel était fixée une ficelle représentant le centre. A chaque extrémité était placé un crochet et l'égalité devait être parfaite. Je ne me rappelle pas sans émotion mon camarade Celma, "jaugeant" à l'aide de cet appareil primitif notre pain quotidien et faisant ensuite la répartition à chacun par tirage au sort. La margarine était coupée par un appareil de notre fabrication : un genre d'emporte-pièce qui faisait des parts sensiblement égales.

Il nous arrivait parfois, qu'après tout ce laborieux travail, nous ne trouvions plus le nombre de portions correspondantes : c'est que, profitant de ce travail absorbant, une main experte faisait disparaître dans une poche une des portions. Les Russes et les Polonais excellaient dans ce genre d'exercice. Alors, il ne restait plus à l'infortunée victime qu'à se serrer la ceinture un peu plus et d'attendre le lendemain à pareille heure, et d'exercer une surveillance particulière pour ne plus se laisser déposséder. Pour ma part, j'ai souvenance, qu'à trois reprises différentes et cela en huit jours, j'en ai fait l'expérience.

Lorsque les voleurs étaient pris sur le fait, le tarif était de 25 coups de bâton sur l'échine, appliqués d'une manière intégrale après avoir été placés nus sur un banc. Mais la faim était plus forte que la discipline et chaque jour, les mêmes vols se rééditaient. Presque toujours, les voleurs étaient parmi ceux que j'ai cités : aussi avons-nous rapporté des camps un triste souvenir des camarades étrangers et particulièrement des Polonais, qui en plus étaient des mouchards, n'hésitant pas à vous dénoncer dans le secret espoir d'avoir du S.S. une soupe supplémentaire pour le prix de leur trahison. Presque toujours, la distribution de la soupe était faite par l'un d'eux ; lorsque vous tendiez votre gamelle, ce répartiteur improvisé vous regardait et s'il s'agissait d'un Français, faisait en sorte que la louche ne soit pas pleine ou choisissait la partie la moins épaisse, c'est à dire le dessus du bouteillon [5]. Avec une telle distribution, il restait fatalement du rabiot qu'il partageait avec ses coreligionnaires. Malheur à celui d'entre nous qui aurait protesté.

La journée se terminait parfois sans autre incident. Chaque semaine nous subissions une visite sanitaire pour les poux, ce qui valait au porteur de passer à la désinfection après avoir été rasé entièrement. En dernier lieu, cette visite n'était plus faite, tous les détenus en ayant fait une ample moisson : c'est par centaines que chacun d'entre nous entretenait ces bestioles et pour ma part j'en ai transporté jusqu'à mon domicile, malgré toutes les mesures d'hygiène prises après la Libération.

5. Marmite de campement.

Vers 23 heures généralement, nous pouvions enfin nous allonger. Sommeil coupé à plusieurs reprises par un besoin pressant de faire pipi (4 à 5 fois de 23 h à 4 h) à moins qu'une alerte aérienne soit signalée. En ce cas, il fallait se lever très rapidement et en moins de deux minutes, tout le monde devait se trouver aux abris. Ne croyez pas surtout qu'il s'agissait d'abris profonds et bétonnés. Nos vies n'étaient pas à ce point précieuses. Nous étions entassés dans des sous-sols où nous étouffions, uniquement pour empêcher une évasion toujours possible, dans le cas où des bombes seraient tombées sur le camp.

Au début de décembre, comme tant d'autres, mon pauvre Celma était bien mal en point. Il tomba malade : sa tête enfla subitement au point de ne plus le reconnaître. Il fut conduit au "revier" avec les contagieux. A ce moment-là, nous avions beaucoup de cas de typhus, typhoïde, érésipèle, et surtout des pleurites, des congestions pulmonaires, maladies à l'avant-garde de la tuberculose et de la phtisie. Il fut soigné de son érésipèle, par un médecin tchèque et fut assez chanceux de s'en tirer. Il nous revint courant janvier, très faible encore mais hors de danger. Il avait beaucoup souffert. La maladie l'avait amaigri et il nous revenait complètement chauve. Des amis intervinrent pour lui auprès du doyen pour qu'il ne descende plus à la mine ; il fut employé à la "cordonnerie". Bien que seul Français dans l'équipe, il était mieux qu'au sel. Il était surtout à l'abri du froid, n'était pas maltraité et rendait de menus services à nos camarades qui possédaient les plus mauvaises chaussures. Le soir, il venait près de nous pour converser un peu ; c'était pour lui le seul moment de la journée où il pouvait parler notre langue. Il resta à cette fonction jusqu'à la fin. Il était beaucoup mieux au point de vue physique. Il avait reçu un colis de la Croix Rouge Internationale. Un camarade de Pau, plus favorisé, lui venait en aide très souvent, ainsi qu'un étudiant de Toulouse du nom de Ballini.

Le 12 avril, à 18 heures, on nous donna l'ordre de quitter le camp pour aller dans la direction du nord, afin d'échapper aux troupes américaines qui avançaient rapidement. Cette heure était attendue, croyez-le, de toute notre volonté tendue à son extrême limite. Mais l'annonce d'une marche de 6 jours dans l'état physique où nous nous trouvions équivalait à la mort. Notre seule chance était dans une libération faite à l'improviste car nous savions bien que nos geôliers ne nous abandonneraient pas. A 18 heures, ce fut le départ en colonnes, nous devinions le danger, nous savions que nous allions traverser des jours pénibles entre tous, les plus dangereux de cette captivité mais le moral était très élevé, car nous avions la certitude que c'était la dernière étape à franchir. Pourrions-nous tenir jusqu'au bout ? Nous souhaitions tous pouvoir le faire, mais après quelques heures de marche, à travers les chemins de terre et après avoir pris contact avec les routes pavées, nous comprîmes que pas mal des nôtres resteraient sur le carreau. Nous étions là 2500 en 2 colonnes. Nous étions dans la même avec Marcelin. Dans la nuit il donna des signes de défaillance et il fallut l'aider.

Le 13 au matin, vers 4 heures, on nous arrêta. Nous étions exténués et dormions debout : 10 heures de marche, c'était beaucoup demander à des squelettes ambulants. On nous fit entrer dans une carrière de kaolin creusée en pente. On nous entassa au fond, les pieds pataugeaient dans l'eau glacée et boueuse. Malgré

le froid pénétrant, et pourtant le corps en nage, la fatigue fut plus grande que tout et nous ne tînmes pas au désir de nous reposer. Tous, nous nous allongeâmes, sans plus nous soucier de nos gardiens, qui, l'arme à la main, nous dominaient du haut de la carrière et épiaient nos gestes avec la complicité d'une lune par trop brillante, nous interdisant toute échappée.

Je me suis laissé dire que nos gardes avaient reçu l'ordre de nous exterminer tous ; c'est ce qui explique sans doute l'état d'ébriété dans lequel ils se trouvaient. Le chef de camp se rendait compte que la route était barrée et qu'il ne pouvait plus échapper. Ce que je sais en tous cas, c'est qu'à la mine et en l'absence d'ordres précis du camp du Buchenwald, dont nous dépendions, ce chef S.S. avait reçu des instructions de Berlin lui laissant la liberté d'agir comme il lui conviendrait. Pourquoi n'a-t-il pas exécuté son projet ? J'ai su plus tard qu'un officier avait formulé un avis contraire, avis partagé par tous les gardiens. Sans doute pensaient-ils qu'en ménageant nos vies, pourraient-ils conserver les leurs, une fois prisonniers des Américains. Vers 6 heures 30, l'ordre de repartir nous fut donné. Imaginez dans quel état nous étions quand il fallut se relever !. Beaucoup ne purent le faire. On nous donna 5 minutes pour rejoindre la route. Personnellement, je souffrais affreusement d'une double sciatique. J'eus toutes les peines du monde à me tenir en équilibre et ce n'est que grâce à l'aide de deux camarades que je pus grimper jusqu'à la colonne. De suite, j'appris que Celma n'avait pu se lever et qu'il était incapable de reprendre la marche. J'ai dit à ces camarades : "il fallait le porter" mais ils me répondirent : "on ne nous en pas donné le temps". Je m'attendais, cependant, à le voir venir clopin-clopant, mais en vain. Déjà on nous comptait par rangées de 5. Les gardes prenaient leur poste, quand tout à coup un bruit de fusillade nous apprit le sort qui était réservé à tous ceux qui ne pouvaient plus suivre. Je songeai à notre ami Celma et à tant d'autres. Je voulais savoir, me renseignant auprès de ceux placés en arrière et qui ne faisaient qu'arriver. "Inutile de l'attendre mon vieux, me dit-on, il est abattu". Au même moment l'ordre d'avancer fut donné et nous quittâmes ce lieu maudit, le cœur ulcéré, alors que le soleil resplendissant se riait de notre détresse.

Oh ! cette journée du vendredi 13 avril 1945 !!, elle restera gravée dans ma mémoire. Depuis cette date, je dis que les jours qui se sont passés depuis, constituent pour moi du rabiot sur cette terre. Pendant 22 h, il fallut se maintenir coûte que coûte dans cette colonne de la mort qui se réduisait au fur et à mesure que nous avancions. Notre route était semée de nos défroques, jetées pour alléger la marche ; tout y passait : vestes, chaussures, couvertures, gamelles. Bien souvent un malheureux abandonnait et se laissait choir sur le bas-côté de la route ; il était exécuté sur le champ. Et nous allions ainsi, de village en village, toujours de plus en plus faibles et menés avec plus de sévérité au fur et à mesure que la colonne s'amenuisait. Les détonations étaient de plus en plus fréquentes. Les obus, les bombes, les rafales des mitrailleuses tombaient un peu partout, témoignage d'une libération proche. On se raidissait pour tenir jusqu'au bout, pour mieux résister, nous nous tenions sous les bras et le plus courageux tâchait de remonter les autres. La soif, la faim, la poussière, le soleil brûlant, le vent du nord cinglant le visage

la nuit venue, les pieds ensanglantés, les genoux qui se nouaient, jamais être humain n'aura davantage connu la souffrance.

Le jour pointait à l'horizon quand on nous permit enfin de nous arrêter. Nous n'étions plus que l'ombre de nous-mêmes : des loques humaines. Vers 10 heures, nous reprîmes la ronde infernale. Là encore, il y eut des exécutions sur place, certains préférant la mort qui était une délivrance.

Le désespoir s'était emparé de nous tous, nous sentions notre fin très proche. La tête bourdonnait, les yeux se fermaient et les jambes se refusaient à tout mouvement. Pendant 3 heures encore, nous tînmes bon. Nous dormions chacun à notre tour, tout en marchant, soutenus par les bras du voisin. Mais nous sentions que c'était le dernier épisode.

Il était un peu plus de 13 heures lorsqu'on nous fit arrêter. Devant nous des tanks, que nous pensions allemands, défilaient en nombre important. Tout à coup, trois engins foncèrent sur nous et à notre grand étonnement, nous étions en présence des Américains de la 1ère Armée. Nous étions sauvés. Il était temps. Mais hélas sur les 2500 au départ, nous restions 7 à 800. Nous avons été délivrés sur le territoire de la commune d'Hinsdorf, province de Anhalt, à une dizaine de kilomètres de Dessau et à proximité de l'Elbe et de l'armée russe.

J'ai essayé de rassembler mes souvenirs pour me rappeler le nom de cette fameuse carrière de kaolin, mais je n'ai pu y parvenir. Je crois cependant que j'arriverai à retrouver un des rescapés de cette fameuse randonnée qui pourra se souvenir.

Un mois durant j'ai été soigné sur les lieux-mêmes de notre libération où j'ai repris quelques forces, qui m'ont permis de rejoindre la France.

Je suis rentré chez moi le 30 mai.

Aujourd'hui, j'ai repris 35 kg des 52 perdus. J'ai repris mon travail, je ne souffre pas trop. Je remonte le courant peu à peu.

Je m'efforce de ne pas trop songer aux horreurs des camps de concentration et de n'en point parler tant j'ai la certitude d'être incompris des uns et bouleversé par l'indifférence et l'égoïsme des autres.

Responsable régional d'un mouvement de Résistance, j'ai servi la cause afin que notre pays puisse retrouver sa liberté. Aujourd'hui, c'est chose faite. Je suis fier d'y avoir participé dans la mesure de mes maigres moyens. Je n'attends aucune récompense et je suis donc à l'abri de toutes les désillusions. Ma seule grande joie est de me retrouver en tête-à-tête avec mes compagnons d'infortune : sans nous parler, nous nous comprenons.

Voici cher Monsieur Celma, le récit de notre vie commune avec votre frère. Je ne pense pas qu'il puisse reposer autre part que là où il est tombé. Si vous croyez que je puisse vous être utile pour le cas où vous désireriez retrouver son corps, lorsque les circonstances le permettront, je suis à votre disposition, je puis vous accompagner. Ce sera l'ultime service que je pourrai rendre à mon camarade de misère.

Mon journal aura été bien long. Je vous ai fait grâce cependant de certains détails et j'ai voulu être objectif, j'ai cru nécessaire de vous indiquer l'essentiel sur notre pauvre vie, ne serait-ce que pour vous pénétrer de la répulsion que nous pouvons avoir de tout ce qui s'appelle "boche".

Je m'excuse aussi de la franchise avec laquelle je m'exprime. Là-bas – devant la mort– nous avons appris à dire toutes les vérités, la vérité, si terrible soit-elle.

En souvenir de mon bon camarade Marcelin Celma je vous adresse Monsieur, ainsi qu'à votre famille, l'expression de ma bien grande sympathie.

A. Desormière
Vice-Président du Conseil Général de l'Allier.
St-Germain-les-Fossés. (Allier).

St Germain-en-Laye 8 Avril 1946

Mon cher Monsieur Celma,

Laissez-moi tout d'abord, m'excuser du retard que j'apporte à cette réponse que vous attendez avec l'impatience que je comprends. Mes multiples occupations, ont fait que je n'ai pu trouver le temps nécessaire, pour vous décrire la vie dans nom que nous avons menée avec votre frère Marcellin, à la mine de sel de Wansleben (Saxe).

J'avais fait sa connaissance le 20 juillet 1944, au passage des désinfections des commandos. C'est à cette date en effet que je fus désigné à Buchenwald pour le K.L. A5.

Dès mon arrivée j'entrai en contact avec les détenus français, qui ne constituaient qu'un petit noyau (30 environ) la majorité de nos camarades étant de nationalité russe, polonaise ou tchèque, chaque nation avait sa vie propre et bien que nous travaillions tous ensemble, dès que nous le pouvions le faire, nous nous rassemblions entre nous et échangions nos craintes et aussi nos espoirs. J'ai su par lui qu'il se trouvait là depuis une quinzaine, venant lui aussi du camp de Buchenwald, légué nous dépendions encore. (Baraque: Block 17.

C'est en parlant de notre ami Berge de Toulouse que nous nous sommes lié et jusqu'au bout, nous avons conservé d'excellents rapports.

Notre travail était celui des mineurs. A 400 mètres sous le sol, nous travaillions à extraire du sel à l'intérieur des nombreuses galeries superposées de la mine (14 étages) dont la longueur variait entre 2 et 3 Kilomètres. Le sel extrait, ne servait pas à l'industrie mais uniquement pour être entassé à l'extérieur. Des milliers et des milliers de m3 ont été ainsi amoncelés et représentent un travail gigantesque

Responsable régional [illegible] mouvement de résistance, j'ai servi la cause afin que notre pays puisse recouvrer sa liberté.

Aujourd'hui, c'est chose faite. Je suis fier d'y avoir participé dans la mesure de mes maigres moyens. Je n'attends aucune récompense et je suis donc à l'abri de toutes les désillusions. Ma seule grande joie est de me retrouver en tête à tête avec mes compagnons d'infortune: sans nous parler, nous nous comprenons.

Voici cher Monsieur Celma, le récit de notre vie commune avec votre frère. Je ne pense pas qu'il puisse apporter à part que là où il est tombé. Si vous pensez que je puisse vous être utile pour le cas où vous désireriez trouver son corps, lorsque les circonstances le permettront, je suis à votre disposition, je puis vous accompagner. Ce sera l'ultime service que je pourrai rendre à mon camarade de misère.

Mon journal aurait été bien long. Je me suis fait cependant de certains détails, et j'ai voulu être objectif. J'ai cru nécessaire de vous indiquer l'essentiel, car notre pauvre vie, ne serait-ce que pour vous pénétrer de la répulsion que nous pouvons avoir de tout ce qui s'appelle "Boche".

Je m'excuse aussi de la franchise avec laquelle je m'exprime. Là-bas - devant la mort - nous avons appris à dire toutes les vérités, la vérité, si terrible soit-elle.

En souvenir de mon bon camarade Marcellin Celma je vous adresse Mon cher, ainsi qu'à votre famille, l'expression de ma bien grande sympathie.

H. Desmazières

H. Desmazières
Vice Président du Conseil Général
de l'Allier
St Germain-des-Fossés

ALEXANDRE GARDEL



Né le 9 novembre 1897 à Varilhes.
Mort à Dora (K° de Buchenwald) le 6 août 1944.
Matricule 52 281.

Voici le récit de Georges Gardel, fils d'Alexandre.

"2 février 1944. Nuit et froid. Des sentiments de méfiance et d'insécurité règnent dans notre petite maison de l'avenue de la gare où mon père Alexandre, ma mère Lucie et moi-même : Georges "Jojo", âgé alors de 17 ans, logeons. L'angoisse nous étreint depuis la précédente rafle du 20 janvier qui a déjà entraîné l'arrestation de mes deux oncles : Joseph Gardel, frère de mon père, et Clément Parent, frère de ma mère. Les miliciens ne pensent-ils pas que germent en nous des idées de vengeance ? Certains ne sont-ils pas informés que mon père a récupéré hier l'argent des piquets de vigne qu'il avait livrés au Vernet ?

Malgré ces inquiétudes si fréquentes, si courantes pendant cette sombre période, la famille dort.

Cinq heures du matin, heure allemande bien sûr - grand bruit, vacarme dehors, voix gutturales, coups dans la porte qui est défoncée, irruption d'Allemands en uniformes S.S., armés de pistolets mitrailleurs. Sans hésiter, ils montent vers la chambre de mes parents. Leurs seuls mots : "communistes, dangereux". (c'étaient les paroles de bienvenue d'usage, prélude à toute arrestation).

Ils forcent mon père à sortir, demandent "pognon, pognon". Heureusement, nous avions par précaution camouflé le produit de la vente des piquets la veille, sous l'escalier. Atterrés, Maman et moi assistons impuissants à l'embarquement sans ménagement, de Papa dans un de ces maudits camions qui vous emmènent on ne sait où...

Par la suite, nous avons appris que Louis Siret, ancien maire de Varilhes habitant un peu plus loin dans la même rue, Baptiste Gouzy et son fils René, Clément Palmade et bien d'autres avaient été arrêtés et transportés à Foix à la sinistre "villa Lauquié". Aussi, dès le lendemain, avec Maurice Galy, menuisier dont le beau-père avait été arrêté, nous nous sommes dirigés vers la gare de Varilhes dans l'espoir d'entrevoir les malheureux dont nous nous doutions bien qu'ils allaient être transférés à Toulouse. Effectivement, le train s'est arrêté en gare. Les Allemands nous ont laissé approcher et j'ai pu dire quelques mots à mon père. Apparemment, les captifs n'étaient pas attachés, ne portaient pas de traces de coups et se trouvaient dans des wagons de voyageurs, escortés par des Allemands.

Et le train continua vers Toulouse, emportant à jamais mon père et tant d'autres vers une destination dont nous étions loin d'imaginer l'horreur. Alors, des sentiments de révolte, d'incompréhension et même de vengeance commencèrent à bouillonner en moi. "Pourquoi ? Pourquoi lui ? Qui a pu le dénoncer ?"

Certes, mon père était "de gauche", disons "socialisant", ami de Louis Siret, mais il ne faisait pas de politique.

Né à Varilhes le 9 novembre 1897, il fut mobilisé sur le front en 1917 et 18. Il avait épousé Lucie Parent de Rieux-de-Pelleport, dont il avait reconnu un premier fils : Gustave, mon demi-frère. Je naquis ensuite le 28 Avril 1927.

Pendant la guerre, nous vivions dans la même maison que j'occupe aujourd'hui, avenue de la gare, devenue depuis avenue Louis Siret. Papa était exploitant forestier à son compte ; il était toujours dans les bois où il fabriquait des piquets de vigne (ce qui faisait peut-être un peu de concurrence à une autre entreprise ?) Faut-il voir là un élément supplémentaire qui expliquerait son arrestation ?

Il en fallait si peu en ces temps de délation sordide pour expédier "manu militari" un voisin, un concurrent (de quelque ordre qu'il soit), un adversaire politique... à Lauquié puis à la prison Saint-Michel à Toulouse où mon père est resté interné trois mois, ainsi que les Gouzy et Monsieur Siret. Maman, Madame Gouzy et Madame Siret ont tenté de rendre visite à leurs époux à Saint- Michel. Hélas, ma mère n'a jamais pu voir mon père tout bêtement parce qu'il avait été enregistré sous le nom "Gardial" : Gardel, on ne connaissait pas. Elle et Madame Gouzy ont dû se contenter de leur porter des vêtements chaque semaine. Seule Madame Siret a pu voir Louis, mais elle l'a trouvé dans un état si lamentable qu'elle a regretté cette brève entrevue. Ils ne mangeaient pas. Peut-être étaient-ils maltraités ou même torturés, alors ma mère avait eu l'idée de glisser quelques "cachous" et du phoscao dans l'ourlet des chaussettes et des chemises. En retour, par le même procédé, mon père a pu faire passer quelques mots sur du papier à cigarettes (voir document p. 105).

Après trois mois passés à Saint-Michel, tous les Varilhois ont été transférés à Compiègne, puis les hommes à Buchenwald ; enfin, plus rien : plus aucune nouvelle ne nous est parvenue.

Nous savons par ailleurs qu'il a été interné du 2 février au 4 mai 1944, qu'il est arrivé à Buchenwald le 15 mai 1944, comme tous les hommes varilhois arrêtés le même jour, puis transféré à Dora.

Ce n'est que bien après la Libération, le 6 août 1945 exactement, que j'ai été informé du sort affreux de mon père : un de ses co-détenus, Monsieur Auriol, peintre à Pamiers, miraculeusement revenu de Buchenwald, m'a relaté leur "vie" ou plutôt leur survie.

D'abord, en sous-sol à Dora (usine souterraine pour la fabrication de V2). Ensuite, du terrassement très pénible dans un Kommando où trimaient aussi Marcel Paul (qui fut ministre par la suite) et Marcel Dassault. C'est au cours de ces travaux surhumains que mon père a dû se blesser et il a contracté le tétanos. Sur le bat-flanc où il était allongé, comprenant qu'il vivait ses derniers instants, il a alors adressé ces paroles à Monsieur Auriol : "Si tu as la chance de revenir, tu diras à mon fils que ce sont les X qui sont la cause de mon malheur. Il faut qu'il me venge." Comment avait-il pu l'apprendre ? Sans doute lors de son interrogatoire à Foix.

Ainsi est mort mon pauvre père, le plus rude cependant des Varilhois du camp. Les Gouzy, Campourcy, Palmade, Siret en ont été très affectés et ce dernier a dit "Alexandre est mort, on ne reviendra pas". Effectivement, seul René Gouzy en a réchappé. Louis Siret, Baptiste Gouzy et Palmade ont été jetés au four crématoire, ces mêmes fours que Monsieur Auriol, arrêté dès 41 et déporté, avait dû construire sous la contrainte.

Je n'ai pas pu annoncer tout de suite le décès de mon père à ma mère : elle croyait tant qu'il allait revenir, qu'elle avait projeté d'assister au retour des déportés, à Toulouse, avec Madame Gouzy qui, elle, savait mais n'avait pas voulu l'en dissuader. Alors le 15 août 1945, je me suis résigné à lui annoncer l'indicible.

Le jour du 15 août, il n'y a eu aucune cérémonie pour honorer la mémoire des Varilhois morts en déportation. On nous a simplement demandé si nous acceptions que se déroule la fête (comme avant...)

Nous n'avions pas le cœur aux réjouissances, mais nous comprenions qu'après cinq ans de guerre, les jeunes et les gens moins traumatisés que nous dans leurs familles, aient envie de s'amuser.

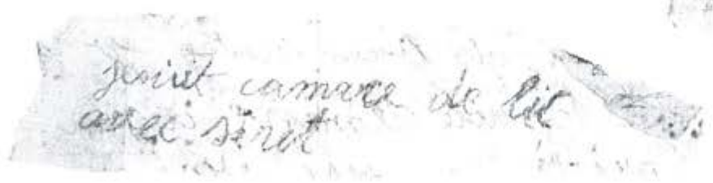
Le 19 août 1946, une cérémonie eut tout de même lieu...

Je ne puis pardonner aux nazis le mal qu'ils ont fait à mon père : je n'oublierai JAMAIS. Je souhaite que de telles atrocités ne se reproduisent pas. Mais je suis conscient que les descendants de ces personnes malfaisantes ne sont en rien responsables des actes commis par leurs ascendants."

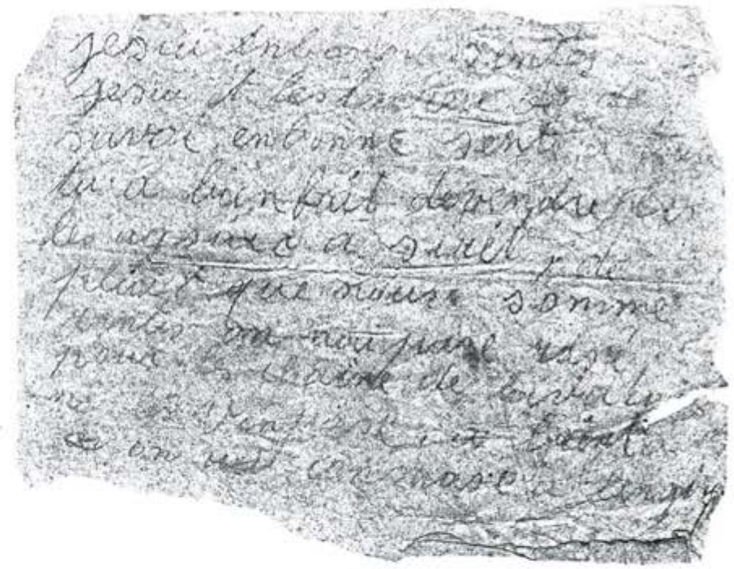
*****

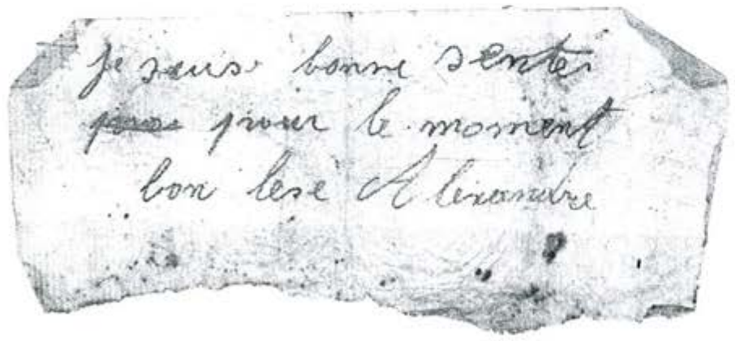
Emouvante correspondance !
Ecrite le plus souvent sur du papier
à cigarette par Alexandre Gardel
à sa famille qu'il voulait rassurer,
alors qu'il était interné à la prison
St-Michel à Toulouse.
(Le papier à cigarette, très fin,
passait inaperçu, glissé
dans un ourlet
ou un col de chemise).

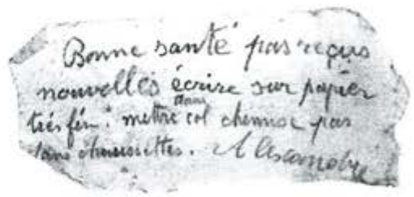












FAMILLE GOUZY

BAPTISTE GOUZY



Né le 11 janvier 1894 à l'Herm (Ariège)
Décédé à Buchenwald le 24 février 1945.
Matricule : 52 279.

Il ne reste que quelques personnes à Varilhes pour nous préciser que Baptiste Gouzy était charron, avenue de la gare, non loin d'Alexandre Gardel et de Louis Siret, arrêtés le même jour. Il avait épousé Maria Sentenac et le couple avait un fils René Gouzy, dont le parcours est relaté ci-après. Il avait été prisonnier en Allemagne pendant la guerre de 14.

De l'avis des Varilhois qui l'ont connu, c'était un brave homme, honnête, tranquille, sans histoire, ami de Louis Siret. Cependant, il n'avait pas du tout apprécié que le nouveau "maire" désigné par Vichy ait inscrit son fils René sur la liste des requis pour le S.T.O.

Il faut souligner que, sans minimiser celui des autres déportés varilhois, le martyre des Gouzy a dû être particulièrement dramatique du fait des liens affectifs profonds qui les unissaient. A la souffrance physique s'est ajoutée une douleur plus insupportable : celle pour un père de voir son fils subir les sévices que l'on sait, et inversement.

Nous ne saurons jamais si Baptiste a assisté au départ de René pour Dora. Sans doute a-t-il imaginé le pire.Il est fort probable, par contre, que René n'ait pu être présent au moment du décès de son père le 24 février 1945 au camp de Buchenwald, puisqu'il était à Dora depuis le 8 juin 1944.

RENÉ GOUZY



Né le 17 août 1921 à Varilhes.
Déporté à Buchenwald puis
Affecté au Kommando de Dora. Matricule : 52.280.
Revenu de déportation. Décédé à St-Nazaire le 20 juillet 1981.

Lorsque j'ai connu René Gouzy, il habitait avec sa femme Raymonde, une petite maison à Joucla. Il avait environ 50 ans et, outre son emploi aux ateliers d'Air France à Toulouse, il entretenait quelques ruches, et il initia mon mari à l'apiculture. Certes, nous ne le rencontrions pas aussi souvent que nous l'aurions voulu, mais nous appréciions infiniment sa gentillesse, son bon sens et son savoir-faire.

Au cours de nos conversations (qui n'avaient pas pour seul sujet l'apiculture), il aurait pu glisser quelques mots sur son passé. Eh bien non : rien, absolument rien ; j'ai moi-même ignoré longtemps qu'il avait été déporté, et ce n'est pas lui qui me l'a appris. Les Varilhois qui l'ont connu et apprécié sont unanimes : il n'en parlait jamais.

Raymonde Gouzy, sa veuve, a connu René après sa déportation. Ils se sont mariés en 1950 et n'ont pas eu d'enfant. Elle confirme le mutisme de son mari sur tout ce qui avait trait à cette sombre période.

C'est par recoupements, et par la concordance des témoignages de Raymonde avec ceux de voisins, (notamment celui de Marcel Vidal qui avait le même âge que René) que nous avons quelques renseignements :

René, âgé de 22 ans en 1943, avait donc fait les chantiers de jeunesse à Argelès Gazost, puis, comme les jeunes gens de sa classe, il avait été au S.T.O. près de Vienne, en Autriche.

A l'occasion d'une permission, René est rentré à Varilhes mais ... n'a pas voulu repartir. Il était donc considéré comme réfractaire au S.T.O.

Aussi, à l'aube de ce fatal 2 février 1944, lorsque les Allemands ont fait irruption dans la maison et ont appréhendé Baptiste, René s'est-il livré immédiatement. Comme son père n'y était pour rien, il a cru à une erreur, à une méprise (à cause du même nom ?), expliquant que c'était lui qu'on devait prendre puisqu'il n'était pas reparti au S.T.O.. Rien n'y fit. Raymonde Gouzy ajoute que, malgré les cris, les hurlements de sa belle-mère, réclamant qu'on l'emmène elle-aussi, les Allemands ont poussé les deux hommes sur un camion qui contenait déjà d'autres Varilhois. Une déposition de Maria Gouzy confirmée par le maire Louis Bonnans à la Libération, précise que *"l'arrestation a eu lieu à 6 heures du matin, par une quinzaine d'agents de la Gestapo ; une perquisition a suivi, soldée par un vol de 8 000 francs"*.

Le parcours fut le même pour tous : Foix (trois jours à la villa Lauquié)-St-Michel à Toulouse-Compiègne où René est resté interné jusqu'au 3 mai 1944 avant d'être déporté, comme ses camarades varilhois à Buchenwald, où ils sont arrivés le 14 mai. Il a été ensuite transféré au Kommando de Dora le 8 juin 1944. *(Sources : Association Buchenwald - Dora et Kommandos, transmises par Jean Rieg, ancien de Dora)*. Libéré le 23 avril 1945, il a été dirigé vers la Suède avant son retour définitif en France.

(Voir quelques précisions sur le camp de Dora où trois Varilhois : Alexandre Gardel, Louis Siret et René Gouzy ont été déportés, p. 125).

Michel Sébastien, frère adoptif de Raymonde, nous livre à son tour son témoignage :

"René Gouzy était un homme avec lequel j'avais beaucoup d'affinités et pour qui j'éprouvais une grande sympathie. Nous avons toujours eu d'excellents rapports. C'était un homme généreux auquel je dois beaucoup. J'appréciais son ingéniosité, son adresse et je lui dois une de mes grandes joies d'enfant : comme il savait que j'aimais m'amuser à naviguer sur l'Ariège, il m'avait aidé à construire un bateau - oui, un vrai bateau. Il élevait aussi des abeilles. J'ai l'impression qu'il savait tout faire.

Par ailleurs, il éprouvait un grand plaisir à discuter, à débattre sur les sujets les plus divers. Or, bien qu'étant un grand débatteur, il n'évoquait pratiquement jamais la période noire de sa déportation. Il m'en a parlé seulement à trois occasions, tout à fait fortuites.

La première fois, nous regardions la télévision, et l'image de la célèbre grande roue du Prater à Vienne est apparue sur l'écran :

"Tiens, m'a-t-il dit, là, j'y ai travaillé". *Et ce fut tout (nous savons que c'était lors du S.T.O. - N.D.L.R.).*

Beaucoup plus tard, il y eut dans les Andes une catastrophe aérienne : un avion avait heurté une paroi rocheuse et ses occupants étaient restés coincés dans l'avion, souffrant du froid et de la faim. Pour survivre dans ces conditions extrêmes, les hommes s'étaient nourris de la chair des autres victimes. Voyant cela, René m'a dit :

"Mais cela était très banal dans les camps !" *Et il n'a plus fait aucun commentaire.*

La troisième allusion, et ce sera la dernière, fut sans doute aussi provoquée par des images d'exécutions ou de pendaisons à la télévision : "Quand je suis arrivé dans le camp, la première chose que j'ai vue - et on nous a obligés à y assister pour nous mettre dans l'ambiance - c'était la pendaison de trois Russes".

Et plus jamais, il ne m'a parlé de "Ça".

Il n'a jamais, non plus, évoqué le sort de son père. A son retour des camps, il a exercé plusieurs petits métiers : élevage de souris pour les laboratoires, projection de films dans les villages, semi-permanent au P.C.F.. Lorsqu'il s'est marié, il travaillait à Foix chez le quincaillier Piquemal, avant d'être embauché dans l'aviation à Toulouse, puis à Paris.

Il est mort d'un infarctus du myocarde, au bord d'une route, près de Nantes. C'était le 17 juillet 1981. Il allait avoir 60 ans.

Mon témoignage paraîtra sans doute mineur, mais je serai satisfait s'il peut concourir, malgré ses lacunes, à revaloriser la mémoire de René Gouzy, un homme qui m'a beaucoup apporté et envers qui je suis très reconnaissant."

*****

JEAN-GABRIEL HILLAT



Né à Varilhes le 3 janvier 1890.
Mort à Buchenwald le 15 mai 1944.
Matricule 52 105.



Photo de famille d'où le portrait de Gabriel a été extrait.
(Au centre : Anna, sa sœur)

Jean-Gabriel Hillat (Gabriel) était le grand-oncle de notre amie Renée Fritsch, domiciliée actuellement à Foix. Un bref résumé de la généalogie familiale éclairera le lecteur :

Les parents de Gabriel : Marie et Damien Hillat eurent trois enfants :

- Gabriel né le 3 janvier 1890,

- Anna (épouse Estrade) née en septembre 1891, grand-mère maternelle de Renée Fritsh,

- Léon né en Novembre 1894, mobilisé dès les premiers jours pour la guerre de14, mort au front le 2 décembre 1914.

Sur Gabriel Hillat, nous disposons de peu d'éléments. La plus grande partie, nous la devons à Renée à qui sa mère, fille d'Anna, a relaté ce qu'elle savait.

"Célibataire, Gabriel vivait avec sa mère, veuve, 3, rue du Quai à Varilhes. Il était peintre-tapissier.

Il faisait partie du conseil municipal de gauche dont Louis Siret était maire. Est-ce pour cette seule raison qu'il a été dénoncé, arrêté, puis déporté ?

Marcel Sabatié, lors de l'entretien que j'ai eu avec lui, confirme :

"Je l'ai bien connu ; il était de la classe de mon père ; ils se considéraient tous deux comme de véritables frères. Voisin d'Angèle Bergé, arrêtée le même jour, il était "de gauche", comme elle, et grand ami de Louis Siret, avec lui à la municipalité.

Etait-ce une raison suffisante pour l'arrêter ? Quel brave homme c'était, ce Gabriel ! Alors, pourquoi ? pourquoi ?".

Revenons au récit de Renée Fritsch :

"Au moment de son arrestation, le 2 février 1944, Gabriel était alité, malade, fiévreux. La Gestapo est venue le tirer de son lit, sans ménagement. Il a été conduit, comme d'autres Varilhois le même jour à la "villa Lauquié" à Foix. Anna, sa sœur s'y est rendue deux ou trois fois, pour obtenir quelques renseignements à son sujet. La première fois on l'a repoussée.

La deuxième ou troisième fois, on lui a dit que la Milice était à l'origine de son arrestation et qu'elle aurait "des ennuis" si elle revenait. Une sentinelle allemande lui a même conseillé : "Pas revenir. Trop dangereux pour vous".

La famille est donc restée sans nouvelles.... jusqu'au jour où, quelques mois après, l'administration allemande a renvoyé sa montre à gousset (scrupuleux avec ça, les Boches !). Il avait 54 ans".

Nous savons par l'Amicale des Déportés de Buchenwald que Gabriel, après son passage à la prison St-Michel à Toulouse, puis à Compiègne, est arrivé à Buchenwald le 14 mai 1944 et déclaré décédé le 15 mai 1944, donc le lende-

main. Parti malade, ayant subi sans doute les "interrogatoires" habituels, il est certainement mort dans les heures qui ont suivi son arrivée.

Renée Fritsch poursuit :

"Sa mère était effondrée : le destin s'acharnait sur cette famille, emportant, dans des conditions affreuses le seul garçon qui lui restait. En effet, la première guerre lui avait déjà enlevé son jeune fils Léon, tué au front à 20 ans. Marie ne s'en était jamais vraiment remise. En 1937, c'est son mari Damien qui mourait à son tour. Et les Boches lui avaient arraché Gabriel, le fils avec qui elle vivait depuis. Accablée, âgée de 79 ans, on comprend qu'elle ait peu parlé de ce dernier épisode, et elle finit ses jours à Foix chez sa fille Anna.

Après la Libération, cette dernière se rendit un jour à Toulouse. Quelle fut sa stupeur en reconnaissant dans la rue un des miliciens de Varilhes responsable de l'arrestation de son frère ! Aussitôt, elle alla le signaler à la police.

Lors du procès de ces tristes personnages, ma grand-mère qui assistait à l'audience, était si outrée, si révoltée, qu'elle ne put contenir sa colère et intervint avec tant de virulence qu'on l'expulsa !

Déporté pour le seul tort d'avoir fait partie d'une équipe municipale de gauche, les représailles sont disproportionnées par rapport à l'acte que la Milice voulait venger.

Et aujourd'hui je m'interroge : pourquoi le devoir de mémoire permet-il de citer si facilement le nom des victimes alors qu'il nous fait encore murmurer - quand on ne l'occulte pas - celui de nombreux bourreaux...?"

*****

FRANÇOIS-CLÉMENT PALMADE



Né à Varilhes le 22 février 1888.
Mort à Buchenwald le 25 janvier 1944.
Matricule 49.440

Témoignage recueilli auprès de sa fille Yvette Galy.

Yvette Galy, née en 1922, est la fille de Clément Palmade, menuisier à Varilhes et de Louise Carme, mère au foyer. Elle réside actuellement, 21, avenue de Paris à Varilhes et fut l'épouse du très regretté Maurice Galy, lui-même menuisier dans notre localité.

«Mon père est né le 22 février 1888, à Varilhes. Avec sa famille composée de trois enfants : Yvette, Jeanine et René, il habitait en face de l'école actuelle. Un bâtiment annexe tenait lieu d'atelier[7] de menuiserie, dans lequel Maurice Galy, mon mari, travaillait à l'époque, comme ouvrier menuisier-ébéniste, avec mon père.

C'était un brave homme, bon artisan, estimé dans le village, sauf sans doute par des gens «de droite». En effet, mon père, socialiste, faisait partie du

7. Marcel Sabatié rappelle que c'est Clément Palmade qu' «on» est venu chercher pour réparer les dégâts causés aux portes de certains miliciens par les explosifs qui y avaient été déposés.

conseil municipal dont Louis Siret était le maire jusqu'en 1940 et avec lequel il entretenait de solides liens d'amitié. Il était donc connu pour avoir des idées «de gauche», mais je n'ai jamais su s'il avait, d'une façon ou d'une autre, aidé le maquis : ces choses-là devaient rester secrètes et la discrétion, surtout devant les enfants, était une nécessaire condition de sécurité. Cependant, lors de discours prononcés après sa mort, on a fait allusion à certains soutiens aux résistants des maquis voisins. Mais il n'était pas nécessaire d'être aussi engagé pour être dénoncé, arrêté, torturé et envoyé en Allemagne.

En effet, déjà, avant la guerre, l'ambiance à Varilhes était particulièrement épouvantable, surtout en période d'élection : «la droite» voulait absolument conquérir la mairie, mais depuis plusieurs années, c'étaient les socialistes qui gagnaient.

Aussi, lorsque les Allemands sont arrivés, que Louis Siret a été démis de ses fonctions, que la municipalité d'union a été destituée, le camp adverse a-t-il jubilé.

Mon père, comme d'autres ex-conseillers municipaux, a été dénoncé comme «communiste fréquentant le Café de l'Union!» Or, mon père était socialiste et n'était pas un habitué de ce café. Lors de son arrestation, avec mon mari : Maurice, nous n'habitions plus à la maison paternelle où vivait le reste de la famille, mais nous logions avenue de la gare.

C'était le temps des restrictions, où il fallait ruser et se cacher pour transporter des nourritures défendues. A bicyclette, je faisais le trajet jusqu'à La Bastide de Sérou où habitaient mes beaux-parents. Un jour, je leur portais quelques beaux morceaux d'un veau tué en cachette, sur le porte-bagage de mon vélo que dissimulait très bien ma jupe plissée. Malheur ! A l'embranchement de Cadarcet, la Feldgendarmerie ! Je ne me suis pas démontée : j'ai commencé à chanter et, passant devant eux, j'ai lancé un innocent «Bonjour Messieurs !». Eh bien, ils m'ont répondu «Bonjour Madame», c'est tout. Ouf ! J'avais tenté le tout pour le tout. Quant au veau, nous n'avons pas eu le cœur de le manger : mon père était arrêté le lendemain.

Ma mère était présente et m'a relaté les faits :

A 6 heures du matin, les Allemands, accompagnés de miliciens, sont venus arrêter mon père. Apparemment, il ne s'y attendait pas : il est parti en tenue de travail, "embarqué" dans un camion, direction Foix.

Nous savions – car il y avait eu une précédente rafle – que le passage obligé était la "villa Lauquié",ensuite Toulouse. Maurice alla donc chaque jour surveiller le passage des trains en gare de Varilhes, tout comme Jojo Gardel dont le père avait été arrêté le même jour, dans les mêmes conditions.

Le troisième matin, lorsque le train s'est arrêté en gare de Varilhes, Maurice a pu voir mon père et échanger avec lui quelques paroles. Papa lui a assuré qu'on ne lui avait fait aucun mal à Foix (mais est-ce bien sûr ? Ne voulait-il pas nous rassurer ?). Oh ! Il était loin d'imaginer ce qui l'attendait –qui l'aurait pu ? – mais il pressentait que son absence serait longue puisque, juste avant

que le train ne s'ébranle, il a dit : "Maurice, je te confie les enfants ; prends-en bien soin !".

Maurice a tenu parole car, malgré des offres d'emploi très intéressantes comme, par exemple, contremaître dans une entreprise, il a toujours refusé pour ne pas s'éloigner de ceux dont il avait maintenant moralement la charge.

Suivit alors une période de trois mois pendant laquelle mon père et ses compagnons furent internés à la prison St-Michel à Toulouse.

Les "visites" avaient lieu deux jours de suite par semaine : le lundi et le mardi. "Visite" n'est pas le terme exact, car il nous était interdit de voir nos prisonniers, a fortiori de leur parler, depuis que les Allemands avaient découvert un couteau dissimulé dans un morceau de pain. C'est moi qui, pendant les trois mois de sa détention, allais lui porter le sac de linge propre et ramener le sale. Je ne pense pas qu'il ait été torturé car son linge n'était jamais taché de sang (mais est-ce une preuve suffisante ? N.D.R.L.). Par contre, j'ai vu revenir à la prison des hommes torturés par la Gestapo à la rue Maignac : ils étaient dans un état si lamentable que la mort les aurait sans doute soulagés.

L'attente était longue et pénible ; nous étions plusieurs Varilhoises, nous passions dix par dix ; parfois, des sacs étaient inversés et il fallait toute une procédure pour récupérer le nôtre.

Jamais je n'ai pu voir mon père, mais il parvenait à nous glisser de petits mots dans les cols de chemises ou les ourlets de chaussettes.

René Palmade précise : *" Ces messages, écrits au crayon sur papier très fin, m'ont été remis par maman ; je les ai conservés précieusement ."* (voir un exemplaire de ces "petits papiers", p. 117)

Yvette restait persuadée que leur père serait vite remis en liberté, puisqu'il n'avait rien à se reprocher. "*Comme il a dû souffrir de savoir que j'étais là, tout près, dans la cour, sans pouvoir me voir ! Et moi donc !*

En fait, la détention se prolongeait. Un jour, bien après son arrestation, ma mère reçut un courrier de la Gestapo convoquant mon père à Foix. Elle ne comprenait plus rien !

Or, Maurice avait comme ami d'enfance un résistant, cuisinier au restaurant "La Barbacane" à Foix, où logeaient le chef et le sous-chef de la Gestapo ; ce dernier était sans doute un peu moins inhumain que ses disciples et, par l'intermédiaire du cuisinier, nous avons pu entrer en relation avec lui. Il est venu en personne chez nous, à Varilhes, pour demander des précisions à ma mère, qui lui a répondu : "Monsieur, mon mari faisait partie du conseil municipal, il était socialiste, mais, que je sache, ce sont bien aussi des socialistes (Nationaux-Socialistes N.D.R.L.) qui sont au pouvoir chez vous en Allemagne ? Mon mari n'a rien fait de mal !". *Le sous-chef de la Gestapo a été très étonné que des Varilhois arrêtés en février soient encore à Toulouse où ils ne restaient d'ordinaire qu'une quinzaine de jours. Il a promis d'intervenir en personne auprès du maire de Varilhes – ce qu'il a effectivement fait (j'étais allée au café-épicerie Servant, en face de la mairie, et je l'ai bien vu y entrer). Il nous a rapporté l'entrevue en ces termes :*

"Je viens pour Palmade : il n'a rien fait, pas plus que les autres. Signez le formulaire pour qu'il soit relâché". *Le maire a répondu "Aujourd'hui, je n'ai pas le temps. Revenez demain". Mais le lendemain, il l'a "envoyé paître"...*

Cela n'a pas traîné : lors de la visite suivante à la prison à Toulouse, on nous a refusé le sac. Nous avons compris : mon père et ses compagnons avaient été dirigés sur l'Allemagne.

Nous n'avons plus jamais eu de nouvelles de lui, du moins directement.

A la fin de la guerre, nous n'avons pas su tout de suite que mon père ne reviendrait jamais, mais nous en avions le pressentiment. Un ami toulousain allait chaque jour à l'arrivée des trains... en vain. Et puis, un jour, l'annonce officielle de son décès à Buchenwald le 25 Janvier 1945, est arrivée...

Dans les mois qui ont suivi, Maurice a pu entrer en contact avec un de ses camarades de déportation, photographe à la rue St-Rome à Toulouse. C'est par lui que nous avons appris qu'ils travaillaient dans des conditions très très dures dans un des Kommandos de Buchenwald : il s'agissait de monter et descendre de lourdes pierres jusqu'à épuisement et la moindre faiblesse était punie des sévices les plus barbares. C'est ainsi que mon père fut frappé sauvagement à coups de pelle et l'hémorragie qui suivit l'emporta.

René Palmade ajoute : *"Ces événements ont été souventes fois racontés par Maman, c'est pourquoi ils restent gravés dans ma mémoire, à jamais : mon père fut lâchement frappé par ses tortionnaires de plusieurs coups de pelle, qui provoquèrent la perte de deux doigts. Il fut soigné avec les moyens du bord, grâce à un médecin polonais qui garda mon père pendant quelque temps, permettant ainsi la cicatrisation de la main.*

Mais cette accalmie fut de courte durée. Il fallut reprendre le travail inhumain du Kommando. L'état de faiblesse dans lequel se trouvait mon père, outre une nouvelle blessure à cette même main, engendra un épanchement de sang. Mon père refusa d'aller se faire soigner, c'est pourquoi ses camarades, à leur réveil le trouvèrent baignant dans son sang."

Par "l'Association Française Buchenwald-Dora et Kommandos", nous avons appris que "François-Clément Palmade, arrivé à Buchenwald le 14 Mai 1944 a été transféré au K° de Langenstein.

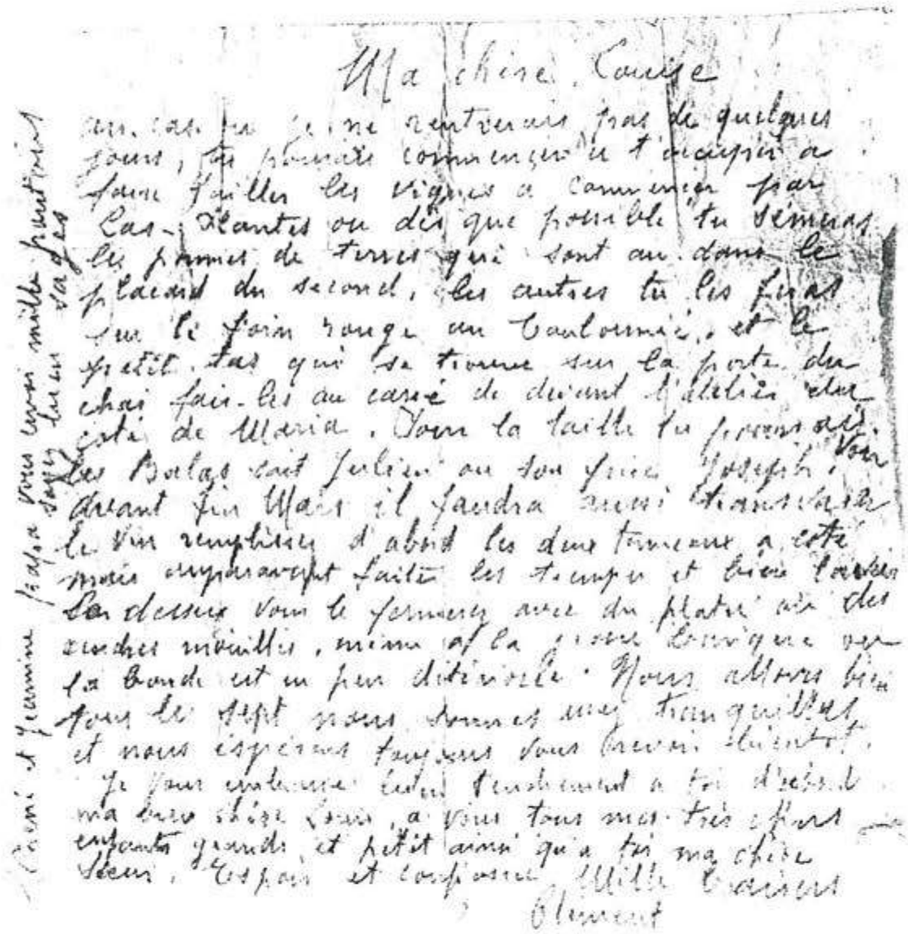
Là, il s'agissait effectivement de creuser un tunnel douze heures par jour ou par nuit, la mort promise au bout.

Un des rares rescapés de ce K° Hélie de St-Marc, témoigne dans "Leçons des Ténèbres". (Edition Plon).

"On n'imagine pas ce que pouvait être la survie dans un K° de forage durant l'hiver 1944-1945. C'était un champ clos où se déchaînait la violence sur des milliers d'hommes réduits à l'état de bêtes pour ne pas mourir. Des détenus se jetaient à terre pour picorer de leurs doigts les rondelles de carottes et des épluchures qui flottaient sur le sol boueux...

A Langenstein, on ramassait les cadavres avec les ordures. Ils sont morts dans un monde de malheur et d'horreur, dépouillés de leur humanité, sans sépulture, sans espoir."

*****



JEAN-LOUIS SIRET



Né le 12 Octobre 1886 à Laborie (Varilhes).
Décédé le 8 janvier 1945 à Buchenwald (Dora).
Matricule 49.424.
Maire de Varilhes de 1925 à 1940 et de 1945 à 1947[8].

Chronique d'une arrestation annoncée.

Louis Siret est sans doute la personnalité de l'époque la plus marquante, la plus connue, du fait même de sa fonction : il a été maire de Varilhes de 1925 à 1940, ce qui a créé des jalousies tenaces dans le camp de la droite : c'était le maire inamovible.

Tous les Varilhois qui l'ont connu et qui m'en ont parlé sont unanimes : c'était un brave homme, très droit, honnête, juste, vraiment de gauche.

Marcel Sabatié déjà cité, précise que :

"*C'était un maire moderne, dynamique, n'hésitant pas à prendre des initiatives pour le bien de sa commune. Bref, un maire d'"avant-garde".*

Par exemple, dès 1930, c'est lui qui a voulu doter Varilhes d'un réseau d'eau courante, ce qui, pour l'époque, était un progrès énorme.

---

8. Dans l'espoir de son retour, en 1945, puis pour honorer sa mémoire, le conseil municipal provisoire a tenu symboliquement à le maintenir à sa tête.

A peu près à la même époque, il a fait construire le nouveau groupe scolaire, inauguré fin 1939. C'était donc un très bon administrateur, un maire moderne, ce qui lui attira évidemment des critiques et quelques inimitiés venant du camp adverse, plus rétrograde."

Dans le cahier d'Emile Lavigne, nous trouvons ces lignes consacrées à Louis Siret *"Le maire Louis Siret était un brave homme, fort honnête. J'en donnerai pour preuve que, négociant en matériaux de construction, il refusa toute fourniture pour la construction du groupe scolaire qui se fit à cette époque."*

Il était marié à l'institutrice de Varilhes qui faisait la classe aux "petits" et le couple avait une fille. Ils habitaient avenue de Dalou, qui porte maintenant son nom, non loin des Gouzy, Gardel et Campourcy arrêtés le même jour.

Il exploitait une scierie et vendait des tuteurs pour les vignes mais surtout des matériaux de construction (plâtre, ciment, bois ...) qu'il allait chercher avec ses deux chevaux. Il employait cinq ouvriers. L'entreprise prospérait. Cela portait-il ombrage à quelques concurrents, de l'autre clan politique de surcroît ? C'est une éventualité que certains Varilhois évoquent comme une des causes de son arrestation.

Son neveu René Siret, transporteur, actuellement retraité à Foix, a gardé de son oncle d'émouvants et excellents souvenirs :

"Je l'aimais beaucoup, peut-être plus que mon père. Tout jeune, c'est sa femme qui m'a fait classe. Plus tard, pendant la guerre, je me suis installé à Foix comme taxi. Il me procurait du bois pour mon gazogène. Mon père étant minotier à Foix, je venais souvent livrer de la farine à la boulangerie proche de leur maison. Il ne manquait pas de venir me voir : "Tu vas bien, petit ?" Je l'adorais.

Un jour du début février 1944, je fus appelé à la préfecture, réquisitionné par la feldgendarmerie afin de conduire à Toulouse un gendarme allemand. Je le connaissais un peu car il venait chez le coiffeur du quartier et discutait avec nous, dans un très bon français d'ailleurs.

Ce jour-là, je le conduisis donc à Toulouse. Traversant Varilhes, il me dit :
"Oh ! Demain il va s'en passer de belles ici : sûrement ils vont venir arrêter l'ancien maire !" *(il ignorait notre parenté). Etait-ce un renseignement volontaire ou fortuit ? Je ne sais. Mais en rentrant de Toulouse, je vais trouver aussitôt mon oncle pour le mettre en garde :*
- "Mais non ! Je n'ai fait de mal à personne, je n'ai rien à me reprocher ! Si je m'en vais, ils vont s'en prendre à ma fille et à ma femme. Non je ne pars pas".

Malgré mon insistance, rien n'y fit. J'ai demandé alors à mon père de le convaincre : mêmes réponses, même refus obstiné. Il ne se méfiait pas."

Dans le cahier où Emile Lavigne a consigné les principaux événements se rapportant à cette période, nous lisons l'anecdote suivante, qui s'est déroulée en 1943 :

"*Un jour que, venant de la gare de Varilhes, je passais devant le magasin de Louis Siret, l'ancien maire, celui-ci leva le poing en guise de salutation. Je*

m'arrêtai et essayai de lui faire comprendre que ce n'était pas ce geste qu'il fallait faire en ce moment. Il me répondit qu'il avait toujours levé le poing, qu'il continuerait à le faire...

Il ne le leva pas longtemps, le pauvre : la Gestapo vint arrêter une grande partie de l'ancienne municipalité ainsi que les principaux partisans de celle-ci."

En effet, le lendemain du voyage de René Siret à Toulouse avec le feld-gendarme, le 2 février 1944, la deuxième rafle emportait de nouveau quelques Varilhois de gauche[9].

René Siret poursuit :

"Mon oncle et ses compagnons furent emmenés ce matin-là à la "Villa Lauquié" à Foix. Avec sa fille, ma cousine, nous faisions semblant de nous promener dans les parages, bras-dessus, bras-dessous, comme des amoureux, pour tenter de l'apercevoir.

Mais quand on tombait dans les griffes de la Gestapo, c'était vraiment difficile, voire impossible d'en sortir.

Le maquis de Rimont, ayant appris l'arrestation de mon oncle, m'a proposé de tenter un "coup de main" à l'arrêt du train à St-Jean-de-Verges. Mais l'entreprise était risquée et les représailles certaines. Finalement, le maquis n'est pas intervenu.

Je me suis souvent interrogé sur les causes de l'arrestation de mon oncle : il avait été bien ami avec Irénée Cros - peut-être faisait-il partie de son réseau avant que celui-ci ne fût assassiné.

Il était aussi lié avec Olivier Carol qui a été par la suite Maire de Foix.

C'était un socialiste convaincu. Je suis persuadé qu'il a été dénoncé."

Jeanne Bayle, historienne, précise dans son ouvrage sur Varilhes (p. 207) : *"A Varilhes, la Résistance colle des tracts et fait de la propagande républicaine et anti-nazie ; le maire Louis Siret et le colonel Costedoat en sont les principaux chefs."*

Alors, motifs politiques ? Revanche des miliciens locaux contre une municipalité de "gauche plurielle" comme nous dirions maintenant ? Jalousie d'ordre commercial ?

Peut-être ces causes sont-elles mêlées, mais d'autres éventualités - que nous ignorons - ont-elles eu leur rôle ?

---

9. Sur les 11 arrestations (connues) commises ce jour-là, deux seulement donnèrent lieu à une libération le jour même : Joseph Chausson, 68 ans, facteur-receveur retraité et Louis Palmade, 39 ans, cultivateur.

La nièce de Louis Siret : Marie-Jeanne Pujol née Aldy, de Varilhes, avait 22 ans en 1944. Sa maison était proche de celle de son oncle. Elle confirme l'incrédulité de celui-ci quant à sa possible arrestation et son obstination dans le refus de se "mettre à l'abri", toujours avec les mêmes arguments : "je n'ai rien fait, pourquoi m'arrêterait-on ?".

Elle précise :

"Je n'ai pas assisté à l'arrestation de mon oncle, étant partie à mon travail de secrétaire à Foix. A mon retour, j'ai appris qu'avec d'autres Varilhois, dont une femme, Angèle Bergé, ils avaient été dirigés vers la "villa Lauquié" à Foix. Une connaissance l'a aperçu dans le train qui l'emmenait à Toulouse et mon oncle lui a confié : "Si j'avais écouté ma famille, je n'en serais pas là !.

Sur sa détention à la prison St-Michel de Toulouse, je ne sais que peu de choses, sinon qu'il se rebellait, refusait de répondre, et qu'on le torturait. Ma mère ou moi allions quelquefois lui porter du linge, mais nous ne l'avons jamais vu".

Le témoignage de Jojo Gardel, dont le père a été arrêté le même jour, le confirme :

"Très exceptionnellement, on a permis une fois à Madame Siret de voir son mari. A son retour, elle a déclaré : "C'est épouvantable. Si j'avais su, je n'y serais jamais allée". *Et à Maria Gouzy qui aurait voulu l'accompagner :* "Ne regrettez rien".

Après ... après, ce fut le même parcours que les autres : Compiègne, Buchenwald, Dora et le kommando d'Ellrich.

C'est là que Léonce Dax, de Sainte-Suzanne (09), déporté lui aussi, a fait sa connaissance.

Agé actuellement de 80 ans, arrêté par les Allemands lors d'une tentative de passage en Espagne en juin 1943, il a été le témoin des trois dernières semaines de la vie de Louis Siret, fin 44 : *"Nous nous sommes "reconnus" grâce à l'accent et au parler patois. C'était toujours un grand réconfort de retrouver quelqu'un "du pays" et, malgré la différence d'âge, il avait 58 ans et moi 23, nous avons sympathisé tout de suite. Quel brave homme c'était ! Il m'a raconté sa vie à Varilhes dont il avait été longtemps le maire. Mais j'ai tout de suite compris que ses jours étaient comptés : il était très diminué. On lui avait cassé ses lunettes, il n'y voyait plus, n'avait plus de chaussures, avait été malmené et était couvert de poux. J'étais parvenu à lui procurer une paire de socques en bois, mais il n'avait plus la force de réagir. Les derniers temps, il ne mangeait même plus sa maigre ration de pain noir. Il s'est laissé aller, et je peux dire qu'il est mort de faim et d'épuisement. C'était mon voisin de châlit et, un matin de l'hiver 44-45, il ne s'est pas réveillé."*

C'était dans le froid glacial de Dora, très loin de son cher Varilhes qu'il avait tant aimé.

Après la guerre, en 1945, une fois les miliciens chassés de la mairie, ce fut Louis Bonnans qui fit office de maire, mais les membres du conseil municipal ont

tenu à garder Louis Siret comme premier magistrat de la commune jusqu'en 1947. De même, les noms de Gabriel Hilhat et Clément Palmade figurèrent sur cette même liste.

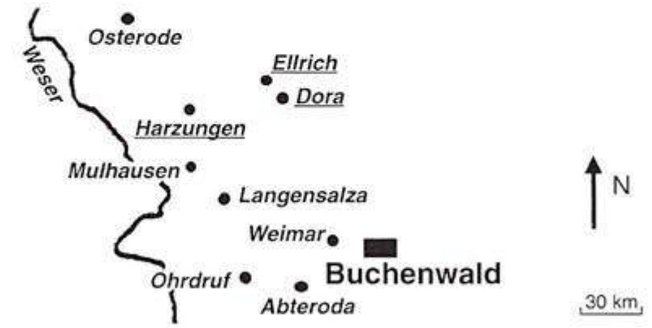
Nous pouvons penser qu'il serait fier qu'une municipalité du même type que celle qu'il dirigea pendant 15 ans, administre actuellement sa commune et s'apprête à rendre hommage à ses compagnons de l'enfer, dans un musée qui leur sera dédié.

*****

BUCHENWALD

C'est dans ce camp de concentration, ou dans certains de ses kommandos que les 8 hommes de Varilhes arrêtés lors de rafle du 2 février 1944 furent déportés.

Seul René Gouzy revint du camp annexe de Dora.



C'est aux portes de la ville de Weimar, jadis foyer culturel prestigieux, que les nazis installèrent ce camp.

Autour du grand chêne au pied duquel Goethe vint, en son temps, méditer, les nazis édifièrent ce camp de la mort, symbole de la bestialité, de la barbarie humaines. L'arbre d'un poète au sein d'un mouroir organisé !

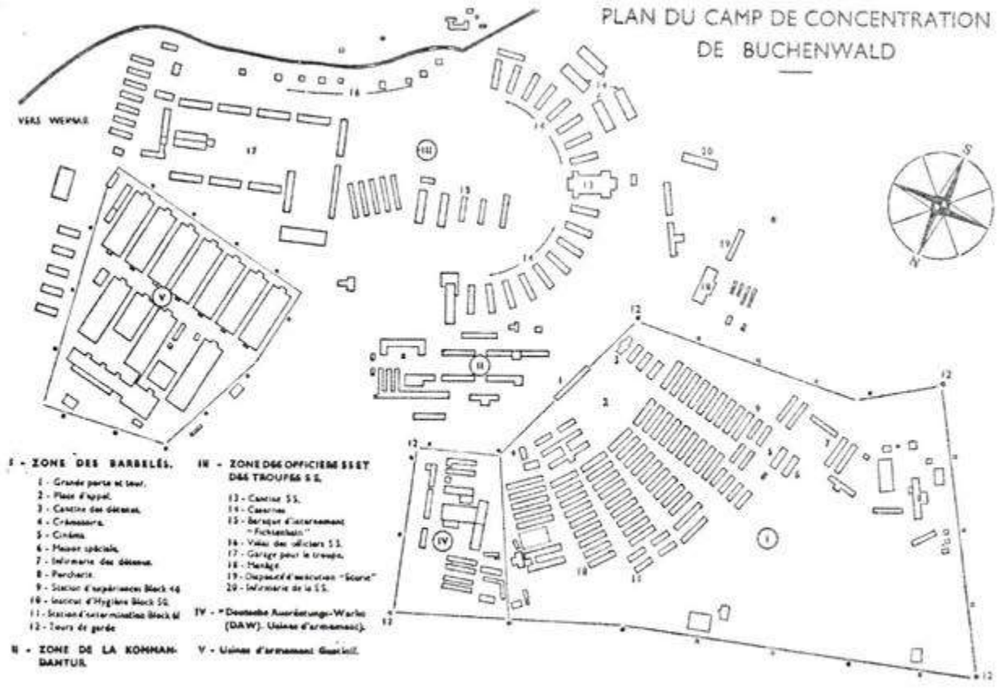
Insupportable antinomie.

Autre cruelle ironie : on y entrait par une porte de fer, d'où se détachaient les mots : "Jedem das seine" c'est-à-dire "A chacun son dû" !



Buchenwald présente toutes les caractéristiques des camps nazis : mépris de la vie, extermination par le travail, sévices de toutes sortes, exécutions sommaires, expériences médicales, crématoire, "routes de la mort" pour les transferts etc… Elise Koch, épouse d'un des commandants du camp, est passée dans l'histoire sous le nom de "chienne de Buchenwald": elle a été accusée d'avoir fait fabriquer des abat-jour avec des peaux humaines tatouées.

C'est pourtant un camp où la résistance intérieure a été la plus efficace : une véritable organisation clandestine s'est efforcée de mettre en œuvre la plus grande solidarité possible.



(Eugen Kogon, *L'Enfer organisé*, La Jeune Parque, 1947).

Cette résistance parvint même à constituer un petit stock d'armes. Grâce à l'action décisive de cette organisation puissante et préparée au combat, les SS échouèrent dans leur ultime tentative d'élimination totale.

Ces troupes de choc du camp le libérèrent le 11 avril 1945, quelques heures avant l'arrivée des blindés américains [10].

Voici ce qu'écrivait un de ces soldats américains à sa mère en 1945, en découvrant le camp :

"Depuis que nous sommes entrés à Buchenwald, l'odeur me poursuit... Les cadavres desséchés me font moins peur que les moribonds... Nous avons forcé la population de Weimar à voir cela. Des femmes se sont évanouies...

Je ne pensais pas qu'il pouvait exister de pareilles horreurs, que des hommes de 30 kilos pouvaient vivre, qu'il était possible de dévorer le contenu d'une boîte de conserve et de se figer tout d'un coup, mort. J'ai honte de mes 80 kilos."

*****

10. Source : "La Déportation". F.N.D.I.R.P.

Le camp de DORA

Le camp de Dora fut à l'origine un Kommando du camp central de Buchenwald : après les raids de la Royal Air Force des 17 et 18 août 1943 sur les centres d'essais des armes secrètes V1 et V2 situés au bord de la Baltique, Hitler prit la décision d'implanter progressivement les fabrications d'armements dans des usines souterraines. Ainsi fut choisi un site où existaient déjà des galeries, au nord-ouest de Buchenwald.

"Le but était double : d'une part, regrouper une série d'usines et d'ateliers, pour y fabriquer, sous la direction du savant criminel Von Braun [11], les fameux V1 et V2 dont les nazis attendaient un renversement de la situation militaire en leur faveur ; d'autre part, utiliser la main d'œuvre concentrationnaire bon marché, qu'il serait facile de réduire au silence en l'exterminant afin de garder le secret" ("La Déportation").

A partir de fin octobre 1944, il devint un camp autonome, sans doute pour que le secret des V1 et V2 soit plus sûrement gardé.

Le camp comportait une partie extérieure avec ses miradors, ses barbelés, les bâtiments administratifs, la cour où se faisait l'appel pouvant regrouper jusqu'à 12 000 hommes, les bâtiments des détenus et le crématoire.

Mais l'essentiel était l'usine souterraine où dans deux longs tunnels d'environ trois kilomètres chacun, travaillaient 6 000 détenus, jour et nuit, dans des conditions exécrables.

Malgré la répression féroce, les sabotages - individuels ou collectifs, bien organisés, où les communistes semblent avoir joué un rôle important - se multiplient, stimulés par la perspective d'une proche défaite de la Wehrmacht [12].

En avril 45, les attaques aériennes s'intensifient, les pièces indispensables n'arrivent plus.

L'évacuation des camps de l'est où l'Armée Rouge progresse, amène à Dora de nouveaux convois de déportés décharnés, notamment d'Auschwitz, dans un état lamentable. Les cadavres s'amoncellent ; le crématoire est saturé.

Début avril, sous les bombardements alliés, 25 000 prisonniers du camp sont rassemblés pour être évacués. Beaucoup de malheureux ont péri dans cet exode. (Une mention spéciale doit être faite sur le sort horrible que les SS. firent subir à un millier de déportés : enfermés dans la grange de Gardelegen, ils périrent, brûlés vifs).

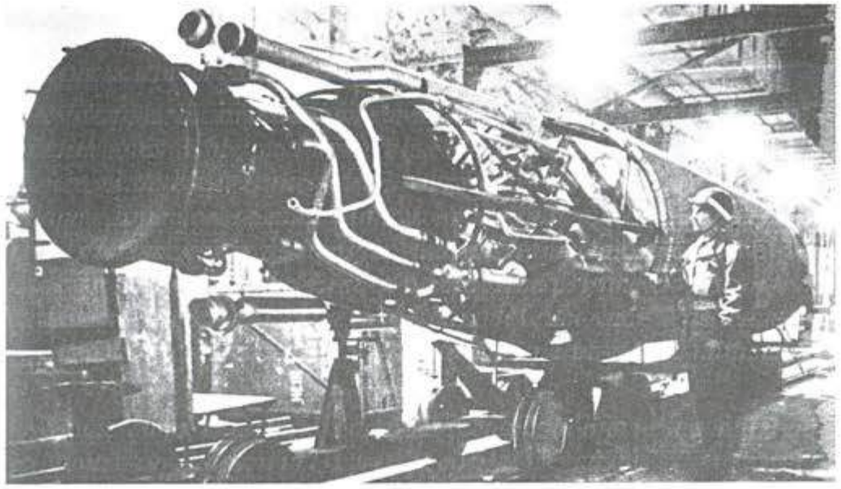
11. Le même Werner Von Braun a été récupéré par les U.S.A. et utilisé après la guerre pour leur conquête de l'Espace.

12. "Le livre de la Déportation" Marcel Ruby p. 124.

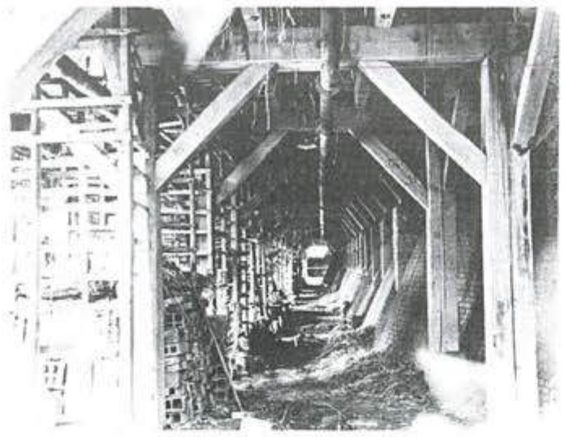
Jean Mialet, de l'Académie des Déportés politiques et de la Résistance à Dora constate "qu'aucune statistique définitive n'a pu être établie. Il estime que plus de 60 000 déportés sont passés à Dora et ses Kommandos et que 20 000 y sont morts"[13]. C'est un minimum.

Selon Olga Wormser - Migot, Dora a été "l'un des kommandos les plus complexes, les plus exterminateurs".

Pour plus de détails sur ce camp, je renvoie le lecteur à divers ouvrages dont je me suis inspirée pour ce bref résumé, notamment "Tragédie de la Déportation" d'Olga Wormser-Migot et Henri Michel ; "Le livre de la Déportation" de Marcel Ruby ; "La Déportation" (F.N.D.I.R.P.).



Un V2 trouvé dans un tunnel à la Libération du camp.



Galerie à Dora

L'Appel à Dora

Cet appel nous terrorisait.

Il durait deux heures, parfois quatre, dans le froid, la boue, sous la pluie, la neige. Les "Stücks étaient plantés sans pouvoir bouger ; au moindre geste, c'était une avalanche de coups de la part des kapos, des SS.

Ils frappaient sans vergogne, même sur une malheureuse victime écroulée. Combien de morts sur place sans qu'on puisse leur porter secours !

Les Vorabeiter comptaient, les kapos comptaient, les SS comptaient : c'était un principe fondamental dans l'organisation des camps.

Et lorsque l'on compte 6 000 ou 10 000 hommes rassemblés, il en manque toujours, et tout recommence. C'était une véritable manie.

*In "**Dora**". Opcit.*

13. Le livre de la Déportation op. cité p. 128.

La Rafle de PENY du 24 MAI 1944

Elvire BELETA

Marie FERRER

Conchita GRANGÉ

Les Déportées de PENY



Conchita RAMOS née GRANGÉ Conception
Née le 6 août 1925 à Torre de Capdella (Espagne)
Matricule DACHAU 93.887
Matricule RAVENSBRÜCK 62.480



Marie FERRER, née Castello
Née le 6 janvier 1914
à Miquinenza (Espagne)
Matricule DACHAU 93.886
Matricule RAVENSBRÜCK 62.479



Elvire BELETA
Née le 11 novembre 1891
à Miquinenza (Espagne)
Matricule DACHAU 93.885
Matricule RAVENSBRÜCK 62.478

Bien que Conchita RAMOS ne fût pas varilhoise à l'époque des faits relatés, la proximité du hameau de Peny (commune de Gudas) où elle vivait alors avec la famille Beleta, sa parenté avec la famille Ferrer de Varilhes, le fait qu'elle ait retrouvé à Ravensbrück les autres déportées varilhoises justifient la publication de son témoignage. Récit d'autant plus précieux que Conchita Ramos demeure actuellement la seule survivante des camps de concentration nazis que connurent les autres déportés après les rafles perpétrées à Varilhes, et particulièrement celui de Ravensbrück.

Témoignage qu'elle-même juge utile pour plusieurs raisons : en premier lieu, afin de rectifier quelques erreurs qu'elle a pu relever dans certains récits ou dates, notamment celui des événements survenus à Pény ; en second lieu et surtout, pour que l'ON SACHE – que les jeunes sachent – ce que fut cette période dont les qualificatifs de dramatique ou tragique restent bien en deçà de la réalité.

C'est donc une charmante dame de 74 ans très active, très chaleureuse, qui nous relate l'incroyable martyre qu'elle-même et tant d'autres femmes ont subi entre ce printemps noir de 1944 et celui de leur libération en mai 1945.

Membre du Conseil Départemental de la Résistance, elle assure des permanences au Musée de la Résistance à Toulouse, intervient fréquemment dans les collèges et lycées, accompagne les lauréats du concours de la Résistance sur les lieux de déportation et d'extermination que furent ces camps nazis, afin de relater les faits dont elle a été témoin, même et surtout s'ils nous paraissent relever d'un tragique surréalisme.

QUATRE SAISONS EN ENFER

"Depuis mon retour des camps de concentration nazis, je fais partie des Associations de Déportés au sein desquelles nous nous fréquentons beaucoup, conscients d'avoir été les acteurs, ou plutôt les victimes d'une des pages d'Histoire les plus terriblement sombres de notre pays – Période trop longtemps occultée, heureusement remise en mémoire grâce, entre autres, au concours de la Résistance dont je fais partie du jury depuis 1972. A ce titre, depuis 1988, j'accompagne chaque année, en plus de mes "pèlerinages" personnels, les lauréats de ce concours afin qu'ils voient, au cours de circuits-visites des camps en Allemagne, ce que fut l'univers concentrationnaire. Car il faut voir pour comprendre, pour réaliser, mieux que dans les livres ou les films, ce dont le système nazi fut diaboliquement capable. Mais même devant cette réalité tangible, peut-on imaginer vraiment ce que nous avons vécu ?

Née Conchita Grangé le 6 août 1925 à Torre de Capdella (Lérida) en Espagne, j'ai été élevée par mon oncle Jaime (Jacques) Beleta (frère de ma mère) et sa femme Elvira, à qui mes parents m'avaient confiée. Ils m'ont toujours considérée comme leur fille : je les appelais "papa" et "maman". Ils habitaient à Toulouse, ville que nous avons quittée en 1942 pour la ferme de Pény, près de Varilhes, entre Dalou et Gudas. Ma cousine y vivait aussi avec nous : c'était Marie Ferrer, fille d'Elvire, dont le mari était alors prisonnier en Allemagne".

Il est donc nécessaire de faire un retour dans le temps, en cette période trouble de l'occupation allemande et plus particulièrement en ces années 1943-44 où les maquis locaux, appuyés et souvent dirigés par les guérilleros espagnols, luttaient efficacement contre l'envahisseur et sa redoutable complice : la Milice française.

La Résistance

"Mon oncle possédait des chantiers d'exploitation forestière dans les environs, qui servaient de couverture aux maquis locaux ; avec le colonel à la retraite Costedoat entre autres, s'organisa la Résistance dans différents chantiers : Jacques Beleta allait chercher des hommes – pour la plupart réfugiés espagnols – au camp du Vernet d'Ariège, prétextant un besoin de main-d'œuvre, et, sous couvert de travaux de bûcheronnage, les maquis s'organisaient. A Baulou (près de Vernajoul) on initiait les jeunes au maniement des armes et des explosifs ; à la Caramille (colline au-dessus de Varilhes) c'étaient des hommes plus âgés ; d'autres "travaillaient" au col de Py, à Baulou, aux Cabannes. Entre Gudas et le col de Py se trouvait une ferme qui hébergeait de petits groupes de guérilleros, le temps d'une instruction ou d'un entraînement au maniement des armes et des explosifs, dispensé par un artificier. Le cuisinier, Arrau ("Farinette" dans la Résistance) descendait avec son âne – jamais sans lui ! – jusqu'à Varilhes où les boulangers Portet, avenue de la gare, ainsi que Baldellou, fournissaient le maquis en pain et cartes d'alimentation. Ces gens-là ont été formidables !

Au mois d'avril 1943, sans doute suite à des dénonciations, rafles à la Caramille, aux Cabannes, à Baulou. De nombreux "bûcherons" ont pu s'échapper, mais sur les trois chantiers, beaucoup d'hommes furent capturés ; parmi eux, Rios, guérillero, ancien capitaine de l'armée républicaine espagnole dont nous reparlerons plus loin. Heureusement, jugés par un tribunal français, ils ont été condamnés à quelques mois de prison, puis transférés au camp du Récébédou dans la banlieue de Toulouse.

Après sept mois de détention, Rios, remis en liberté, est venu habiter à Dalou, donc tout près de Peny, où il a repris ses activités de résistant aux côtés des guérilleros. (On peut consulter aussi la brochure de Claude Delpla : "Les Guilleros espagnols dans la zone pyrénéenne").

Quant à mon oncle, il a pu partir se cacher en Andorre.C'est alors qu'il nous a été demandé de servir de "maison d'appui" ou "maison amie" : nous recevions des passeurs, des résistants en transit (dont des parachutistes anglais) à qui ma tante fournissait le gîte, le couvert et le ravitaillement nécessaire. J'en ai même accompagné certains à bicyclette jusqu'à une ferme à Miglos, près de Tarascon lors de leurs passages clandestins en Andorre ou en Espagne.

En fait, moi, je n'étais qu'un tout petit maillon de la chaîne et mon rôle, ainsi que celui de ma cousine Marie, consistait uniquement à servir "de boîte aux lettres" et d'agent de liaison. Nous n'avons jamais pénétré dans les maquis : nous avions simplement un "contact" précaution ô combien nécessaire en cas d'arrestation. Par exemple, le "contact" avec Monsieur Dubié restaurateur aux Charmilles à Saint-Paul-de-Jarrat, se faisait au Pont du Diable. Mon contact le plus éloigné fut à Rimont, toujours à bicyclette.

Notre vie se passait ainsi, entre le désir de chasser l'envahisseur hors de France en aidant les maquis, et la peur des dénonciations, des rafles, de la Milice, de la Gestapo.

Et je n'avais que 18 ans !

L'arrestation

Effectivement, le drame se produisit :

Un soir de mai 1944, à notre grande surprise, arrive chez nous, affolé, Rios :

- "Il faut que vous me camoufliez. On m'a prévenu qu'il va y avoir une rafle et s'"ils" viennent chez moi, ils vont m'arrêter de nouveau et alors…

- Mais tu ne te rends pas compte ! répondit ma tante : s'il y a une rafle, nous serons aussi du lot ; tu as choisi le mauvais endroit !

- Non, non, je sais qu'ils viendront chez moi, mais pas ici".

Nous hébergions alors aussi deux passeurs, et Rios est resté…

Le matin du 24 mai 1944, entre sept et huit heures, alors que Marie et moi nous apprêtions à partir pour Vernajoul où nous devions remettre un pli pour les résistants, la Milice a fait irruption. Un car était resté sur la route : il transpor-

tait une quinzaine d'hommes : Juifs et Espagnols, capturés – je l'ai appris plus tard – à la ferme d'Archelles au-dessus de Gudas[1].

Parmi les miliciens, j'ai bien reconnu une ancienne connaissance d'avant-guerre de la famille[2].

D'autres miliciens se sont dirigés vers la maison qu'ils ont littéralement investie. Nous avions tout juste eu le temps de prévenir les passeurs guérilleros qui s'étaient réfugiés et enfermés dans une chambre un peu retirée. Profitant de l'affairement des sbires à fouiller la maison, ma tante eut la présence d'esprit de jeter rapidement dans le feu de cheminée des papiers compromettants.

Arrivés devant la porte de la chambre et ne parvenant pas à l'ouvrir, les miliciens tirent. Echange de coups de feu. Un des miliciens s'écroule, mort : c'était le chef de trentaine. Quant aux deux Espagnols, ils sont parvenus à sauter par une fenêtre donnant sur le jardin et à gagner les bois tout proches ; "Comprendes", l'un des deux passeurs, n'était que légèrement blessé et ils se sont sauvés.

Rios, lui, n'était pas armé – j'insiste sur ce fait car j'ai entendu et lu des récits erronés à ce sujet, or moi, j'y étais ! – Il a descendu l'escalier, sans doute pour tenter de s'échapper par derrière. Une rafale de mitraillette dans le ventre l'a terrassé, mais non tué. Il a été emmené avec nous, c'est-à-dire ma tante Elvire Beleta, ma cousine Marie Ferrer et moi, sanguinolent, dans le bus, en direction de Foix."

Ainsi commençait pour ces trois femmes un voyage dont elles ne pouvaient imaginer ni l'interminable durée, ni l'effroyable destination, qui allait marquer à jamais leurs corps et leurs mémoires par leurs diaboliques atrocités[3].

L'internement

"Première halte : le lycée de Foix réquisitionné par la Milice. Interrogatoires "musclés". Rios était avec nous, gisant sur une civière. Son sang et sa vie le quittaient tandis que les heures passaient. Malgré sa faiblesse, il eut la force de

1. Sur l'expédition d'Archelles, voir le livre d'André Laurens "Une police politique sous l'occupation – la Milice française en Ariège 1942-1944". CDDP Foix - 1982. (1ère édition).

2. Dans les années 50, j'ai été convoquée au Tribunal Militaire de Bordeaux, installé à la caserne Boudet dont il sera question plus loin, afin d'identifier un de ces francs-gardes, condamné à mort par contumace en 1945. On m'a demandé s'il avait pris part à notre arrestation, s'il était rentré dans la maison. J'ai répondu : "Non il n'a pas pénétré dans la maison, mais il est resté dans le bus pour surveiller les autres prisonniers". En fait, après la fin de la guerre, cet individu s'était engagé dans la Légion Etrangère et, ses "exploits" en Indochine aidant, il fut acquitté (voir livre André Laurens page 228).

3. Toutes les personnes arrêtées dans cette rafle ont été déportées.

dresser sa tête et de dire : "Petite, fais attention : on va te battre, te battre, mais ne parle pas".

Vers trois heures de l'"après-midi, on est venu le chercher ; sur le sol s'étalait une mare de sang. Il est mort le lendemain à l'hôpital de Foix où on l'avait transféré, et où sa femme était venue le rejoindre".

La Milice française venait de faire tomber le Commandant Jésus Rios Garcia, alias "Mario Martin", "Garcia Martin", un des cadres fondateurs et chef des guerilleros espagnols en zone sud ("le XIV ème Corps") - ces mêmes guerilleros qui allaient être parmi les principaux acteurs et artisans de la libération de notre département.

"Nous sommes restées deux jours, le 24 et le 25 mai, au lycée de Foix : des discussions, dont nous n'entendions que des bribes, laissaient entendre que nous allions être fusillées en représailles de la mort du chef de trentaine. Finalement, on nous transféra à la prison de Foix où nous étions séparées, chacune dans une cellule. On nous en extrayait pour nous amener à la "villa Lauquié" où sévissait la Gestapo.

J'y ai subi sept interrogatoires, à coups de cravache. Ils s'acharnaient sur moi et Marie qui étions les plus jeunes, pensant que nous étions plus faibles et que nous pourrions plus facilement parler – ce en quoi ils se trompaient.

Nous passions à "l'interrogatoire" l'une après l'autre.

Ô ces S.S. ! Je les revois encore : leur chef était le typique aryen, toujours en culotte de cheval, cravache à la main ; il fouettait très fort, assisté par deux autres plus jeunes dont l'un, qui parlait très bien le français, avait les cheveux blonds décolorés ; l'autre matraquait à tour de bras. Ils voulaient surtout connaître l'implantation des maquis et les personnes avec lesquelles nous étions en relation. Nous avons été si longuement et si brutalement battues que nos dos et nos fesses étaient en sang. La femme du directeur de la prison nous a soignées, pansant nos plaies avec des compresses imbibées de mercurochrome, et nous faisait sortir dans le jardin pour prendre un peu le soleil. Je n'oublierai jamais la gentillesse de cette dame.

Mais toutes ces mesures d'intimidation, malgré leur brutalité, furent vaines : avec ma tante et ma cousine, nous avions convenu ensemble de faire les mêmes réponses : "les Espagnols venaient chez nous pour faire laver et raccommoder leurs vêtements de bûcherons, mais nous ne savons rien de plus".

Nous avons essayé de gagner du temps pour permettre aux maquis – que nous espérions avertis –de changer de lieu, ce qui s'est effectivement passé, (mais nous ne l'avons su qu'après notre retour).

Toulouse - St-Michel

Après un passage à la prison de Foix, transfert à celle de Toulouse : Saint Michel fin mai - début juin. Dans notre malheur, nous avons eu si l'on peut dire une chance : entre temps, le 6 juin avait eu lieu le débarquement des Alliés en

Normandie. La prison était en effervescence, il régnait une pagaille monstre. Les Allemands se sont empressés de faire partir les convois, ce qui nous a sûrement évité le passage à la "Maison de la Rue Maignac" (appelée Rue des Martyrs après la Libération). C'était, c'est toujours, un petit château au bout des Allées Frédéric Mistral, réquisitionné par la Kommandantur qui y avait établi son siège. Dans les caves, on torturait affreusement, affreusement. Dans la cellule de la prison Saint Michel, lorsque j'ai vu des femmes en revenir, ensanglantées, défigurées, ne tenant plus sur leurs jambes, je vous assure que j'ai eu très, très peur. J'avais résisté aux coups de cravache, mais serais-je capable de tenir bon, soumise à de telles atrocités ? Le désordre qui suivit le débarquement, la multiplication des arrestations ont contraint les Allemands à nous transférer à la caserne Caffarelli.

Quatre cents détenus des camps du Vernet d'Ariège et de Noé (Haute-Garonne) y avaient été aussi amenés. En tout, avec les prisonniers de Saint Michel, nous étions environ sept cents."

Voici comment Francesco Nitti[4], raconte ces journées d'attente à la caserne Caffarelli :

"Debout dans un coin de ce local, je regarde cette marée de têtes et de corps. Ici, un vieillard barbu est recroquevillé sur une valise mal fermée de laquelle s'échappe du linge sale. Le vieux a un visage couleur de cire. Soixante-quinze ans sont un poids bien lourd dans une pareille aventure. Près de lui des mutilés espagnols sont à terre, dans le désordre même de la nuit. Deux parmi ces hommes, ont enlevé leurs jambes artificielles qui gisent comme des objets inutiles, à leur côté.

Je regarde encore cette triste veillée d'hommes, malades, mutilés et inaptes. Il y a encore un petit nombre de gens sains et jeunes mais ils sont l'infime minorité ici. Je pense en moi-même les probabilités qu'auront tous ces hommes d'arriver là où on veut nous amener. Tout dépendra de la longueur et des moyens de voyage. C'est une sorte de cour des miracles d'un nouveau genre que la "grande"Allemagne réclame.

Notre voyage a commencé ainsi : à partir de six heures nous avons été empilés dans des camions et des autobus. Les hommes à tête de mort sur la casquette qui nous poussaient dans les voitures n'étaient pas tendres. Ils accompagnaient souvent de coups de crosse et d'insultes notre bousculade pour monter

4. Francesco Nitti, Italien, officier d'artillerie dans l'Armée Républicaine espagnole, puis engagé dans la Résistance à Toulouse, interné au camp du Vernet, a fait partie du même convoi que Conchita vers l'Allemagne. Son récit, intitulé "Huit chevaux - soixante-dix hommes" relate ce long et infernal voyage du "train fantôme" d'où il a pu heureusement s'échapper dans la région de Dijon.
Voir aussi l'ouvrage "Le train fantôme". Toulouse-Bordeaux-Sorgues-Dachau. Etudes Sorguaises

dans les véhicules "Chien ! Fils de Chien !" traduits en français, étaient les dénominations les plus aimables qu'ils nous donnaient. Nous avons traversé Toulouse encore presque endormis, sous un soleil pâle. A la gare Raynal nous avons rencontré, pour la première fois, les hommes qui devaient être notre garde et notre escorte pendant des semaines. C'étaient environ cent cinquante brutes, gueulards et pleins de morgue, portant l'uniforme de la Feldgendarmerie. Une moitié environ de l'effectif était composée de jeunes, l'autre moitié d'hommes d'un certain âge, quarante ans et plus. Tous grands, tous robustes, tous bien nourris, tous respirant la santé et le bonheur de servir la Grande Allemagne.

Une bonne moitié portait l'insigne du Parti National Socialiste, les S.S. nombreux surtout parmi les jeunes. Au fur et à mesure qu'on descend des voitures, on nous enfourne dans des wagons à bestiaux. Une longue rame nous attend."

Henri PETIT, cheminot retraité résidant à Varilhes, se rappelle fort bien l'épisode du "Train fantôme". Il est né le 5 Août 1920 à Castres (81). Pendant la dernière guerre, il était affecté comme pointeur-releveur à la gare de triage Raynal, annexée à celle de Matabiau.

A ce titre, et responsable de la section "matériel", il avait accès pratiquement partout, malgré la présence imposée de cheminots allemands. Il formait les trains de marchandises, les convois de soldats allemands et a assisté, impuissant, au départ de trois convois de déportés (1 en 1943, 2 en 1944), dont le tristement célèbre "train fantôme" :

"2 Juillet 1944. La gare Raynal était en effervescence : on embarquait ce jour-là des détenus de la prison St-Michel de Toulouse et d'autres internés de différents camps de la région (notamment ceux du Vernet d'Ariège et de Noé en Haute-Garonne).

L'embarquement s'effectuait dans la "gare basse", en contre-bas de 5 ou 6 mètres par rapport au plateau de la gare de triage très important (36 voies). Les prisonniers étaient amenés devant les wagons vides, tout contre le talus. Au-dessus, tout le long de la voie, avaient pris place des soldats allemands : un tous les 10 mètres sur une longueur de 200 à 250 mètres. Avec trois de mes camarades, nous faisions semblant de travailler pour pouvoir rester sur place et observer. Des familles (prévenues comment ?) étaient maintenues à distance dans une cour, par un cordon de soldats allemands, dont des officiers, dans l'espoir d'établir un dernier contact avant le départ d'un mari, d'une épouse, mère, père, frère ou sœur...

Certaines familles avaient apporté des colis pour leurs proches. Nous avons vu alors un officier allemand accepter que ces paquets puissent être remis à leurs destinataires, après vérification minutieuse du contenu."

Et, pour égayer un peu ce récit, Henri Petit relate une anecdote assez cocasse dans cette atmosphère dramatique où des situations humainement et matériellement grotesques côtoient la tragédie la plus noire :

"Imaginez un cordon de quelque 25 à 30 soldats allemands, armés de mitraillettes, alignés au cordeau, figés dans leur attitude de militaires dressés à l'obéissance la plus stricte, se vantant par ailleurs de leur extrême "correction"et

propreté et concevez alors notre stupéfaction et notre envie de rire – malgré les circonstances – lorsque l'un d'eux a tout bonnement ... baissé culotte, là, sur place, s'est accroupi pour satisfaire un besoin naturel sans doute trop pressant, non seulement devant ses camarades, mais nous aussi, et d'autres spectateurs involontaires d'une faiblesse d'un soldat allemand. Ceci sans abandonner ni son air sévère, ni son poste, ni son arme ! (Ça, c'est de la discipline !)

Pendant ce temps, les pauvres déportés étaient embarqués, sans brutalité, il faut le reconnaître, (mais pouvait-il en être autrement devant autant de témoins ?) dans des wagons à bestiaux. Certains chantaient La Marseillaise, ou d'autres chants.

Il nous était interdit de nous en approcher. Nous ne voyions pas bien, mais nous avons compris qu'ils étaient entassés au nombre de visages qui se pressaient aux étroites "fenêtres" des wagons, munies de barreaux entourés de fil de fer barbelé, et de volets à demi ouverts seulement. Les portes des wagons étaient solidement condamnées avec du fil de fer de 8 mm torsadé pour plus de sûreté. J'ai su que, dans un de ces wagons, il n'y eut que deux survivants au voyage... L'embarquement a duré au moins trois longues heures. Cela nous a permis d'avoir quelques contacts oraux avec les déportés. Pour ne pas être compris ou soupçonnés par nos ennemis, nous criions en patois occitan, sans regarder vers les wagons, faisant comme si nous parlions entre nous, cheminots, mais nous adressant en réalité à ceux qui étaient dans le train :

"Courage ! Ne vous en faites pas ! Si vous avez du papier, écrivez quelques mots à vos proches ; dans le plancher des wagons, il y a des fentes. Faites glisser vos papiers entre les planches quand le train démarrera ; nous irons les récupérer et les ferons parvenir à vos familles, mais n'oubliez pas l'adresse ! ("Cal bouta l'adresso !").

Les Allemands ouvraient de grands yeux mais ne comprenaient rien. La preuve, c'est qu'après le départ du convoi de la "gare basse", nous sommes allés récupérer les quelques petits bouts de papier, de carton, entre les rails. Entre cheminots, nous nous les sommes répartis pour les expédier. C'est un cheminot ariégeois F.T.P. de Saurat : Baptiste Segala qui, avec ses camarades, s'est chargé de faire parvenir aux familles ces ultimes missives.

Le train était parti pour une destination dont nous ignorions la cruelle réalité, après une errance de plus de deux mois. Nous n'imaginions pas ce qui attendait ces déportés : qui l'aurait pu ? Nous pensions qu'ils allaient être assimilés aux S.T.O., affectés à des travaux en Allemagne, dans des stalags certes, mais nous étions loin de concevoir les atrocités qu'ils ont subies.

Ce n'est qu'à leur retour, plus d'un an après leur départ, que nous avons commencé à réaliser, peu à peu, effarés devant les premières révélations sur l'enfer nazi dont si peu sont revenus".

N.B. Ce convoi transportait entre autres prisonniers Jean Miquel, Ariégeois, déporté à Dachau qui fut par la suite maire de Lavelanet, un groupe de fonctionnaires de la police française, résistants actifs et courageux comme Subra, commissaire divisionnaire à Toulouse, Raymond Heim qui avait été inspecteur

principal à Cahors, le professeur Lautmann de la faculté de Bordeaux, et Noël Peyre-Vidal, Ingénieur des Ponts et Chaussées de l'Ariège, responsable d'un réseau de passages en Espagne. Ces deux derniers furent, le 31 juillet, amenés au Fort du Hâ et firent partie d'un groupe de 46 prisonniers de la Gestapo fusillés au camp de Souge aux premiers jours du mois d'août (voir F. Nitti).

LE TRAIN FANTÔME

Reprenons le récit de Madame Ramos :

"Le dimanche 2 juillet, on nous transporte à la gare Raynal, destination Romainville – croyons-nous – .Nous y restons toute la journée et toute une nuit, notre première nuit : trente-cinq femmes entassées dans un wagon à bestiaux".

Ici commence l'incroyable errance, de gare en gare, de ce qui fut nommé "Le train Fantôme":

- Toulouse : 2 juillet,
- Dachau : 28 août,
- Ravensbrück : septembre 1944.

Si ce convoi ne fut pas le dernier à partir de Toulouse, il fut le dernier à arriver à Ravensbrück. Des jours, des nuits, des semaines, des mois d'un véritable enfer.

"En effet, les combats s'étaient intensifiés après le débarquement en Normandie, les résistants avaient fait sauter des ponts et des voies, l'aviation alliée bombardait. Des convois militaires allemands montaient prêter main-forte à leur armée en Normandie. Il fallait donc que la voie vers Paris par la vallée du Rhône soit dégagée.

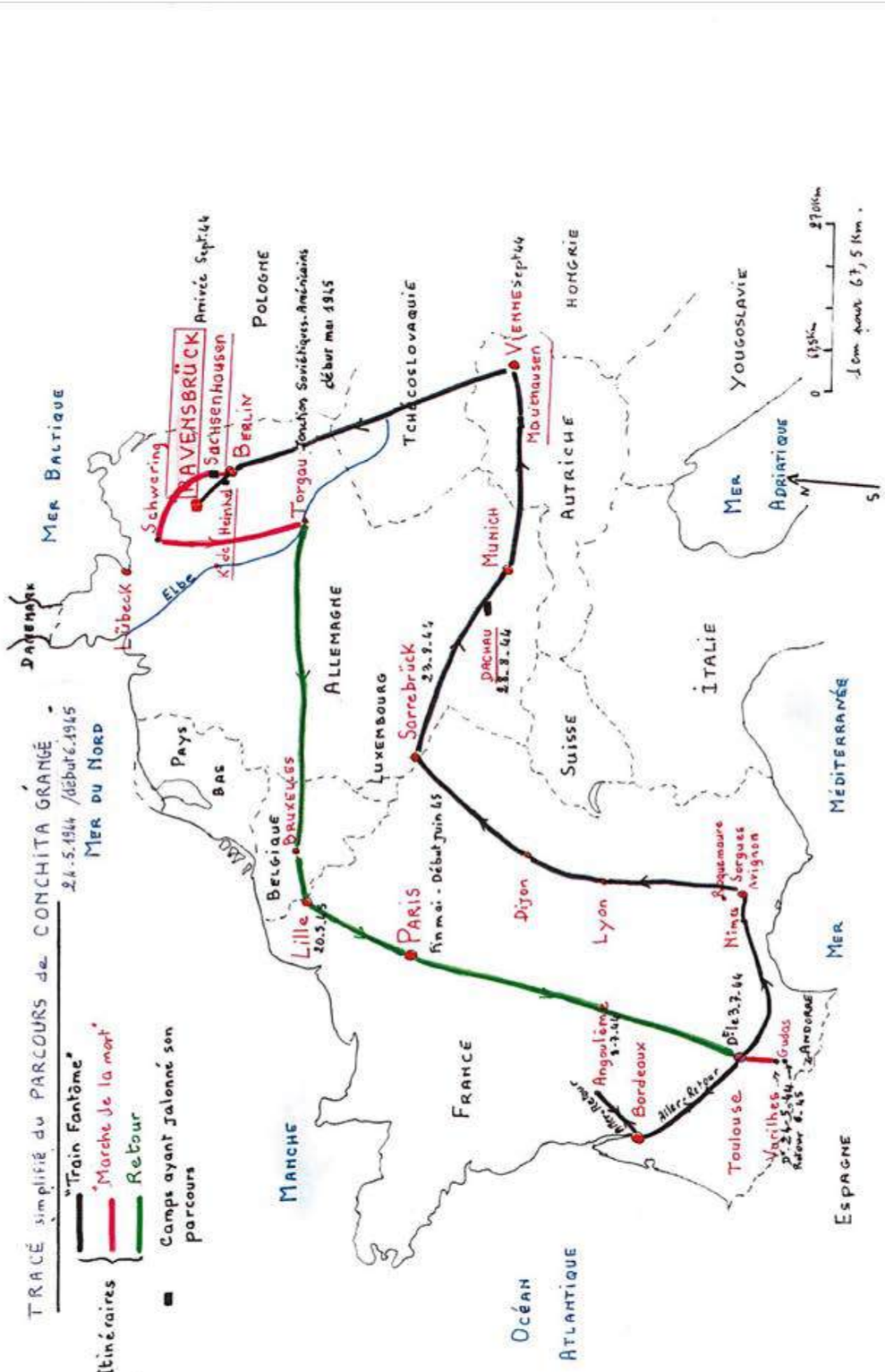
Le lundi 3 juillet[5], vers midi, par une chaleur accablante, le train s'ébranle donc en direction de Bordeaux où il s'immobilise le soir sur une voie de garage ; puis, la nuit venue, il repart de nouveau, effectue des manœuvres mystérieuses, repart, s'arrête, change de voie, redémarre pour revenir sur Bordeaux. Que se passe-t-il ?

Le lendemain matin, nouveau départ vers Angoulême. Nouvel arrêt dans une petite gare où nous restons presque toute la journée.

C'est dans l'après-midi que nous avons subi notre première attaque aérienne de la R.A.F. : rafales de balles, ripostes, explosions, cris d'effroi et de douleur ; puis les avions repartent.

---

5. Conchita Ramos ne se rappelle pas les dates au jour près. C'est grâce au "journal" minutieusement tenu par Francisco Nitti que nous avons ces précisions chronologiques.



Plus tard, nous avons appris que trois camarades hommes étaient morts, et d'autres blessés. Nous avons su aussi que certains de nos compagnons étaient parvenus à agiter des chiffons aux étroites "fenêtres" des wagons, croyant pouvoir faire comprendre aux aviateurs qu'il s'agissait d'un convoi de prisonniers et non de matériel militaire allemand.

Pendant ces attaques, ou les alertes, nous restions enfermés dans les wagons, véritables fournaises sous la chaleur accablante, privés d'eau et d'air que nous tentions de respirer par les lucarnes. Quant aux Allemands, quel spectacle ils nous ont offert ! Ah ! Ces "valeureux soldats du Grand Reich", nos quelque 150 gardiens toujours prompts à nous tabasser et insulter pour un rien, pleins de morgue, il fallait les voir lors des attaques aériennes, se mettre à courir comme des lapins dans les champs, pour s'écarter du train, avec armes et bagages et déjà à moitié morts de "trouille"! Quelle frousse ils avaient dès qu'ils entendaient un ronflement d'avion, ou plus encore à l'évocation du mot "maquis" !

Après plusieurs faux départs et plusieurs va-et-vient entre Bordeaux et Angoulême, nous voilà une fois de plus immobilisés, le 8 juillet dans cette gare complètement détruite. Et le train repart vers... Bordeaux où nous restons trois jours dans nos wagons. Enfin, on nous en fait descendre pour nous diriger dans un premier temps vers la synagogue où nous, les femmes, ne restons pas, ensuite à la caserne Boutet, annexe du Fort du Hâ, transformée en prison car les Allemands ne savaient plus où loger la pléthore des détenus. (C'est dans cette même caserne que j'ai assisté après la guerre, en tant que témoin, au procès du milicien qui avait participé à mon arrestation.)

Nous étions enfermées en cellules, dans le même inconfort qu'à Saint-Michel, réveillées à tout moment par les cris et des coups.

Nous avons vécu ainsi pendant toute la fin de juillet et le début août. Et c'est là que j'ai eu mes 19 ans !...

La nuit du 8 août, on nous réveille, on nous met de nouveau en colonnes et nous retraversons Bordeaux, ville endormie et déserte, pour nous retrouver à la même gare quittée presque un mois avant. On nous pousse dans un fourgon à bestiaux où trente prisonnières du Fort du Hâ nous ont rejointes ; ajoutées aux trente-cinq femmes de la prison Saint-Michel, cela en fait soixante cinq. Une"chance" relative pour nous, puisque certains wagons de ce convoi ont contenu jusqu'à cent ou cent vingt prisonniers !

Et nous repartons vers Toulouse. Alors, un fol espoir se lève : nous revenons chez nous ! Hélas ! Le train traverse la "Ville Rose"et continue vers l'est : Carcassonne, Béziers, Montpellier, Nîmes (gare bombardée) pour rejoindre la vallée du Rhône jusqu'à Remoulins (dans le Gard entre Nîmes et Avignon, près du Pont du Gard)

En ce mois d'août 1944, pressées les unes contre les autres dans la chaleur étouffante des étés du Midi, nous souffrons énormément de la soif, oui, de la soif surtout, plus que de la faim qu'on parvient, dans ces cas-là, à oublier. Nos "cellules ambulantes" sont de véritables étuves. Les fenêtres étaient celles pré-

vues pour le transport des bestiaux (c'est-à-dire huit chevaux !) : deux petites lucarnes munies de barreaux horizontaux et d'une glissière permettant, de l'extérieur, d'en obstruer plus ou moins l'ouverture, et dont il nous était interdit de nous approcher."

Voici le récit que Madame Ramos elle-même fait de son arrivée à Remoulins dans le livre auquel elle a participé : "Le Train fantôme" (page 54).

"Nous voici à Remoulins, le 15 août ; nous avions compris que nous remontions le Rhône. Arrêt sur voie de garage ; nous souffrons de la chaleur, et surtout de la soif, horriblement, en oubliant un peu la faim toujours aussi présente. On nous distribue une tranche de pain militaire allemand et deux cuillerées à chacune de compote de pomme avariée, ce qui a pour effet de déclencher une dysenterie générale à tout le convoi. Les Allemands font ouvrir une tranchée dans le champ qui jouxte la voie et, à tour de rôle, bien rangées, fesses au vent, nous irons nous soulager ; c'est la guerre !"

"Nous restons quelques jours à Remoulins, sous la menace continuelle des avions anglais : n'oublions pas qu'entre-temps, le 15 août, s'était déroulé le débarquement en Provence. Les Allemands s'affolaient, surtout quand il était question des maquisards, qu'ils appelaient "terroristen". Ceux-ci redoublaient d'activité, faisaient sauter les ponts, les voies[6]*...*

Et nous voici repartis à vitesse réduite vers le nord, pas pour longtemps : arrêt dans la petite gare de Roquemaure (Gard, à environ 20 km de Remoulins, au bord du Rhône) : un nouveau bombardement a eu lieu, la voie est coupée, le pont détruit. Le train est évacué.

C'est sous un ciel de plomb que commence, en pleine campagne, à travers les vignes, une longue, très longue marche : 17 km à pied, dans l'état où nous étions ! Nous avons tant bien que mal franchi le Rhône sur un pont démoli, en partie "rafistolé" [7].

A la faveur d'un court arrêt, une de nos compagnes, Madeleine Caubet, de Cazères, près de Toulouse, est parvenue à s'échapper. Nous avons vite ramassé son bagage, et la colonne a continué sa marche, sans un mot : nous avions convenu de ne rien dire avant le prochain embarquement pour lui laisser le temps de s'enfuir ; nous "jouerions les innocentes" à ce moment-là seulement, car nos gardes nous avaient menacées de fusiller le wagon entier si une seule s'évadait.

Et la longue file s'étire dans les vignes à perte de vue...

---

6. Dans le livre "Le train fantôme" Jean Miquel raconte sa tentative d'évasion manquée à Roquemaure (p. 72-73).

7. Certains, alors, étaient devenus fous, bavaient, déliraient. Il y eut un mort d'inanition, asphyxié ("Le Train fantôme" p. 58-59).

Cela avait quelque chose d'irréel : nous marchions sous le soleil provençal d'août implacable, encadrées de près par nos gardiens hargneux, "gueulards" et brutaux. Je crois que ce qui nous a soutenues, c'est l'espoir que ce train n'arriverait jamais à destination. C'était sans compter avec nos gardes S.S. qui voyaient en nous le moyen le plus sûr de rejoindre eux-mêmes l'Allemagne : nous étions en quelque sorte leurs otages, nous étions plus précieux pour eux que les trains de munitions puisque notre convoi avait sans doute été repéré par les Alliés et les maquis locaux. Mais cela, nous ne l'avons pas compris tout de suite.

Cette marche hallucinante à travers le vignoble de Châteauneuf-du-Pape (Vaucluse) est interminable. Il nous est même interdit de toucher aux grappes de raisins dont, devant nous, nos gardes se gavent. Néanmoins, j'ai su plus tard que quelques évasions avaient été réussies parmi les hommes."

Paul Buou de Châteauneuf-du-Pape, n'a pas oublié le passage de cette colonne de prisonniers [8]:

"C'était le 18 août, nous montions pour dîner, midi sonnait, et il faisait très chaud, quand, arrivés sur la route, nous vîmes un spectacle affligeant, une colonne de cinq cents personnes hirsutes, des femmes enceintes, facteur, curé, gendarmes et d'autres personnes surveillées par des gendarmes S.S. à face congestionnée, pleins de méchanceté et de haine ; les hommes et les femmes qui voulaient leur donner à boire et à manger étaient refoulés sans ménagement dans les couloirs et les maisons. Un habitant, voulant ramasser une lettre jetée par une femme, s'est vu incorporé à la colonne et a traversé tout le village en leur compagnie. C'était ignoble mais pas désespérant car ils chantaient "La Marseillaise" en traversant le village. Ils venaient de Roquemaure à pied...".

"Nous arrivons enfin à Sorgues, près d'Avignon, le 18 août en fin d'après midi, harassées, dans un état lamentable. Un nouveau train nous attend. Avant qu'on nous y "enfourne", nous avons dit innocemment à nos gardiens : "Vous savez, il nous en manque une, on ne sait pas si elle est dans un autre wagon". Alors ils ont compté et ont hurlé : "On va la chercher ! On va la retrouver !" (Crie toujours, le boche !...)

J'ai gardé un souvenir impérissable de ce passage à Sorgues : lorsque les habitants de ce village ont vu arriver notre pitoyable cohorte, ils se sont empressés de nous apporter du ravitaillement : des fruits, des tomates, du pain, de l'eau ! Oh oui ! De l'eau surtout ! Nous avions les larmes aux yeux en voyant ces gens qui pensaient à notre détresse et qui osaient affronter nos cerbères S.S. en cette période trouble. Il fallait du courage, ils risquaient gros. Ils nous encourageaient : "Le débarquement, ça y est ! Telle ville est libérée" (Le débarquement en Provence eut lieu le 15 août - NDLR)

---

8. "Le Train fantôme" p. 71-72.

Dans le désordre du transbordement, dépassés, nos gardes ont fini par accepter qu'on nous ravitaille un peu, qu'on nous donne à boire (eux, ils en profitaient beaucoup !) L'étape de Sorgues reste pour moi inoubliable dans le bon sens du terme. Bien après mon retour, d'ailleurs, ce sont des Sorguais : Robert Silve, Charles Teissier (12 ans à l'époque) qui ont retrouvé ma trace, difficilement car je m'étais mariée et Mademoiselle Conchita Grangé était devenue Madame Ramos".

C'est à l'initiative de ces deux messieurs que le "Train Fantôme" est devenu la mémoire de Sorgues. Un monument d'une poignante beauté est érigé devant la gare et une plaque gravée relate cet épisode (voir document, p. 144).

Charles Teissier a relaté ses souvenirs dans "Le Patriote Résistant" d'avril 2001 :

"J'avais 12 ans. C'était le 18 août 1944, en fin d'après-midi. Insouciant, je jouais avec mes petits camarades sur le trottoir devant la maison de mes parents, à l'ombre des platanes qui bordaient la route nationale 7. Celle-ci traverse Sorgues, ma ville natale, située dans le département du Vaucluse, à dix kilomètres au nord d'Avignon.

Tout à coup, un murmure étrange venant du centre-ville attira mon attention. Ce murmure se transforma lentement en un bruit sourd entrecoupé d'exclamations violentes. Nous vîmes alors à 50 mètres, se dirigeant vers nous, une colonne de civils marchant par cinq, encadrés d'une double rangée de 150 soldats menaçants. L'une tenait en respect les prisonniers, l'autre rasait les bords de l'avenue en obligeant brutalement les gens surpris à rejoindre leur habitation et à fermer les volets.

Des regards à jamais gravés dans la mémoire.

La singulière colonne semblait marquer le pas, progressant très lentement, on aurait dit des haleurs : d'abord des femmes, très dépenaillées, dans un état de fatigue extrême qui, sous les cris redoublés de leurs gardiens, se mirent à avancer. Bientôt elles ne furent plus qu'à trois mètres de moi. J'ai su 50 ans plus tard que se trouvaient parmi elles Ginette, Renée, Conchita, Janine…

Premiers regards tournés vers moi : ils ne quitteront plus jamais ma mémoire. J'ai aussi appris par la suite que le piétinement était une consigne. Elle était émise sous forme de cris gutturaux par les Basques français prisonniers qui modulaient les plaintes et lamentations des autres prisonniers. Le dantesque défilé répandait un effroi indescriptible parmi les jeunes enfants spectateurs. Ce n'est que récemment que des survivantes et survivants nous ont expliqué l'origine des cris qui venaient de l'arrière afin de ralentir la marche et gagner le maximum de temps. Un acte de résistance très courageux qui les exposait à des représailles.

Des habitants leur portent secours

Des femmes avaient entouré leurs pieds de chiffons, car leurs chaussures les avaient blessées gravement tout au long d'une marche de 17 kilomètres, très éprouvante sous un soleil écrasant et sur un chemin brûlant, depuis la gare de Roquemaure. Ils étaient partis au matin, avaient traversé les vignobles de Châ-

teauneuf-du-Pape, sans avoir trouvé un brin d'ombre ni une goutte d'eau, sauf celle sale du caniveau vers lequel certains se précipitaient, bravant les coups des gardiens.

Un soldat de l'escorte me fit rentrer violemment d'un coup de botte dans notre maison. Blotti de peur contre ma mère, derrière les volets mi-clos je vis passer le reste du convoi marchant vers sa destination tragique. A la gare de Sorgues, beaucoup d'habitants vinrent courageusement leur apporter boisson et nourriture, malgré l'interdiction. Certains d'entre eux, parmi lesquels des cheminots notamment, n'hésitèrent pas à favoriser des évasions.

Malheureux déportés qui allaient réembarquer en direction de Dachau, de Ravensbrück, où mépris et esclavage les attendaient.

Je revois encore leurs regards pathétiques. Pourtant, dans leur force domptée ils semblaient avoir conservé toute leur fierté.

Le 25 août, sept jours plus tard, Sorgues était libéré."

Conchita Ramos ajoute :

"Le désordre qui règne dans la gare a permis à plusieurs hommes (une trentaine) de retrouver la liberté, avec l'aide de cheminots de Sorgues et de villageois qui ont été extraordinaires !".

Marcel Vezolles, cheminot, témoin et acteur de cet épisode, précise :

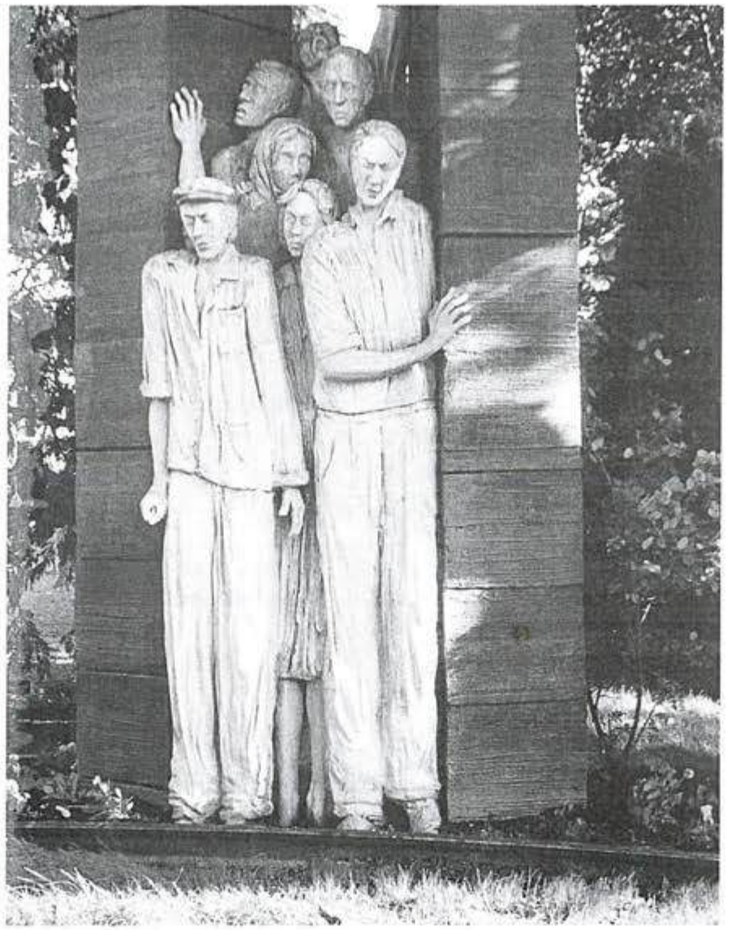
"Nous leur prêtions notre casquette et le fanal, et leur disions d'aller au bout du rail où il y avait un petit tunnel dans lequel coulait un peu d'eau. Là , ils laissaient la casquette et le fanal que nous allions récupérer à la sortie du tunnel située côté opposé de la voie et hors de la vue des Allemands" (op. cité p. 89).

Conchita Ramos a pu assister à certaines évasions :

"Nous voyons le mari d'Alice Bessou, notre compagne, se mêler à la foule sur le quai et passer, sans être remarqué, le cordon des gardes. Alice, enceinte, pleure. J'essaie de la réconforter : "Alice, il ne faut pas pleurer maintenant, on n'arrivera pas en Allemagne : regarde tous ces gens qui nous montrent ces inscriptions sur des cartons : "telle ville est libérée" ! On est près de la Libération !

- Oui, mais Maurice (de son vrai nom Meyer Kokin) s'évade ! On va le tuer !". Dans son état, Alice n'a pas voulu le suivre. Si elle avait su ce qui l'attendait... Elle et son bébé sont morts en déportation : l'enfant, quelques jours après sa naissance en décembre à Ravensbrück, la maman plus tard, soit au camp même, soit à Bergen-Belsen. Quant à Maurice, il a réussi son évasion, a été camouflé dans une maison avant de rejoindre le maquis. Après la guerre, nous nous sommes retrouvés et nous restons encore en relation.

Vers le soir, notre convoi quitte Sorgues en direction de Lyon. A Pierrelatte (Drôme), environ 20 Km au sud de Montélimar, nouvel arrêt : attaque aérienne des Alliés. Les mitraillages en rase-mottes font de nombreux blessés et morts parmi nos camarades hommes : c'est une véritable hécatombe. Mais des drapeaux de fortune bleu-blanc-rouge (chiffons, mouchoirs, tricots...) étant agités aux lucarnes de nos wagons malgré l'étroitesse des ouvertures, les aviateurs ont dû comprendre la nature de notre convoi : les tirs cessent.



MEMORIAL DU TRAIN FANTOME

En gare de SORGUES, le 18 Août 1944, 700 déportés dont 62 femmes, furent enfermés dans des wagons à bestiaux, à destination des camps de concentration nazi.

Encadrés par des SS, ils avaient quitté pour la majorité d'entre-eux, le camp du VERNET (ARIEGE), la prison Saint-Michel de TOULOUSE, le Fort du HA de BORDEAUX.

L'avance et l'attaque des Alliés et des maquis rendaient les voies inutilisables et leur convoi fut stoppé à ROQUEMAURE (GARD) après 45 jours d'errance.

Dirigés en une longue colonne, ils traversèrent CHATEAUNEUF-DU-PAPE et rejoignirent la gare de SORGUES après une marche épuisante de 17 km sous un soleil écrasant.

La population et les cheminots leur portèrent secours courageusement, avant leur départ tragique, et permirent à plusieurs de s'évader.

Ce convoi, l'un des derniers à partir pour l'ALLEMAGNE, fut surnommé :

- LE TRAIN FANTOME -

Ce mémorial a été érigé avec le soutien du Conseil Régional, du Conseil Général et de la Ville de SORGUES, et inauguré le 20 Septembre 1991 en présence des survivants.

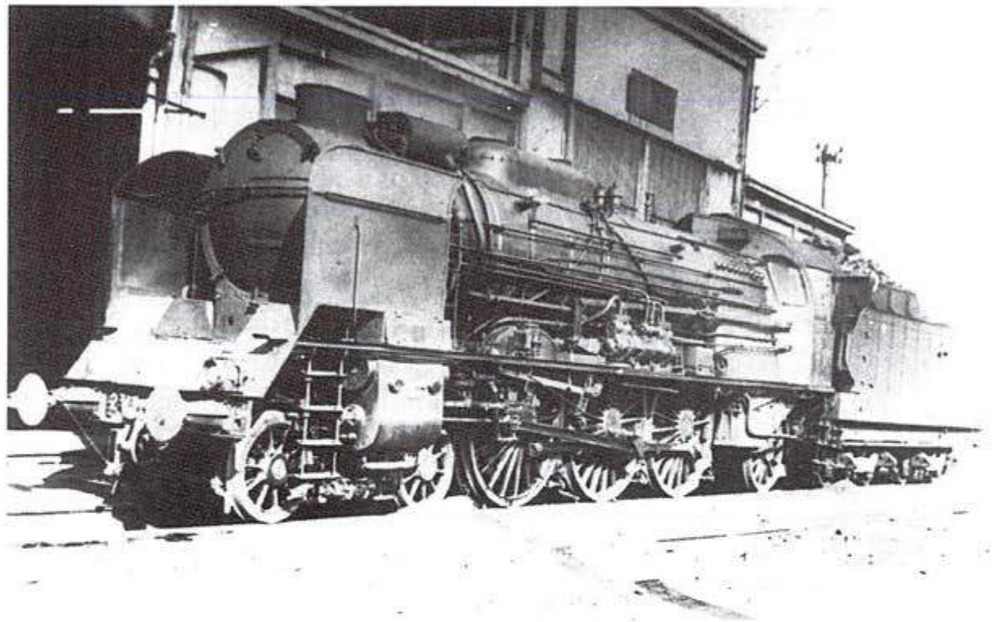
19 août, à la nuit, nouveau départ. Nouvel arrêt : Montélimar. On évacue les morts et quelques soins sont donnés aux blessés (une plaque commémorative apposée dans le hall de cette gare nous le rappelle).

Les voies coupées, les ponts détruits nous obligent à de nombreux transbordements. Du côté de Valence, le maquis, prévenu, a tenté une action pour nous libérer, mais en vain.

Et le voyage abominable continue. La faim, la soif, la chaleur accablante sont insupportables dans ces wagons qui sont de vrais fours roulants et où règne le découragement certains jours. Nous sommes tellement entassées ! pour peu de choses les chicanes et discussions surgissent à cause de la promiscuité.

A chaque arrêt, par notre petite lucarne, où nous nous relayons, nous surveillons le nom des gares et nous guettons la Croix-Rouge qui nous apporte toujours quelques petites choses, mais c'est surtout de l'eau que nous désirons le plus. J'ai pu faire passer un mot dans un récipient à ma famille : ma sœur a appris que j'étais dans ce train, mais vivante. Nous nous rafraîchissons de temps en temps, lorsque la machine du train s'arrête près des grosses pompes à eau, pour faire le plein. Et si nos gardiens nous permettent de descendre, l'eau tombe du gros tuyau comme une trombe, on est trempé, on boit en même temps, c'est un plaisir même si on est renversé ; l'eau est non potable, aucune importance quand la soif vous tenaille aussi horriblement.

Mais revenons à ce maudit train.



Locomotive de l'époque. Type 231 K n° 56.
Celle tractant le Train Fantôme avait été intentionnellement livrée défectueuse par les cheminots d'Avignon (elle perdait son eau). (Photo La Vie du Rail - Hermann).

Je ne sais combien de fois nous avons dû changer de train. C'est une course-poursuite folle entre les Allemands d'un côté, les Alliés et les maquis de l'autre.

A Lyon, sur les quais, les gens continuent à nous encourager. Hélas, les kilomètres et les gares défilent, bien que lentement. J'ai appris que, pendant ce trajet, plusieurs prisonniers sont parvenus à s'évader, soit en profitant du désordre qui régnait dans les gares, soit en se coulant par le plancher du wagon dont ils avaient retiré quelques lattes, puis en se couchant, aplatis, entre les rails.

Après Dijon, le train roule plus vite, il ne s'arrête plus. Tout à coup, il ralentit, stoppe et, par les lucarnes, nous lisons "SARREBRÜCK". C'est la fin de nos espoirs : nous sommes en Allemagne ! Adieu la France !

Dans cette ville, nous laissons des prisonniers dont 14 jeunes de la Kriegsmarine allemande condamnés pour rébellion, et une femme de La Rochelle : Régine Chasseing, qui devait être décapitée à la prison de Sarrebrück pour avoir dérobé des plans militaires. En fait, elle a été déportée à Ravensbrück et je l'ai retrouvée lors d'un pèlerinage.

Le train repart, puis, une nuit de fin août, le 28 exactement, arrêt.

Hurlements des Allemands : "Schnell Rauss !". Evacuation des wagons et nous voilà bousculées, poussées sur un quai par des S.S. déchaînés, accompagnés de chiens menaçants qui aboient férocement :en fait, toute une mise en scène qui est plutôt une mise en condition.

DACHAU. *Il y a 57 jours que nous avons quitté Toulouse.*

Dachau est situé à une vingtaine de kilomètres de Munich, en Bavière. Nous sommes 64 femmes qui nous retrouvons dans une grande salle de douches où nous pouvons enfin nous laver. On nous avait dit qu'on nous emmenait dans un camp, en Allemagne, pour travailler. Nous pensions - Oh oui ! nous avions encore des illusions - nous pensions donc être logées dans des stalags, comme les prisonniers de guerre français ; comme eux, nous espérions pouvoir écrire à nos familles. Mais lorsque nous avons aperçu les premiers "rayés", tondus, maigres et pâles, le regard absent, nous nous sommes dit : "Mais c'est un bagne ici ! Ils se sont trompés !"

Hélas non : c'était notre premier camp de concentration et nous n'allions pas tarder à ressembler à ces bagnards. C'était un camp destiné aux hommes. Nous étions séparées d'eux, enfermées dans un local des S.S. le jour, dans la salle de douches la nuit. J'ai appris par la suite, grâce aux recherches des Sorguais, qu'on nous avait immatriculées à Dachau, dès notre arrivée :

- J'ai eu le matricule 93.887 de Dachau,
- Elvire Beleta le numéro 93.885,
- Marie Ferrer le 93.886.

Mais nous n'avons jamais été tatouées, contrairement aux camarades revenues d'Auschwitz.

Après une semaine, on nous remet sur les routes pour faire le trajet Dachau-Munich. Là, on nous embarque à nouveau dans des wagons à bestiaux pour un "périple" à travers l'Allemagne et l'Autriche afin de nous interner dans

un camp, mais ils étaient sans doute surpeuplés. Nous passons ainsi par Vienne, peut-être pour nous enfermer au camp de Mauthausen, proche de cette ville ? Mais non ; nous repartons vers le nord. Maintenant, nous souffrons du froid et de la faim.

Nous arrivons à Ravensbrück (environ 90 kilomètres au nord de Berlin) courant septembre. Plus de deux mois se sont écoulés depuis notre départ de Toulouse !

Ici s'achève notre cauchemar vécu dans ce qui sera appelé "Le train fantôme". Des officiers allemands l'ont utilisé pour fuir la France avec leurs bagages.

Ici commence un autre cauchemar :

L'ENFER DE RAVENSBRÜCK

Dès notre arrivée, c'est la stupeur, l'effarement : nous réalisons que c'est un véritable bagne - en fait, ce sera bien pire. Nous sommes littéralement abasourdies.

On nous retire les quelques objets personnels qui nous restent. Je parviens tout de même à camoufler et conserver jusqu'à usure complète un petit morceau de savon et ma brosse à dents - celle-ci s'avérera bientôt inutile ! On passe à la douche ; on nous tond de la tête aux pieds. Lorsque j'ai été arrêtée, j'avais de beaux cheveux longs. Ils ont dû être trop contents de me les couper ! J'ai appris, plus tard, que nos chevelures étaient récupérées, triées et destinées à divers usages, notamment la confection de tissus.

Un bain de crésyl achève notre désinfection : nous, les Françaises, sommes considérées comme automatiquement porteuses de la syphilis (le S.I.D.A. de l'époque). Nous passons alors, nues, dans une pièce où un S.S., en possession de nos dossiers, trace des croix en face de nos noms et inscrit des numéros. Je deviens donc le matricule 62.480 de Ravensbrück, Marie le 62.479, et Elvire le 62.478. On nous donne des sortes de robes de récupération sur lesquelles de grandes croix sont collées ou peintes sur le dos, et de petites sandales, pas de chaussettes. Voilà notre habillement provisoire au camp.

Nous sommes devenues les objets de la grande entreprise de ***Déshumanisation*** *que sont les camps nazis.*

Dans un premier temps, on nous place dans le block de quarantaine, au cas où nous serions porteuses de maladies contagieuses. En fait, je n'y suis restée qu'une quinzaine de jours.

On nous entasse dans la baraque (ou block) 22, avec des Tziganes. Heureusement, nous sommes ensemble avec mes compagnes du train, ce qui est important pour le moral.

Comme nous portions des noms différents avec ma tante et ma cousine, on ne nous a pas séparées.

Dans ce camp, j'ai retrouvé d'autres Varilhoises, déportées quelques mois avant moi, arrêtées lors de la rafle du 20 Janvier 1944 : Augustine Fauré, amie de

la famille Ferrer de Varilhes, que je connaissais déjà et qui m'a présenté Antonia Carretier et Albanie Rumeau. Ces deux dernières travaillaient au camp-même, tandis que Titine Fauré était affectée au Kommando de Siemens, tout proche. (Voir le plan, p. 72)[9].

Toutes les baraques étaient archi-combles : construites pour 500 places, nous y étions 1000 environ ; elles en ont contenu jusqu'à 1 500 après l'évacuation du camp d'Auschwitz devant l'avancée de l'Armée Rouge. Plus de vitres. Imaginez le froid, les courants d'air, dans cette région du Nord de l'Allemagne, la "petite Sibérie", en cet hiver 1944-1945 ! Comme "literie" nous n'avons qu'une couverture ; les paillasses sont souillées et minces comme des cartes postales.

Nous sommes deux par châlit de 70 cm de largeur sur 3 étages superposés. Lorsque nous voulons nous tourner, nous devons réveiller la voisine pour le faire ensemble. Certaines dorment tête-bêche. Heureusement, quand on est jeune, on dort n'importe où.

A Ravensbrück, c'est toute l'horreur des camps nazis qui se révèle, dès les premiers jours, avec des scènes hallucinantes : coups de feu, femmes qui se suicident en se jetant sur les barbelés électrifiés parce qu'elles sont au bout du rouleau, choisissant la mort plutôt qu'endurer plus longtemps ces souffrances.

C'est que la discipline est terrible : nous sommes surveillées par des "officerines" (ainsi nommons-nous "à la française" les Aufseherinnen) c'est-à-dire des gardiennes en uniforme S.S. armées, comme les hommes, d'un pistolet, jouant facilement du nerf de bœuf, de la cravache ou de la schlague (nerf de bœuf perfectionné...). Elles sont aussi cruelles que les hommes, parfois même encore plus.

Moi, je les ai vues tuer des enfants et ça, je ne peux pas l'oublier. C'étaient des scènes d'horreur. Nous, nous étions là parce que nous avions lutté contre l'envahisseur, mais ces petits enfants juifs ou tziganes n'avaient rien fait, eux. Non, ça, je ne peux ni l'oublier, ni le pardonner. C'était terrible.

D'ailleurs lorsque je reviens en Allemagne, au cours des visites, si j'aperçois un Allemand d'un certain âge, je vois tout de suite la casquette à tête de mort sur sa tête et j'éprouve une sorte de malaise, un grand sentiment de répulsion.

Le camp était bien "organisé" ! Les chefs de blocks (les blockowas) étaient, pour nous, des Polonaises au "triangle vert" ou "triangle noir" c'est-à-dire des "droit commun" : criminelles, voleuses, donc des femmes sans foi ni loi, bref le rebut de la société".

---

9. J'y ai connu aussi Marie-Claude Vaillant-Couturier, évacuée d'Auschwitz, Jeanne Verdier, femme du Chef de la Résistance à Toulouse. C'étaient des femmes extraordinaires, mais dans ces lieux de souffrance, les différences, les classes sociales et culturelles étaient gommées : nous étions toutes des femmes meurtries.

Les nazis avaient trouvé cette astuce machiavélique qui leur permettait d'avoir du personnel de surveillance à moindre frais et dont l'amoralité leur garantissait l'efficacité.

"La vie au camp, (comme au Kommando plus tard) est très réglementée et très dure.

La journée commence très tôt, à 4 heures du matin, (ce que j'ai appris plus tard car nous n'avons ni montre, ni calendrier, nous ignorons même la date). Nous sommes réveillées en pleine nuit, dans un grand vacarme où se mêlent les aboiements des chiens, le hurlement des sirènes, les coups de sifflet : "Schnell, schnell', rauss !" (vite ! vite ! sortez !). Tout le monde dehors ! C'est déjà la mise en condition orchestrée sadiquement par les nazis.

Alors commence l'APPEL. Ah ! ces appels interminables dans la nuit, le gel, la neige parfois : n'oublions pas que Ravensbrück est situé au nord de Berlin, vers la Baltique, et qu'en cet hiver 1944-1945, la température est descendue à –33°. Nous grelottons dans nos misérables vêtements de rien du tout, nu-pieds dans nos petites claquettes en bois. Il faut rester des heures et des heures, en rangs "fünf zu fünf", c'est-à-dire cinq par cinq (à croire que ces gens-là ne savent compter que cinq par cinq)! Et ça recommence le soir, au retour du travail. Il fait nuit ; on a froid, et le compte n'y est jamais, et on recommence "fünf zu fünf"…

En fait, ces appels sont un véritable supplice, une brimade, une sorte de torture passive.

Puis , les colonnes de travail se forment : celles du sable, des constructions, de la peinture, du bûcheronnage etc…

Pendant la quarantaine, on ne part pas en corvée : il faut rester tout le jour enfermées dans le block, avec interdiction de sortir sous peine d'être envoyées sur un chantier.

Or, un jour, la curiosité me pousse, avec quatre autres jeunes, à sauter par la fenêtre pour aller observer les alentours. Attrapée par une "officerine", on m'envoie au bûcheronnage.

Bien que pénible, ce travail m'a permis de connaître les abords du camp, et, particulièrement, de remarquer un va-et-vient bizarre de wagonnets remplis d'une sorte de terre grise, poussés par des déportées, entre un bâtiment et le lac. Le trajet – 200 mètres environ – est un chemin de sable recouvert de branchages (Ravensbrück est en terrain sablonneux). Je demande à mes camarades du bûcheronnage plus anciennes que moi dans le camp : "Que peuvent-ils faire de toute cette terre ? Pourquoi dans ce lac ? – Mais, petite, ce n'est pas de la terre, ce sont les cendres du crématoire !"[10] *Consternation, le mot est faible.*

---

10. Le premier four avait été mis en service en avril 1943 "Un deuxième four fut construit en août 1944, mis en service en octobre ou novembre. A dater de décembre 1944, les deux cheminées flamboyaient jour et nuit, sans même parvenir à brûler tous les cadavres, si bien que la direction du camp fit augmenter la température des fours et qu'un d'eux éclata, mettant le feu au toit du crématoire (25 février 1945)". Germaine Tillion : "Ravensbrück".

Actuellement, dans ce lac, il y a une telle épaisseur de cendres qu'il est tout gris. Aucune végétation n'y pousse. Nous, les anciennes déportées de Ravensbrück, nous y jetons des bouquets de fleurs lors de nos pèlerinages.

Nous revenons du travail vers midi. On nous sert une soupe de rutabaga. Pendant une période, nous avons eu une sorte de "rinçure" où nageaient ce que je croyais être des épinards -en fait, des orties-. L'hiver venu, plus d'orties mais du rutabaga filandreux, si vieux qu'on aurait dit du bois, mais au moins, parfois, c'était un peu chaud.

On repart en corvée pour revenir à la nuit. Nouvel appel, comme le matin, la fatigue en plus. Ô "fünf zu fünf !".

Après quoi, on nous donne une soupe – chose qui a disparu par la suite – et une tranche de pain noir carré où la dent bute parfois sur des morceaux de sciure. Les premiers jours, nous avons eu droit à un tout petit peu de margarine, (mais cela n'a pas duré) et parfois, à une petite rondelle de saucisson synthétique. Mais nous avions tellement faim que nous aurions mangé n'importe quoi.

Rentrées au block, il fallait tâcher de faire sa toilette car, même dans ces conditions extrêmes, nous ne voulions pas nous laisser aller, nous ne voulions pas être sales, nous voulions rester dignes. C'était très difficile, étant données la pénurie de lavabos et la température de l'eau glaciale ; mais entre Françaises, on s'entraidait. Au début, j'avais un tout petit morceau de savon, ma brosse à dents et le dentifrice. On m'a volé le dentifrice, la brosse à dents ne servait plus à grand chose, mais j'ai fait durer la petite croûte de savon jusqu'au bout. Ensuite, il n'y a eu que l'eau glacée, et sans rien pour nous essuyer. Mais, j'insiste sur le fait que nous avons toujours fourni l'effort de faire notre toilette pour garder notre dignité. C'était aussi une façon de ne pas se laisser aller et de résister.

Une ancienne déportée à Ravensbrück raconte très bien ceci :

"Il faut nous surmonter, nous lever. Peu nombreuses sont celles qui sont capables d'un tel effort. Et en effet, si la question de toilette n'avait été que celle d'un besoin physique, pas une d'entre nous n'aurait eu le courage nécessaire. Mais pour nous c'était quelque chose de plus, c'était un acte de volonté ayant pour but de dominer des difficultés, de nous rendre capables d'un petit effort constituant une preuve de résistance, flagrante et pure. C'était de notre part un acte de protestation disant : nous ne nous laisserons pas faire. Le dur labeur du jour tuait en nous la pensée, la volonté, tout sentiment, et il nous aurait dominées complètement si nous n'avions pas réussi à trouver en nous encore ces quelques résidus de force qui prouvaient que nous n'étions pas encore complètement subjuguées. Car nous soumettre, cela voulait dire renoncer, capituler, périr [11]".

11. "Tragédie de la Déportation" 1940-1945, témoignages de survivants des camps allemands choisis et présentés par Olga Wormser et Henri Michel (Hachette).

Dans de telles conditions, les maladies étaient fréquentes : typhus, avitaminose, érysipèle[12] : le corps de celles qui en étaient atteintes était couvert de furoncles, mais elles essayaient de le cacher et continuaient tant bien que mal à travailler car il fallait éviter d'aller au "revier" c'est-à-dire à l'infirmerie : antichambre de la mort, ce local était devenu vers la fin, la dernière étape avant les "transports noirs" qui emmenaient les malades de l'infirmerie à la chambre à gaz puis au crématoire. Nous en avions été averties par certaines de nos camarades qui comprenaient l'allemand. Eviter aussi de demander la "carte rose" qui, sous le prétexte de nous transférer dans un "camp de repos" en cas de grande fatigue ou d'âge avancé, conduisait aussi à la chambre à gaz.

Après la quarantaine, en novembre, je suis affectée à un Kommando, c'est-à-dire à un camp de travail à l'extérieur. (Je suis donc séparée des autres Varilhoises que je ne reverrai qu'après notre libération, en France).

Nous partons , un convoi de 600 femmes environ, vêtues maintenant du "rayé" pour le Kommando de Heinkel dans la banlieue industrielle de Berlin : Oberschöeneweide, près de la Sprée, en face de Luna Park. Là se trouvent les usines Ernst Heinkel où nous devons travailler pour l'aviation.

Le Kommando de OBERSCHOENEWEIDE (Usine d'aviation HEINKEL).

Ce camp est la réplique, en réduction, de celui de Ravensbrück : on y retrouve les blocks, les barbelés électrifiés, la même administration, les gardes S.S hommes en plus. Nous ne sommes que 650 femmes de nationalités diverses, notamment des Belges avec lesquelles nous pouvons parler, des Hollandaises : c'étaient des "triangles rouges" donc des déportées politiques, comme nous. Par contre, la plupart des Polonaises étaient des "triangles verts" ou "noirs".

Ces dernières étaient de véritables pestes ! Comme elles pratiquaient un peu la langue allemande, toutes les occasions leur étaient bonnes pour se faire bien voir des officerines qui les utilisaient pour nous dénoncer.

Le travail est très dur : 12 heures d'affilée, une semaine de jour, la suivante de nuit ; la nourriture, aussi mauvaise et rationnée qu'à Ravensbrück. A la moindre occasion, les coups pleuvent. Nous n'avons qu'un seul avantage : l'usine est chauffée !

Mais nous râlons beaucoup d'être forcées de travailler pour ces industriels allemands qui, non seulement se remplissent les poches avec de la main

12. *Typhus* : maladie infectieuse transmise par le pou, caractérisée par des taches rouges sur la peau et par un état de stupeur.
Avitaminose : troubles résultant d'une carence en vitamines.
Erysipèle ou érésipèle : maladie infectieuse et contagieuse se traduisant par une affection aiguë de la peau.

d'œuvre pratiquement gratuite, mais en plus, nous utilisent pour fabriquer du matériel destiné à anéantir nos peuples !" [13]

Ainsi, des fortunes colossales ont pu être réalisées par ces industriels allemands qui faisaient travailler des femmes épuisées, mal nourries, dans la peur des coups et des chiens jusqu'à ce qu'elles en meurent, aussitôt remplacées par d'autres. Circuit sans faille !

"Là, nous avons appris le sabotage : oui, nous avons beaucoup saboté, et avec plaisir, malgré la surveillance des officerines et des S.S hommes.

Voici comment :

Dans cette usine travaillaient aussi des Allemands d'un certain âge puisqu'ils avaient fait la guerre de 14, remobilisés et affectés à la fabrication du matériel militaire. A midi, ils avaient une pause. Nous en profitions pour détraquer les machines ; alors, tout se déréglait, tout se mélangeait sur le tapis roulant et la fabrication était arrêtée pour un certain temps : avec la débâcle de l'armée allemande, les pièces de rechange se faisaient de plus en plus rares et défectueuses ; de plus, nos surveillants étaient parfaitement incapables d'effectuer des réparations. Nous avions droit à quelques coups de matraque et, s'il n'y avait pas eu la pagaille en Allemagne à cause de l'avancée des troupes alliées sur les deux fronts, on nous aurait sans doute renvoyées à Ravensbrück pour y être passées par les armes ou gazées. D'ailleurs, si Marie Ferrer y a été ramenée, c'était dans le but de l'éliminer – mais nous y reviendrons.

La Fuite

Les attaques des Alliés se faisaient de plus en plus fréquentes sur l'Allemagne et Berlin en particulier. Un matin de fin mars-début avril, je pense, l'usine a été bombardée (nous l'avons revue plus tard, complètement démolie). Heureusement, j'étais dans l'équipe de nuit ; mais il y a eu beaucoup de morts dans celle de jour. L'électrification des barbelés a été coupée. Nous avons eu encore assez de force pour les franchir en nous sauvant. Pourtant, nous étions mal en point ! Mais la nature humaine a des ressources insoupçonnées dans ces cas-là.

Nous voilà parties dans les rues, troupeau de femmes vêtues du "rayé", errant dans un Berlin inconnu. Nous savions que nous ne pouvions compter sur aucune aide de la part de la population : lorsqu'ils nous voyaient passer en colonnes, les Allemands de tout âge nous crachaient dessus, nous traitaient de "terroristen".

Arrivées à un sorte d'esplanade où des baraquements avaient été dressés, surprise ! Nous entendons parler français ! Nous nous précipitons. C'étaient des S.T.O., c'est-à-dire des travailleurs français plus ou moins volontaires pour le travail en Allemagne où ils étaient nourris, logés, et percevaient même un salaire. Aucune comparaison avec ce que nous avons subi dans les camps de concentration !

Ce jour là, je l'affirme, les femmes résistantes que nous étions, se sont comportées en véritables héroïnes car, sur les tables, il y avait du pain. Eh bien, cela va vous paraître incroyable, mais, lorsque nous avons su que c'était celui des S.T.O., aucune d'entre nous n'y a touché, et pourtant, nous avions faim ! Nous ne voulions pas de ce pain là ! Ce jour-là, je me le rappellerai toujours parce que j'ai admiré, à en pleurer, la dignité que nous avions gardée devant ces hommes que nous méprisions.

Que pouvaient-ils faire de nous ? Ils ne pouvaient pas nous garder puisque nous étions des "rayées". Alors – et je les en disculpe car ils ne pouvaient pas faire autrement – ils ont averti la compagnie S.S (oui, oui, les S.S !) et ceux-ci sont venus nous récupérer ! Pendant deux jours, nous sommes restées enfermées dans des caves insalubres, très humides, sans voir la lumière, sans boire ni manger, sous les bombardements continuels des Alliés. C'était la mi ou la fin mars 1945.

Sorties de nos trous, on nous fait creuser des tranchées à la pioche et à la pelle pour y installer la D.C.A. Car, jusqu'au bout, les Allemands ont cru à leur victoire : ils pensaient qu'avec leurs armes secrètes : les V1 et les V2, ils gagneraient la guerre. D'ailleurs, ils se sont acharnés à tuer jusqu'au dernier moment.

Le 14 avril (cette date, je ne puis l'oublier car c'est celle de la proclamation de la République Espagnole en 1931), les Allemands sont venus nous chercher car les Russes arrivaient de l'autre côté de Berlin. Nous avons traversé toute la capitale du Grand Reich, maintenant en ruines et nous jubilions : "C'est le 14 avril, le jour de la République et Berlin est anéanti !"

Chose incroyable, c'est sur des péniches, encadrées par des S.S.que nous avons fait tout le trajet pour arriver dans un nouveau camp :

SACHSENHAUSEN-ORANIENBURG

C'était un camp d'hommes, mais le plus proche de Berlin. De nouveau, les baraques où on nous entasse avec d'autres déportées venues de divers autres Kommandos.

Le 21 ou 22 avril, on évacue ce camp, et nous voici jetées sur les routes, à pied, hommes et femmes en piteux état.

Ainsi commençait une de ces longues et atroces marches, nommées plus tard "marches de la mort".

NOTRE MARCHE DE LA MORT (Voir carte, p. 154)

Où allons-nous ? Notre pitoyable cohorte de fantômes "rayés", chaussés de socques, se déplace vers le nord, donc vers la Baltique, par de petits chemins pour éviter les routes réservées aux déplacements militaires . J'ai appris plus tard qu'on nous acheminait vers le port de Rostock pour nous embarquer sur des bateaux et probablement nous faire couler au large, dans la Baltique.

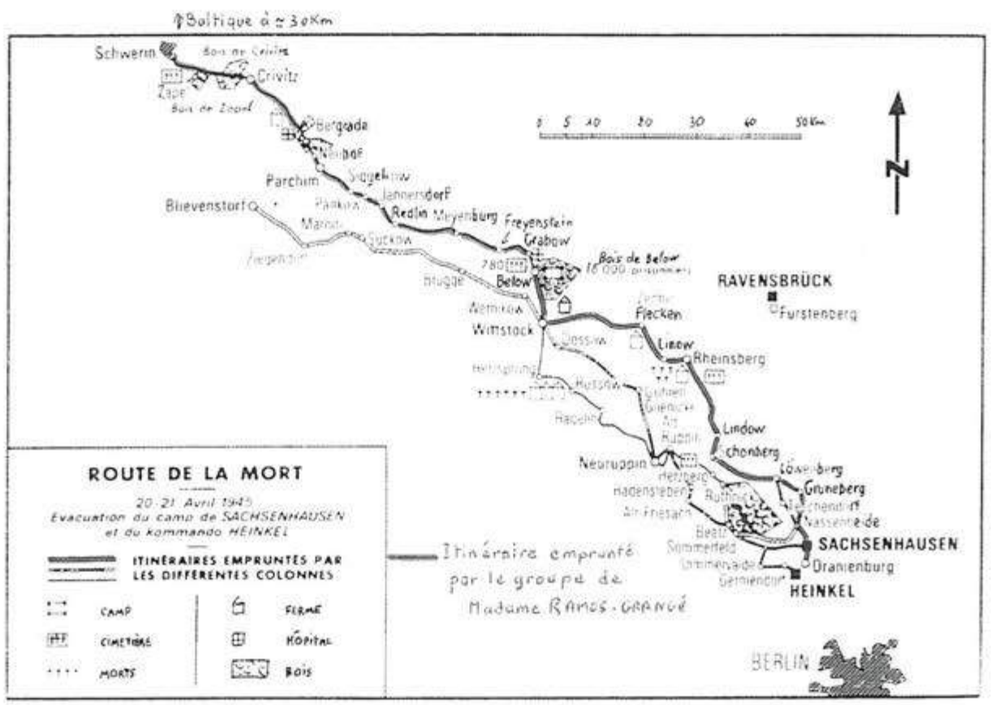
13. Depuis la guerre, aucun matériel allemand (Siemens, Mercedes, etc…) n'entre dans ma maison.

Les Allemands fuyaient en grand désordre devant l'Armée Rouge qu'ils redoutaient entre toutes. Le jour, nous marchions, harassées, parfois dans la neige ; la nuit, on s'arrêtait dans une grange, quand il y en avait une.

C'était la "colonne ou la marche de la mort", la bien nommée : un grand nombre de nos compagnons ou compagnes ont laissé le peu de vie qui leur restait dans les fossés au bord de la route, abattus d'une balle dans la nuque parce qu'ils n'avaient plus la force d'avancer assez vite. Un soir, on nous fait arrêter dans une grange. Ma tante ne pouvait plus marcher. Elle s'y est cachée et a eu la chance de ne pas être découverte avant l'arrivée des Américains qui ont libéré tout un groupe.

C'est pourtant là que j'ai connu la plus belle page de fraternité, de solidarité entre nous : si vous saviez comme nous nous sommes entraidées pour ne pas finir dans les fossés ! On se traînait lamentablement, mais on se soutenait, on s'appuyait, les plus faibles sur les moins diminuées. C'est le plus beau souvenir que j'ai gardé de cette atroce période, malgré les circonstances – alors qu'on pouvait penser que dans ces situations extrêmes de survie, chacun veuille sauver sa peau, parfois même aux dépens des autres. Cela, nous l'avions vécu au camp où l'instinct de conservation primait tout : on vivait parmi les cadavres, on devenait comme des bêtes.

Un soir, ce devait être fin avril 45, on nous fait arrêter dans les bois de Below pour y passer la nuit. Il avait neigé. Alors, pour nous protéger un peu du



Les itinéraires de la "marche de la mort"suivis après l'évacuation du camp le 21 avril 1945 par les différentes colonnes de détenus.

froid, nous, les 22 du convoi de Toulouse qui restaient, nous nous sommes abritées sous les branches d'un gros sapin un peu à l'écart. C'est ce qui nous a sauvées car, avant la pointe du jour, les S.S. ont mitraillé toute la colonne.

Ah ! Quelle frousse ils avaient maintenant, ces S.S. ! Pris de peur panique, ils fuyaient devant les Russes et, dans leur affolement, ils nous ont oubliées ! Nous venions d'échapper à un affreux massacre.

Nous nous retrouvons donc, toujours 22, indemnes, mais... perdues.

Où aller ? Nous partons à l'aventure et marchons dans l'espoir de trouver une ferme car la faim nous tenaille. Tout à coup, nous en apercevons une. "Ca y est ! On va pouvoir manger ! Peut-être il y aura des poules, des œufs !" Une grande bouffée d'espoir nous anime. Mais un grand pré nous sépare des bâtiments.

Nous nous y engageons, en plein découvert, quand de gros tanks arrivés par derrière tirent, pas directement sur nous, mais à côté, pour nous faire arrêter. Interdites, nous nous retournons et, que voyons-nous ? Des tanks russes, reconnaissables à leur étoile rouge ! Quel soulagement et quelle joie ! Alors, nous avons agité tout ce que l'on pouvait. Quand les soldats ont été assez près, ils ont reconnu le "rayé" et ils ont compris. Il était temps ! C'était le 3 mai.

Nous sommes rentrées dans la ferme et nous nous sommes jetées sur toute nourriture à portée de la main, n'importe quoi : cru, cuit, plus ou moins propre… Les Russes nous ont donné leurs colis de nourriture.

Parmi eux, un officier parlait l'espagnol. Nos camarades espagnoles du camp de Noé : Marie Santos et Nicole Olivia ont discuté avec lui au sujet de notre évacuation : ils voulaient bien nous prendre sous leur protection et nous diriger sur Odessa, mais quand serions-nous rapatriées ? Pas avant des mois. Mieux vaudrait les suivre pendant deux ou trois jours pour faire la jonction avec les troupes américaines qui nous évacueraient plus rapidement vers la France. Nous étions près du village de Neustadt (à environ 80 km au S.E. de Berlin N.D.L.R.).

Et nous voilà reparties à pied, suivant tant bien que mal les tanks russes.

Par bonheur, nous rencontrons un groupe de prisonniers de guerre français, tirant chacun à leur tour une charrette abandonnée. Immédiatement, ils nous ont aidées, secourues, chargeant les plus éclopées d'entre nous sur ce véhicule de fortune. Ils se sont occupés de nous comme si nous étions des enfants. Ils nous ont donné de la nourriture en nous recommandant de ne pas trop manger, au risque de mourir. Nous, nous n'étions qu'à-demi conscientes mais déjà un peu rassérénées.

Alain Taurinya, l'un de ces prisonniers de guerre français, se rappelle très bien leur rencontre avec un groupe de femmes (témoignage relaté lors du trentième anniversaire de la Libération des camps de déportés.)

"A bord d'une vieille guimbarde récupérée tant bien que mal, nous parcourions un matin la campagne déserte autour du camp, pour essayer de trouver un peu de ravitaillement, lorsque soudain, dans un tournant, nous tombâmes sur un groupe de femmes affalées dans le fossé, et qui semblaient nous adresser des signes apeurés.

Intrigués, nous mîmes aussitôt pied à terre, et nous nous approchâmes de ces pauvres femmes, dont quelques-unes crièrent de joie en reconnaissant nos uniformes français (ou du moins ce qui en restait…).

Certes, nous savions à peu près ce qui s'était passé dans les camps de déportés, et nous étions pourtant singulièrement endurcis par la guerre et cinq longues années de captivité, mais il nous fallut faire un effort surhumain pour ne pas montrer l'horreur qui nous saisit devant ces femmes en haillons, blêmes et décharnées, qui levaient vers nous la détresse de leurs yeux immenses dévorant leurs visages terreux et ravagés, et qui s'agrippaient à nous comme à des sauveurs, parlant toutes à la fois…

C'était un groupe de déportées du sinistre camp de Ravensbrück (ou plutôt de l'un de ses Kommandos).

Devant l'avance des troupes russes, les S.S. qui les gardaient les avaient forcées à prendre la route, par petits groupes, dans une fuite éperdue, et les avaient enfin abandonnées la veille, pendant la nuit, à bout de forces, dans ce pays inconnu et hostile, ne sachant plus que faire… Notre arrivée inattendue leur paraissait tenir du miracle. Pendant qu'elles parlaient, nous les regardions à la dérobée, hébétés, ne trouvant aucun mot devant l'insoutenable spectacle, nous qui pourtant croyions avoir souffert aussi… Mais notre responsable se reprenait : il fallait parer au plus pressé, les secourir, leur donner à manger et transporter d'abord rapidement au camp les plus affaiblies d'entre elles.

Celle qui semblait la moins atteinte, nous désigna du doigt l'une de ses compagnes, allongée sur le dos contre le talus et qui n'avait pas bougé, flottant dans ses vêtements informes : "C'est la plus jeune, elle est à bout de forces…".

Lorsque nous nous approchâmes de cette épave humaine pour la transporter dans la voiture, elle posa brusquement ses deux mains, si maigres et diaphanes sur sa mince figure terne et sans âge, et j'entendrai toute ma vie l'imperceptible cri qui nous figea, mes compagnons et moi, honteux, les larmes aux yeux, n'osant plus la toucher, le pauvre cri sortant dans un souffle de ses lèvres exsangues et crevassées, le cri de celle qui était une belle jeune fille le jour de son arrestation, le terrible cri de la pudeur féminine blessée au plus profond de la chair et de l'âme, et qu'elle répétait en secouant légèrement la tête, ses mains voilant toujours sa face : "Ne me regardez pas ! Ne me regardez pas !"…

Alain Taurinya – Stalag XIA

"Quelques jours après, nous arrivons sur l'Elbe où se fait la jonction avec les Américains. Maintenant, ce sont eux qui nous prennent en charge. Mais c'est qu'ils nous confisquent tout le ravitaillement que les Russes et les prisonniers français nous avaient donné ! Je vous assure que des idées assassines nous ont traversé l'esprit en voyant partir toutes ces précieuses nourritures ! Or, ils avaient raison : un médecin qui parlait un peu le français nous a expliqué que c'était pour notre bien et qu'il fallait recommencer à manger très progressivement.

Dans une antenne médicale de l'armée américaine , sur l'Elbe, vers Torgau, nous avons bénéficié d'une alimentation plus adaptée à nos pauvres estomacs : des sortes de "farinettes", semblables à ce que l'on donne actuellement aux bébés. Ainsi, petit à petit, nous avons surmonté notre handicap. Le long cauchemar commençait à se dissiper. Notre longue marche était terminée.

Mais, depuis la nuit dans la fameuse grange, j'avais été séparée de ma tante. C'est Yvette Maseau, une camarade qui a cru reconnaître, dans une des casernes réquisitionnées par les Américains, une dame qu'elle croyait être ma grand'mère. C'était pourtant ma tante. Nous n'allions plus nous quitter. Mais où était Marie ?

Nos alliés avaient aménagé des camions militaires en y installant des bancs et des paillasses. Nous allions enfin pouvoir nous asseoir et surtout nous allonger.

Nous partions le matin après la dissipation des brouillards et roulions jusqu'au soir, par des routes défoncées, souvent à travers champs, vers l'antenne médicale suivante. Là, des infirmiers et des médecins militaires américains nous prodiguaient des soins et nous administraient des médicaments. Notre état s'améliorait. L'annonce de la capitulation allemande nous a redonné le moral !

Ainsi, d'antenne en antenne, nous sommes arrivées à Bruxelles. Oh ! Ces champs de tulipes en fleurs ! La Croix Rouge nous a prises en charge et ce sont des wagons de voyageurs qui nous ont acheminées jusqu'à Lille, aux environs du 20 Mai.

ENFIN LA FRANCE !

Nous venions enfin de franchir la frontière, et dans le bon sens, cette fois !

Nous avons subi une visite médicale très complète, avec radio, etc... et nous avons eu notre premier repas français. Comme nous avons apprécié ce steak-purée ! (je rêvais de frites, mais enfin...).

Même après cette période où on avait recommencé à nous nourrir, je ne pesais que trente-six kilos !

On nous délivre notre première carte de déportées, on nous soigne encore pendant quelques jours, avant de nous diriger vers Paris.

Nous sommes hébergées à l'hôtel Lutétia : ce même établissement occupé par les Allemands pendant la guerre était maintenant réquisitionné comme centre d'accueil des déportés.

C'est lors de notre séjour à Paris que nous avons retrouvé Marie, à l'hôpital de la Salpétrière. Du Kommando de Heinkel, on l'avait ramenée à Ravensbrück. Prise en charge par la Croix Rouge suédoise lors de la libération du camp, elle a été dirigée sur Bergen-Belsen, puis Paris.

Marie était squelettique, si squelettique qu'on n'a pas pu lui faire des piqûres. Aux articulations, les os trouaient la peau.

Deuxième quinzaine de mai, Elvire et moi avons réintégré Varilhes. Chez la grand-mère Ferrer, nous avons repris un peu de forces, mais c'est chez "Marinette" (bien connue des gourmets) et son mari Georges Subil, que nous avons continué notre convalescence – très vite interrompue par un télégramme alarmant de la Croix Rouge : Marie était au plus mal.

Ma tante et moi sommes remontées à Paris et Joseph Ferrer, le mari de ma cousine , nous a rejointes à son chevet. Cela à dû provoquer un choc émotif trop intense pour Marie.

Elle est entrée dans le coma. Elle est morte trois jours après, le 16 Juin 1945 à trois heures de l'après-midi.

C'est grâce à Geneviève de Gaulle, notre compagne à Ravensbrück, que nous avons été hébergées à la rue Guynemer, et qu'on nous a procuré des vêtements pour habiller le petit corps de Marie. Grâce à elle aussi et à Monsieur Doumenc, beau frère de Marie, chef de gare à Matabiau, que nous avons pu avoir des places dans un train et redescendre le cercueil au cimetière de Varilhes".

Son mari, Joseph Ferrer, avait eu un parcours bien pénible : "Engagé en 1936 dans les Brigades Internationales, il lutte contre la Division Condor. Après la chute de la République espagnole, c'est l'exode vers la France en juin 1939 où il est interné au camp d'Argelès avant d'être transféré au Fort du Hâ à Bordeaux. Mobilisé en septembre 1939, il est envoyé sur le front belge où son bataillon est fait prisonnier à Dunkerque. Mais on lui réserve un sort particulier : les nazis, bien renseignés sur son action au sein des Brigades Internationales, le déportent à Mauthausen. Il y reste quelques mois, avant d'être renvoyé au Stalag XVII A, d'où il est revenu dans un état de squelette vivant" [14].

"Ma tante était très éprouvée et c'est peu dire que nous étions toutes les deux bien faibles. Pendant cette convalescence, j'ai eu un énorme œdème. J'étais enflée au point de ne plus pouvoir me chausser. Suivie par le docteur Roger, de Varilhes, je me suis rétablie. Grâce aux soins attentifs et affectueux de Marinette et de Georges, tous deux formidables, ma tante et moi avons peu à peu refait surface. A Varilhes, nous avons retrouvé Titine Fauré, Antonia Carretier et Albanie Rumeau."

Un an à peine – une éternité pour elles – s'était écoulé depuis leur départ.

14. Extrait de l'allocution pronconcée lors de ses obsèques le 26 mars 1973 par Jean Bénazet de Varilhes.

"En 1946, lors d'un passage à Toulouse, j'ai rencontré José Ramos que j'avais connu alors qu'il était guérillero au col de PY. Nous avons sympathisé et nous nous sommes mariés. Cela fait 53 ans.

Oui, bien des années ont passé – trop – depuis cette triste époque. Pour ma part, j'essaie de faire le maximum afin que l'on sache vraiment ce qui s'est passé en France avec la collaboration d'une part, et ce que des milliers d'êtres humains ont subi dans les camps nazis d'autre part.

Ce que je dis, je l'ai vécu, et tant d'autres avec moi.

Nous avons connu la délation, les tortures, puis le nazisme dans toute son atroce barbarie. Nous espérions en être les dernières victimes. Hélas, ce qui se passe dans le monde à l'heure actuelle me désespère. Nos camarades dont les cendres tapissent le lac sombre de Ravensbrück auraient-elles souffert pour rien ? Que penseraient-elles de l'humanité actuelle si elles se réveillaient maintenant ?

Tant qu'il y aura des fabricants d'armement pour profiter de la mort des Hommes, des grandes fortunes pour gagner encore plus d'argent grâce aux guerres qu'elles allument ici où là, nous ne pourrons espérer une paix durable.

Si je m'implique autant dans ce travail de mémoire : au Musée de la Résistance à Toulouse, dans les collèges et lycées, si j'accompagne des groupes de jeunes sur les lieux de nos supplices, c'est parce que je réalise que je suis parmi les dernières à pouvoir témoigner sur cette période dont l'atrocité dépasse l'imagination.

C'est grâce aux jeunes générations bien informées que l'on peut espérer que de telles monstruosités que sont le fascisme et le nazisme ne refassent jamais surface."

*****

Chant de celle qui n'est pas revenue

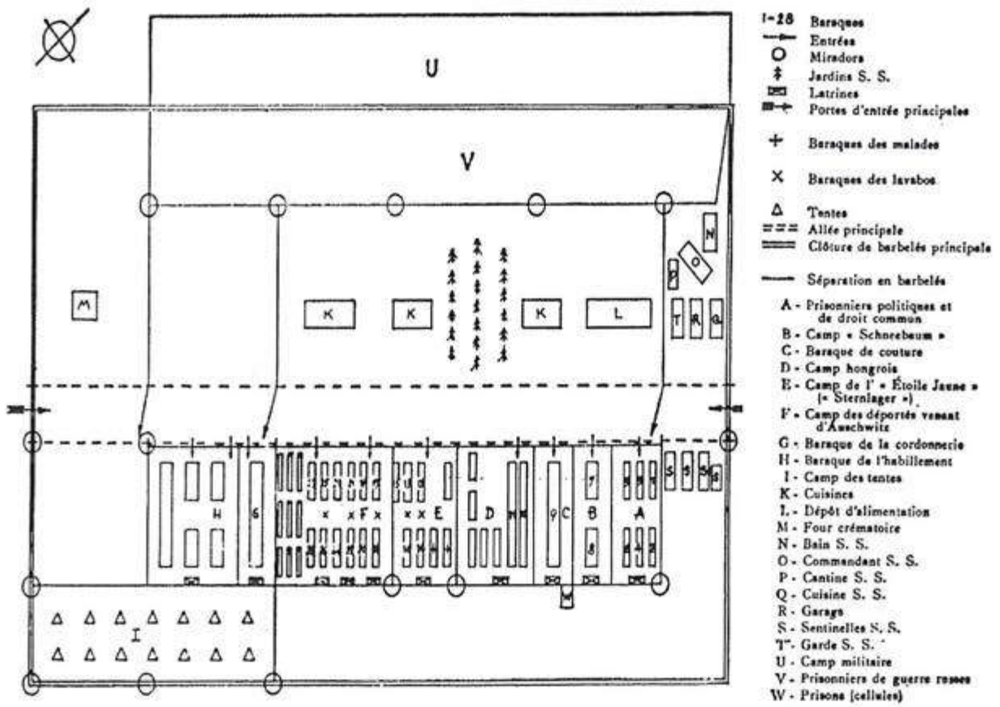
Nous n'irons plus au camp leurs lauriers sont flétris ! ...
En nos veines sourdra le sang frais qui ranime.
Ces loques désolées que sont nos cœurs meurtris
Que la faim ronge encore et le chagrin décime.
Leurs lauriers sont flétris, nous n'irons plus au sable
Ni traîner le tuyau, ni charger les wagons ;
Cette lande exécrée que la nature accable
Ivres de joie, bientôt nous l'abandonnerons.
Nous n'irons plus au camp ! déjà l'on sent renaître
Ce que l'on croyait mort, nos cœurs et nos esprits,
Ce désir de la vie qui redresse nos êtres
Et qu'on croyait parfois à jamais désappris.
Nous n'irons plus au camp ! Pour nous la délivrance,
Pour eux, afin que nous puissions être vengées,
L'angoisse et le labeur qu'ils nous ont infligés.
Eux s'en iront au camp ! Nous rentrerons en France.

Denyse CLAIROUIN [15]

15. Denise Clairouin, morte à Mauthausen. Poème publié dans N.N. de Violette Maurice.

BERGEN-BELSEN





Plan du camp en janvier 1945.
(Revue d'histoire de la Seconde Guerre mondiale, n° 45, janvier 1962).

Camp d'hébergement à l'origine, Bergen-Belsen est devenu un terrible mouroir. (Voir témoignage de Jean-Guy de Noyers, p. 173).

E. Kolb rapporte le témoignage du Général Glyn-Hugues à son arrivée au Camp de Belsen :

"Le camp était dans un état indescriptible, aucun rapport, aucune photo ne sont à même de donner une idée de l'horreur qui s'offrait à nos yeux ; et à l'intérieur des baraquements c'était encore plus effroyable. Partout il y avait des cadavres entassés sur différentes hauteurs. Quelques-uns de ces tas de cadavres se trouvaient de l'autre côté des barbelés, d'autres à l'intérieur, entre les baraquements. Le camp était jonché de corps humains en décomposition. Les fossés des canalisations étaient remplis de cadavres et dans les baraques elles-mêmes les morts étaient restés là, parfois enchevêtrés avec les vivants, dans le même lit. Près du crématoire, l'on voyait encore des traces de fosses communes hâtivement remplies..."

Dans les derniers mois, des dizaines de milliers prisonniers ont trouvé la mort à Bergen-Belsen, plus de 50 000, dit E. Kolb. Pour le seul mois de mars 1945, leur nombre s'élève à 18 168 ; 15 000 autres décèdent entre le 15 avril, jour de la libération du camp et le 20 juin 1945. Au terme d'une étude complexe, P.G. Fassina évalue à 120 469 (plus quelques milliers non enregistrés) le nombre de décédés entre la création du KZ et le 31 décembre 1944. En deux ans, plus de 170 000 déportés auraient été détenus à Bergen-Belsen).

("Le livre de la déportation" de Marcel Ruby).

*****

La Rafle du 13 août 1944

JEAN ALEXANDRE



(27 janvier 1912 - 15 août 1944)



Photo prise en 1939 devant le garage de Jean Bénazet (actuellement Crédit Agricole).
On reconnaît à l'intérieur du bâtiment Jean Alexandre,
et au premier plan Cécile, André et Jean Bénazet.

Jean Alexandre, né à Toulouse le 27 janvier 1912, était un enfant de l'Assistance Publique. Elevé dans une famille d'accueil à Saverdun, il était instruit, intelligent, titulaire du Brevet Elémentaire : chose rare à cette époque chez les gens de condition très modeste. Malgré ce degré d'instruction assez élevé, il a exercé le métier de mécanicien à Pamiers chez Labail, puis à Varilhes chez Jean Bénazet. C'est d'ailleurs lui qui a continué à s'occuper du garage après le départ forcé de son patron. Ce dernier alias "Piston", était recherché par la Gestapo et condamné à mort par un tribunal militaire allemand.

André Bénazet, fils de Piston se rappelle très bien la gentillesse, l'intelligence, la modestie de Jean Alexandre qui l'aidait à faire ses devoirs…

Le 21 mai 1938, il s'est marié à Varilhes avec Lucie Respaud : mariage assez "folklorique", paraît-il, dont Marcel Sabatié, jeune homme à l'époque, se souvient fort bien :

"C'était un mariage civil, sans "cérémonie" : Lucie était habillée en paysanne, panier au bras, Jean portait sa combinaison de mécano".

Mobilisé dès le début de la guerre, en 1939, il fut affecté aux transmissions : *"La connaissance du maniement des armes, de l'utilisation des postes radio lui a donc été utile après sa démobilisation[1]".*

Avec sa femme et sa belle-mère, il logeait près du café de l'Union (dans l'actuelle avenue Général de Gaulle). Dans la même rue et à peu de distance, vivaient la sœur de Lucie et le fils de celle-ci : Victor Mirc.

Mais avant tout, levons toute équivoque au sujet des activités de résistant de Jean Alexandre : oui, il a effectivement fait partie d'un réseau de l'Armée Secrète, comme en témoigne le document ci-joint : "Mémoire sur l'occupation et la Libération" rédigé par l'institutrice de Verniolle le 28 janvier 1944, (p. 166-167)

Par son neveu : Victor Mirc (18 ans 1/2 en Août 1944), très souvent présent à Varilhes, nous savons qu'il avait chez lui un poste radio et des armes.

Jean Fauré, boulanger à Varilhes, âgé de 19 ans en 1944 a vu lui-même les mitraillettes que Jean avait camouflées près du gouffre de Vals.

Le jour de l'arrestation, Victor était chez sa mère à Varilhes depuis deux jours. Voici sa version des faits :

"Le dimanche 13 août à onze heures et demie du soir[2], des soldats de la division Azul, Espagnols incorporés dans l'armée allemande, encadrés par des officiers allemands cantonnés à Pamiers, arrivent à Varilhes".

Yvette Galy[3] se rappelle très bien avoir entendu des camions arriver ce soir-là, venant de Pamiers. Maquisards ou miliciens ? Quelle peur ! Ils se sont

1. Témoignage de son neveu, Victor Mirc.
2. Seulement six jours avant la libération de Varilhes !
3. Voir témoignage sur Clément Palmade.

arrêtés au niveau de l'école actuelle, puis se sont dirigés vers le centre du village. Elle a appris le lendemain l'arrestation de Jean Alexandre et de sa famille, ainsi que la mort subite de Madame Luquet sur laquelle nous reviendrons.

Victor Mirc raconte :

"Chez nous, ils ont soulevé un contrevent, cassé un carreau et ont fait irruption dans la maison. Ils ont tout fouillé, éventré les matelas, vidé les tiroirs de l'armoire. J'avais camouflé mon revolver et mon brassard sur une poutre et ils n'ont rien trouvé. Chez mon oncle, ils ont enfoncé la porte et procédé à la fouille comme chez moi. Ils nous ont emmenés : Jean, sa femme, ma mère et moi, laissant la grand-mère seule dans la maison.

Encadrés par ces soldats, nous avons été "accompagnés" à pied jusqu'à la place de la Mairie, devant le Café de la Paix où des camions et des voitures attendaient. J'ai su par la suite que d'autres arrestations étaient prévues le même soir – nous en reparlerons.

Ni menottés, ni molestés, nous avons été "embarqués" tous les quatre dans des véhicules différents, direction Pamiers : la prison de la caserne Sarrut. On nous a introduits dans une salle où mon oncle a été interrogé devant nous. Les coups pleuvaient et j'ai pu comprendre qu'on voulait lui faire dire où se cachait Jean Bénazet car, à plusieurs reprises, ce nom a été prononcé par les tortionnaires. Ils l'ont brutalisé, lui ont asséné des coups avec tout ce qu'ils avaient sous la main, mais Jean n'a jamais rien dit. Un coup très violent à la tête l'a assommé et, quand nous nous sommes quittés, vers deux heures du matin, il était inconscient, la mâchoire fracassée et il saignait abondamment. Où l'emmenait-on ? C'est la dernière fois que je l'ai vu.

Quant à mon interrogatoire, il a été assez bref : lorsque j'ai demandé des explications au sujet de notre arrestation, on m'a répondu vertement et un bon coup sur la tête m'a assommé.

A l'aube, j'ai entendu des camions démarrer. Emmenaient-ils mon oncle ?

Ma mère, ma tante et moi sommes restés à la prison toute la journée du lundi 14. C'est un colonel major allemand qui m'a libéré, ainsi que ma mère et ma tante qu'on a ramenées en voiture à Varilhes."

En ce qui concerne le destin de Jean Alexandre, plusieurs hypothèses sont émises :

– Victor Mirc pense qu'il est mort lors d'un transport en camion du côté de Tarascon sur Rhône, bombardé par les Alliés. Or, Noël Vergé de Varilhes, réquisitionné pour ce transport est formel : il ne contenait pas de prisonniers. C'est d'ailleurs lorsqu'il s'est rendu compte, avec deux autres conducteurs, qu'ils véhiculaient des miliciens et des Allemands, qu'ils leur ont faussé compagnie et sont revenus à pied de Toulouse à Varilhes, en longeant l'Ariège, à travers champs.

– Son acte de décès, daté du 29 octobre 1949, porte la mention "Mort en déportation en Allemagne le 15 Août 1944 (avec mention additive ordonnée le 9 octobre 1989 "Mort en déportation". Très peu probable, voire impossible, vu les délais de route, en pleine débâcle allemande).

– La plupart des Varilhois concernés par cette période sont persuadés qu'il est mort à Pamiers - même, soit des suites des sévices infligés par la torture, soit "liquidé" par la Gestapo.

Sur lui, il ne reste aucun autre document écrit que ceux précédemment cités, Lucie ayant tout brûlé – d'après Victor Mirc. Restent ses médailles que Victor a gardées : Médaille de la Résistance, médaille des Déportés, médaille militaire et croix de guerre avec palmes.

Ecole Publique de Vernolle.
Canton de Varilhes
Ariège

Mémoire sur l'occupation et la Libération

I. Généralités

A) Arrestation : Mr Calmon Henri, maire de Vernolle interné à St Michel, Toulouse durant 5 mois

B) Dénonciations :

1) M. Tartié Louis, Instituteur, dénoncé à la Gestapo comme "Prisonnier évadé connu pour ses sentiments anglophiles". Réussit, grâce à ses relations de guerre, après visite des Allemands, à reprendre son poste

2) M. Calmon Emile, négociant, dénoncé à la Gestapo comme "prisonnier de guerre évadé". Doit quitter Vernolle et se cacher chez des amis hors du département.

II Résistance

Dès janvier 1943, 2 groupements sont créés et s'ignorent jusqu'en 1944.

a) Les F.T.P.F : Rumeau, Commelongue, Couliet, Calmon Henri, Puyol Julien, Jean dit "Le Lorrain".

b) L'A.Secrète : Tartié, Limon, Clarac, Honoré, Mazan, Duc, Francis.

Les 2 mouvements fusionnent et, armés, prennent part à l'action dans les F.T.P.F

a) avant le 16 août 1944 : parachutages à "Taupe Mousse", terrain homologué de Ricaros, – ravitaillement et transport d'armes au maquis des "Monts" ; liaisons entre les maquis

b) arrestation d'Alexandre de Varilhes due aux imprudences de langage ou à l'action néfaste du groupe de miliciens de Varilhes. Aucune trace n'a pu être retrouvée de ce bon Français.

c) Le 18 août, à 12 heures, 7 hommes quittent Vernolle pour Pamiers, mitraillettes dissimulées. A 13 h 45' montent les armes et occupent la piste de Pamiers. Le maquis arrive à 17 heures – 4 heures de retard – et les 7 hommes sont relevés : MM Rumeau, Couliet, Puyol J., Jean, Calmon J., Commelongue et Tartié.
Chargés du contrôle de la gare ils abattent, à 21 heures, 2 officiers allemands qui refusent de descendre. Et suivent le feu ;

d) 40 hommes de Vernolle regroupés par le groupe FTPF Local, hommement dessiné et dotés, sont dirigés sur Prayols et travaillent à 200 m de la ligne de feu de 13 heures à 17 heures 30. Jeunes et vétérans se conduisent bien et creusent des tirs de tirailleurs, déroulent des tuyaux. Les FTPF prennent part à l'action directe.
Le Comité local de Libération est constitué

Vernolle, le 28-1-44
L'Instituteur
Tartié

JEAN-GUY DE NOYERS



Jean-Guy de Noyers, lors de son "séjour" à Foix en 1944.
Né le 17 décembre 1919 à Mauléon - Barousse (Hautes-Pyrénées).
Matricule Neuengamme : 33.468

Après ce travail de recherche et de mémoire sur les déportés de Varilhes, il convient de ne pas oublier Jean-Guy de Noyers, venu prendre sa retraite avec sa femme dans notre localité.

En effet, s'il ne fut pas arrêté à Varilhes, mais à Foix où il s'était replié pendant la guerre, il y venait souvent retrouver sa jeune fiancée varilhoise Marguerite Bonzom, avant d'être déporté.

Précieux témoignage car écrit à la première personne, comme celui de Conchita Ramos.

Récit oral douloureux, éprouvant, empreint d'une émotion si forte, si profonde encore cinquante ans après, que les mots ne peuvent la traduire : "Qui n'a pas vécu cela, ne peut le comprendre" dit très justement Jean-Guy De Noyers, la gorge serrée. Oui, malgré les années passées, le cœur s'emballe encore, les larmes, mal contenues, voilent le regard et la voix, traduisant l'indicible douleur qui resurgit à l'évocation de ces terribles épreuves.

"Je suis né le 17 décembre 1919 à Mauléon en Barousse (Hautes-Pyrénées).

En juin 1939, alors que j'étais étudiant, ma classe a été appelée. J'ai été affecté au 505ème régiment de chars d'assaut à Vannes (Morbihan). A peine installés, nous voilà faits prisonniers par les Allemands et prévenus qu'à chaque évasion, dix d'entre nous seraient fusillés (il n'y eut en fait que deux évasions pour l'Angleterre, par bateau, et aucun fusillé.)

Pendant une courte période, on nous interna au camp de Savenay près de Nantes . Il s'agissait en fait d'un camp occupé précédemment par les Anglais. En le quittant précipitamment, ils avaient laissé sur place tout le matériel et l'équipement. Quelle aubaine pour nous qui étions si mal "fagotés" dans nos uniformes de soldats français ! Et nous voilà tous rhabillés en "Anglais" au grand étonnement des "Boches" qui nous ont trouvés là et ne comprenaient pas !

Nous fûmes ensuite transférés par wagons à bestiaux au camp 10.B à Sandbostel, camp de prisonniers de guerre au nord-est de l'Allemagne (voir carte, p. 173). J'y fus immatriculé sous le numéro 65.303. Les cultivateurs étaient envoyés dans des fermes et nous, étudiants, étions affectés au bureau d'enregistrement. Notre travail consistait à immatriculer et mettre en fiches les nouveaux arrivants : Anglais, Français, Belges, Hollandais, Yougoslaves...

Après le triste épisode de Mers-El-Kébir[1], les Allemands affichèrent leur contentement en ironisant sur "nos Alliés", manifestèrent leur joie et leur mépris envers nous en placardant dans notre block un superbe panneau : "Français, souviens-toi de Mers-El-Kébir !" Nous l'avons arraché. La sanction fut rapide : transfert à Brême, ville importante située sur la Weiser, à environ trois cents kilomètres à l'est de Berlin près de la Mer du Nord.

Nous étions logés dans des baraquements. Au kommando, notre travail consistait à faire des terrassements pour des bunkers devant abriter des civils. Travail très pénible à la pelle et à la pioche. Les conditions de vie étaient celles des prisonniers de guerre, donc rien de comparable à celles du mouroir de Belsen.

Un jour - c'était un samedi -, grand brouhaha, grand vacarme, vociférations et chants nazis ; nous n'étions pas très rassurés :

"Que se passe-t-il ?

- C'est simplement la fin de la semaine pour les élèves allemands."

C'est alors que nous avons vu arriver des gosses, en petit short bleu, ceinture, poignard (non, non, pas en carton !) gravé d'inscriptions : S.S. et croix gammée. Ils s'époumonaient à hurler, nous menaçaient. Et c'étaient des enfants ! Ils étaient dressés, tout jeunes, dans l'idéologie fanatique de l'hitlérisme. Vous avez là une idée du "climat" qui régnait à Brême...

Fatigue ? Froid ? Malnutrition ? Peu après, je me suis mis à cracher du sang. Après quelques soins dispensés à l'hôpital de Brême, retour à Sandbostel, rapatriement en France par wagon sanitaire en juin-juillet 41, puis conseil de réforme : je fus pensionné comme grand malade.

---

1. Port algérien abritant alors une base navale française. Le 3 juillet 1940, les Britanniques sommèrent la flotte française de se rallier à eux ou de désarmer. Devant le refus français, l'amiral Sommerville ouvrit le feu. La plupart des navires français furent touchés et au moins 1 300 marins tués.

Paris étant une ville peu sûre, mon père m'envoya chez ma grand-mère, dans mon village natal : Mauléon-en-Barousse, où j'étais bien connu et estimé par la population.

Comme j'ai toujours aimé chanter, malgré l'ambiance qui ne s'y prêtait guère (ou peut-être à cause de cela justement) j'avais créé une chanson à la gloire du Général De Gaulle et de la France : "La Croix de Lorraine" sur l'air de Mimi Pinson.

Or, le village de Mauléon était plutôt pétainiste. Eh bien, malgré cela, ma chanson y eut un beau succès ! J'expliquais aussi à ceux qui voulaient m'entendre que Pétain, c'était le fascisme ; j'essayais de convaincre les gens d'agir. On se réunissait le soir, je parlais de la vie en Allemagne, car les gens étaient curieux de savoir comment cela se passait "là-bas" ; on chantait pour se redonner le moral. J'avais même appris aux enfants de Mauléon "La Croix de Lorraine", ce qui, dans le contexte de l'époque, était à vrai dire assez provocateur ! A l'école, ils chantaient "Maréchal, nous voilà".

Puis ce furent les premiers départs au S.T.O. pour les jeunes nés en 1919-1920-1921. Bien que réformé, j'ai accompagné les garçons à Lannemezan où nous avons défilé en chantant ...la même chanson, devant les gens qui nous regardaient, médusés, pensant certainement : "Mais ils sont fous !" Dangereuse inconscience ...

Cependant, nous ne fûmes pas inquiétés. Mieux même : un gendarme, croisé sur notre chemin, nous encourageait : "Continuez ! Continuez !".

C'est en 1942 que les premiers passages pour l'Espagne ont commencé à se mettre en place. Ainsi arriva à Mauléon, venant de Tournefeuille, un jeune Compagnon de France, fils du Gouverneur Général du Togo : Michel Montagné, qui voulait passer les Pyrénées. Puis, nous avons eu la visite de celui qui s'est avéré par la suite être Jean Bazerque, dit "Charbonnier", chef des passeurs du réseau d'évasion Françoise, en liaison avec Londres.

Nous avons alors organisé des passages en Espagne avec étape à Mauléon[2].

C'est ainsi que, par la suite, me fut adressé un couple venu de Marseille : un soi-disant commandant français et sa compagne. Lui passa en Espagne, mais refusa que son amie le suive... Avant qu'elle ne retourne à Marseille, je lui suggérai de prendre quelques précautions au cas où elle voudrait m'adresser d'autres candidats au passage. "Si vous avez des copains à faire passer en Espagne, qu'ils se présentent à moi porteurs d'une lettre écrite de votre main. Pour plus de sécurité, tracez au bas de la page ce signe de reconnaissance : un croissant et une croix.

---

2. Pour avoir organisé ces passages, notamment d'aviateurs alliés anglais ou américains, Jean-Guy de Noyers a reçu des récompenses et des diplômes signés de la main du Général Eisenhower.

Effectivement, quelque temps après se présentèrent à moi "deux drôles de types", se recommandant de cette personne. Or, leur lettre ne portait aucun signe. J'ai donc compris que cette dame était prise et avait dû parler et écrire sous la torture. Après la guerre, j'ai su qu'elle avait été déportée, et qu'elle était revenue, mais dans quel état ! Quant aux deux individus, ils ne m'inspiraient pas du tout confiance et je les dissuadai : actuellement il n'y avait pas de possibilité pour franchir la frontière. Ils sont repartis, mais je n'étais pas tranquille, j'avais l'intuition que c'étaient des gars de la "bande à Sabiani" de triste mémoire à Marseille.

J'ai donc quitté Mauléon et, avec "Charbonnier", nous nous sommes rendus à la Maison des Prisonniers à Toulouse afin de trouver du travail. A la mi-octobre 1943, j'ai été nommé secrétaire social de la Maison du Prisonnier du département de l'Ariège à Foix, avec recommandation du réseau "Françoise" de n'avoir aucun contact avec la Résistance locale, et de "mener une vie normale".

Mais les "Boches", sans doute bien renseignés par des gens de Mauléon, sont venus m'arrêter à Foix le 12 février 1944. Transfert à l'Hôtel du Tourisme, puis à la prison St-Michel à Toulouse".

Il est intéressant de relater ici la démarche de Madame De Noyers :

Marguerite Bonzom, de Varilhes, alors fiancée à Jean-Guy de Noyers, a tenté, le jour même, d'avoir une entrevue avec lui. Employée à la préfecture de Foix, elle prenait ses repas au restaurant avec ses collègues de travail. Or, les membres de la Gestapo s'y retrouvaient aussi au 1er étage. Par l'intermédiaire du restaurateur, tremblante de peur mais résolue, Mademoiselle Bonzom a eu l'audace de leur demander où était son fiancé. On lui répondit que l'ordre de son arrestation émanait de Marseille, à cause des "communistes, terroristes, saboteurs", et qu'il était détenu à la prison Saint-Michel de Toulouse.

Une entrevue lui fut accordée, deux jours après.

"Dans une petite pièce éclairée seulement par une minuscule fenêtre à barreaux, encadré par des S.S., je vis arriver Jean-Guy sans lacets, sans ceinture. A peine le temps de dire quelques mots... Mais à la vue des nourritures que j'avais apportées, un des S.S. s'est mis en colère, il a vociféré : "Nein! Nein!" J'essayai de lui parler doucement, mais il ne voulut rien entendre. Mon fiancé fut attrapé par l'épaule et emmené brutalement".

Jean-Guy de Noyers reprend :

"Ensuite, je fus transféré aux Baumettes, à Marseille, où on m'a torturé pour me faire parler - en vain- , puis, le 1er mai à Compiègne (camp de regroupement et de transit).

Chaque jour, de nouveaux convois arrivaient dans ce camp, déversant leur lot de prisonniers issus de toutes les régions de France. A chacun, nous demandions : "D'où viens-tu, toi ? Et toi ? ...." Quelle ne fut pas ma surprise en entendant un jour : "-De Varilhes, dans l'Ariège !" : C'étaient René Gouzy, Louis Siret, et Clément Palmade !

Etant souffrant, j'ai eu la chance d'être soigné au camp par l'excellent Docteur Siegel (Député-Maire d'Orléans, déporté lui aussi) qui m'a ordonné le repos, et prescrit de précieuses piqûres de calcium et de sels d'or : un fortifiant formidable ! Ainsi, mon départ avait été retardé au maximum. Mais le 5 juin (oui, oui, la veille du débarquement allié en Normandie) on me déporte en Allemagne à Neuengamme : Camp de déportés de nationalités multiples (Anglais, Polonais, Yougoslaves ...) où je reste environ un mois, puis à Misburg près de Hanovre. Ce camp abritait une usine d'essence synthétique qui utilisait en grande majorité la main-d'œuvre des déportés, mais aussi quelques prisonniers de guerre qui n'avaient pas du tout le même statut que nous. Parmi ces derniers, j'ai rencontré Lorent Koëtz de Lavelanet, un autre prisonnier de St-Girons et le 3ème de Sentenac. Ils venaient du camp de Rawaruska (à la frontière polonaise). Emouvant souvenir ! Ils m'ont donné un peu de pain et une petite boîte de vitamines dont j'ai conservé l'emballage.



Les camps de déportation de Jean-Guy de Noyers.

Enfin le terminus (et là, le mot prend son sens le plus absolu, le plus affreusement définitif pour la plupart) : Belsen, camp de la mort. Là, c'était la mort, le sang, la déchéance. On errait comme des bêtes. Ma seule nourriture en arrivant, fut un morceau informe d'épluchure de rutabaga recraché par mon voisin de lit et ... je l'ai même apprécié ! Des actes de cannibalisme se produisirent. A la fin, il n'y eut même plus d'eau.

Nous avions le typhus et, pour limiter la contagion, ou plutôt par jouissance morbide, les gardiens nous faisaient enterrer les morts dans des fosses. Mais ceci est trop dur pour moi - je ne peux continuer mon récit - .

Simone Weill a connu ce même camp, ainsi que Jean Matteoli (qui, ayant subi le même parcours que moi depuis Compiègne, est devenu plus qu'un ami pour moi, un frère !)

Enfin, le 15 avril 1945, le camp fut libéré par les Anglais. J'avais contracté le typhus, perdu mes cheveux. J'étais si maigre que, lorsqu'un médecin anglais, en m'auscultant, a appuyé sur mon nombril, j'ai poussé un cri de douleur : il avait touché ma colonne vertébrale ! J'étais, ainsi que tous les autres rescapés, complètement déshydraté.

Rapatrié par avion le 15 juin 1945, j'ai retrouvé mes parents, et la vie a repris le dessus. Je me suis marié avec Marguerite, puis j'ai été affecté en avril 46 au contre-espionnage à Alger où on m'a fait fête.

C'est en racontant mon histoire à un commandant (qui avait entendu la même version à Lille !) que j'ai pu retrouver Jean Matteoli que je croyais mort. Il était alors directeur des Houillères du Nord Pas de Calais, actuellement président de la Fondation de la Résistance. Depuis, notre amitié est devenue une réelle fraternité.

Voici le récit de ce que fut ma jeunesse de 20 à 25 ans.
Tragiquement inoubliable ...
Bien des choses paraissent futiles après de telles épreuves !
Qui ne les a pas vécues ne peut comprendre".

*****



This certificate is awarded to

Monsieur Jean De Noyers

as a token of gratitude for and appreciation of the help given to the Sailors, Soldiers and Airmen of the British Commonwealth of Nations, which enabled them to escape from, or evade capture by the enemy.

Air Chief Marshal,
Deputy Supreme Commander,
Allied Expeditionary Force

1939-1945

Les Arrestations manquées

19 déportés de Varilhes plus les 3 femmes de Peny, cela est énorme pour notre village. Mais le bilan aurait pu être plus lourd encore si certaines arrestations n'avaient pas échoué et si toutes les lettres de dénonciations étaient arrivées à destination [1].

Le récit suivant, d'André Bénazet (âgé lors de 14 ans) révèle bien, d'une part la hargne, l'acharnement de la Gestapo et de la Milice à poursuivre son père, d'autre part – heureusement ! – la solidarité, la générosité dont ont fait preuve à son égard certaines familles de Varilhes :

"Etant résistant et passeur et ce, depuis 1939, mon père avait de multiples raisons de craindre la Gestapo et la Milice. L'échec du 9ème passage du 13 juin 1943 par le Garbet le rendit plus méfiant [2]. Le 9 septembre, la prise, par les Allemands, du Maquis du Port dont il était l'un des responsables (et à laquelle il échappa car il n'était pas au Port ce jour-là) le persuada qu'il courait un danger imminent.

Il continua ses activités de mécano et de taxi, mais dès le lendemain, le 10 septembre, mes parents, mon cousin Robert et moi sommes allés dormir à la boulangerie Mora et Baldellou, face à la mairie. Nous avions constaté qu'une traction -avant noire de la Gestapo venait chaque soir stationner plusieurs heures place St- Michel, tout près du garage : nous étions surveillés.

Le vendredi 1er octobre avant le jour, la Gestapo cerne la maison et investit le quartier. Ils enfoncent la porte du garage, mais la maison était vide... Un voisin, alerté par le vacarme, ouvre la fenêtre du 1er étage ; un Allemand fait feu et la balle se loge au plafond, sans mal pour le voisin, heureusement". (Extrait du carnet de Jean Bénazet).

Louis Palmade, passant par là en allant prendre le 1er train, est interpellé : "Où est Bénazet ?" Palmade répond qu'il n'en sait rien, mais il s'empresse d'aller frapper à la porte du fournil pour prévenir nos amis que la Gestapo recherche mon père.

Antoine Mora a compris ; il décide d'agir vite. Avec des sacs de farine, il déguise mon père en ouvrier boulanger. Celui-ci traverse le foirail, sans éveiller l'attention des membres de la Gestapo, et gagne la remise de Baldellou, route de Dalou. Il se cache dans la fosse. Ma mère, déguisée en homme grâce aux vêtements fournis par le tailleur Louis Bonnans, le rejoint peu après.

---

1. L'arrestation manquée de Gaston Fauré est relatée dans les pages relatives à sa famille.
2. Voir "Mémoires de la Montagne 1943 - Une épopée tragique" d'Olivier et Suzel Nadouce.

Le lendemain, mon oncle Fernand et ses camarades cheminots dont Damien Menou viennent les récupérer, et c'est en tenue de cheminots cette fois, qu'ils gagnent Toulouse sur une "loco" (sans wagons) que "ceux du rail" étaient parvenus à libérer.

Quant à mon cousin Robert et moi-même,sur le vélo prêté par Baldellou et avant que le jour ne pointe, nous quittons aussi la boulangerie ; je porte Robert sur le cadre et la côte est rude pour monter à St-Bauzeil, mais la peur décuple les forces ! Nous nous réfugions là, à la ferme de St-Antony qui appartenait aux Baldellou. Deux jours après, nous avons rejoint mes parents à Toulouse, par le train. Des amis comme Mora et Baldellou, ainsi que le boucher Birebent qui nous ravitaillait à Toulouse, ça ne s'oublie pas !

Le 6 décembre de la même année, mon père fut condamné à mort par contumace par un tribunal militaire allemand de Toulouse. Mais il continua la résistance auprès des cheminots toulousains avec lesquels il particpa à la libération de leur ville."

*****

Quelques autres épisodes ont été relatés par le regretté Emile Lavigne, dans son journal déjà mentionné. Communiste, résistant, il cachait des armes et des explosifs dans sa propriété à Laborie. Dans les lignes qui suivent, il raconte comment, par une coïncidence extraordinaire, il échappa aux mailles du filet :

"La chasse aux républicains et surtout aux communistes commençait. Pour ma part, j'eus une veine inouïe. Il y avait avant guerre à Varilhes un forgeron qui habitait presque en face de notre magasin. Or, il portait exactement le même nom que moi : Lavigne Emile. Je devais être fiché à la préfecture et sans aucun doute on devait vouloir me perquisitionner. Il y eut erreur et on vint perquisitionner chez lui... J'entendis dire qu'on n'y avait découvert qu'un vieux revolver. Cela eut le don de me prévenir des dangers que je pouvais courir. Ma femme prit peur et, sans me le dire, elle brûla tous les livres ainsi que tous les papiers qu'elle put découvrir. Je n'étais pas content, car elle brûla certaines choses qui n'avaient rien à voir avec la politique."

Emile Lavigne avait recueilli chez lui – tout à fait légalement – un réfugié espagnol du camp du Vernet : Martin, qu'il employait dans son commerce, et qui faisait pour ainsi dire, partie de la famille.

Une première fois déjà, Martin avait été appréhendé par les gendarmes et ramené au camp du Vernet : il n'avait pas supporté de voir un client du magasin inscrire des croix gammées sur des tonneaux de vin. Après de multiples démarches, Emile réussit à le récupérer (décembre 1943).

Après avoir brièvement relaté les arrestations des 20 Janvier et 2 Février 1944, Emile Lavigne poursuit :

"Pendant quelque temps, on avait laissé Martin tranquille, cela ne pouvait pas durer. Un gendarme de Varilhes vint un jour avec deux jeunes collègues...

Il se présenta en ami, me disant que je n'avais qu'à déclarer qu'il m'avait quitté et qu'il n'était plus là. Il me fit écrire cette déclaration et quand je lui eus signé le papier, il m'annonça qu'il allait fouiller la maison. Martin, qui était à l'écoute de ce qui se passait, essaya de se sauver par les toits. Naturellement, cela ne se fit pas sans bruit et, sortant de la maison, le gendarme se mit à sa poursuite et tira trois coups de fusil dans sa direction. Voyant cela, Martin se rendit, je me fis restituer l'attestation que j'avais signée, et voilà comment Martin fut arrêté une seconde fois et enfermé de nouveau au camp du Vernet. Je fis de nouvelles démarches et quelques jours après, il était à la maison...

Mais par pour longtemps : quelque temps après, un gendarme, qui fut régulier celui-là, vint m'avertir qu'ils allaient venir le lendemain pour cueillir Martin et que cette fois il n'y aurait rien à faire pour le récupérer. Il partit le soir-même au cantonnement d'un groupe d'exploitants forestiers, où des réfugiés espagnols qu'il connaissait le conduisirent quelques jours plus tard à Aston auprès d'autres copains qui le firent passer en Andorre...

Le gendarme revint en effet avec une autre équipe le lendemain, mais au lieu de fouiller la maison, on trinqua à la santé de l'absent."

*****

Jean Fauré, boulanger bien connu des Varilhois, à la retraite actuellement, avait alors 19 ans. Il logeait à la boulangerie de son père, voisine du garage de Jean Bénazet, dans la grande rue de Varilhes, juste en face du magasin de confection de Louis Bonnans, que certains soupçonnaient de "faire de la Résistance". Il se rappelle très bien ce matin du 2 Février 1944 :

"De la fenêtre de ma chambre,au premier étage, j'ai très bien vu ce qui se passait dans le magasin de Louis Bonnans, puisqu'il était juste en face : les membres de la Gestapo continuant leur rafle, y étaient entrés, entraînant avec eux Marcelin Celma qu'ils venaient tout juste d'arrêter. Les Allemands discutaient vivement avec Madame Bonnans.

Or, par chance, Louis Bonnans était absent : il était parti à Toulouse pour s'approvisionner en vêtements et commander de la marchandise pour son magasin. Les Allemands ont discuté longuement avec sa femme, puis ils sont repartis. Nous avons su dans la matinée qu'ils avaient exigé qu'il se rende au plus vite à la Gestapo.

Eh bien, c'est ce qu'il a fait ! Quelle audace ! Monsieur Bonnans m'a raconté lui-même comment l'entrevue s'était déroulée : on l'a beaucoup questionné, il a beaucoup discuté, a rappelé qu'il était ancien combattant de la guerre de 14. Bref, les Allemands l'ont laissé repartir. Il a eu vraiment du cran !

Je suis persuadé que s'il avait été chez lui ce matin-là, il aurait été aussi du voyage".

*****

Revenons au cahier d'Emile Lavigne pour relater la dernière tentative d'arrestation : le 13 août 1944 (le même jour où Jean Alexandre et sa famille furent interpellés), les Allemands se présentèrent chez Luquet, le coiffeur :

"Ici, les Allemands continuaient les arrestations. C'est ainsi qu'un soir, ils étaient venus à Varilhes avec des fourgons et allaient faire une razzia d'arrestations. Aux coups frappés à la porte, Anna Luquet vint leur ouvrir et, saisie de frayeur en les voyant, eut un infarctus et tomba à leurs pieds, raide morte. Ils durent faire venir le docteur Roger pour essayer de la sauver. En vain. Cela fit un tel remue-ménage dans Varilhes que leur plan fut dérangé et ils repartirent."

Jojo Gardel précise que les Allemands venaient chercher deux Espagnols : David Herraïz et Jésus Hernandez. Avertis, ils se sont sauvés par les toits et cachés dans les parages.

Titine Gardel ajoute que l'un des Allemands dit, avant de partir : "Français, méchants".

D'autres tentatives d'arrestations ne sont pas à écarter. Nous avons vu que les contrôles étaient nombreux. Le dossier est ouvert...

Notons qu'un nombre supplémentaire de Varilhois "étaient sur les listes". Combien d'entre eux auraient-ils connu les camps sans la bienveillante complicité des postières qui sont parvenues à soustraire des lettres de dénonciations ? Qu'elles en soient remerciées à posteriori. C'est de nouveau dans le cahier d'Emile Lavigne que nous avons puisé ces informations :

"J'allais souvent à la poste pour les besoins de mon travail et j'avais sympathisé avec la directrice Madame Eychenne et sa seconde Madame Durou, surtout depuis que j'avais appris que certaines lettres adressés à la Gestapo avaient été mises de côté, ce qui avait évité des "ennuis" à certaines personnes et permis de confondre le triste sire à la Libération".

*****

La Libération à Varilhes

Le 19 Août 1944, Varilhes était enfin libéré, libéré de la peur : certes, il n'y avait plus de soldats allemands cantonnés dans le village depuis longtemps, mais nous avons vu que la Milice et la Gestapo ont continué leurs exactions jusqu'au bout : 6 jours avant la Libération.

Marcel Sabatié a vécu ce jour de liesse :

"Quel attroupement devant la mairie ! Les libérateurs y sont entrés, ont jeté par la fenêtre le buste de Pétain et ont arboré à la place celui de Marianne. Les gens exultaient !

Enfin, pas tous : ceux qui avaient collaboré furent arrêtés, l'un d'eux avait préféré se pendre. Quatorze autres miliciens de Varilhes sur la vingtaine que la section locale a dû compter, ont été exécutés [1]."

Jean Fauré rappelle que :

"Quelques représentants de la Gestapo ont été contraints de traverser les rues du village sous les huées de la foule. A leur passage devant son magasin, Justine Servant, la sœur de Marcelin Celma reconnaissant leur chef, le montrant du doigt, a crié : "C'est lui ! Je le reconnais, c'est bien lui !"

Quant aux familles des déportés, elles attendaient encore des nouvelles des leurs, et la famille Ferrer ignorait que Marie, sa mère et sa cousine n'avaient pas encore quitté le sol français. Toute ces familles n'avaient pas le cœur à la fête, mais ne voulurent pas empêcher les Varilhois de célébrer la victoire.

En septembre, une sorte de "conseil municipal" provisoire fut constitué, regroupant le comité de libération et l'ancien conseil municipal "dont les membres prisonniers ou déportés sont considérés comme présents..." En mai 1945, après des élections régulières, le nouveau conseil choisit encore comme maire Louis Siret, lui prouvant ainsi sa fidélité et son admiration. On savait cependant qu'il avait été déporté, mais on ne savait pas encore qu'il ne reviendrait jamais.

Les premiers rescapés arrivent au mois de mai 1945, dans un tel état qu'ils sont méconnaissables.

---

1. Cf. André Laurens, p. 210 et "Varilhes" de Jeanne Bayle, p. 207.

Le retour des Déportés

Cheminot à la gare Raynal à Toulouse, Henri Petit a pu assister au retour des déportés en gare Matabiau.

"Bien avant eux, nous avons vu arriver les prisonniers de guerre. Aucune comparaison avec les déportés dont les premiers rapatriés nous ont le plus atterrés. Après leur libération des camps, et bien qu'ils aient été soignés dans des hôpitaux afin de leur permettre au moins de supporter le voyage, ils étaient dans un tel état de maigreur et de délabrement qu'il était difficile de distinguer un homme d'une femme, un vieux d'un jeune, a fortiori, de les reconnaître. C'était affreux.

Certes, certains parvenaient à marcher par eux-mêmes : c'étaient parmi les derniers à avoir connu les camps ; mais d'autres pouvaient à peine mettre un pied devant l'autre, tout en étant soutenus. Le plus terrible était de voir ceux qui arrivaient sur les brancards, méconnaissables, au point que leurs proches ne les identifiaient pas tout de suite.

L'attente angoissée des familles était insupportable. Derrière un cordon sanitaire, elles voyaient passer ces êtres cadavériques :

"Ce n'est pas encore lui ! Non, ce n'est pas encore elle ! Sont-ils encore en vie ?".

Et quand une famille reconnaissait un des siens, c'était une explosion de joie, des cris, des pleurs. Moments poignants d'intense émotion.

Après leur retour, il fut très pénible à ces déportés de relater leurs souffrances, tant elles étaient indicibles. Eux-mêmes cachaient certaines vérités, trop inhumaines – au sens fort du terme –, trop sordides, insupportables, comme certains actes de cannibalisme dont ils avaient été témoins."

Longtemps après leur retour, les déportés, revenus des camps, se retrouvaient parfois autour d'une bonne table. Certainement pas pour évoquer leurs souvenirs communs, mais, entourés d'amis et de leurs proches, pour apprécier leur retour à la vie et une chaleur humaine dont ils avaient été si longtemps privés.



On reconnaît, de face de gauche à droite :
René Gouzy, Titine Fauré, Albanie Rumeau, la mère de Jojo Gardel (non déportée).

ÉPILOGUE

Ce travail ne sera jamais terminé. Si des Varilhois et d'anciens déportés contactés ont coopéré bien volontiers par leurs témoignages à l'élaboration de ce modeste ouvrage, celui-ci aurait été plus complet, plus précis s'il avait été accompli plus tôt, par des Varilhois eux-mêmes d'une part et / ou par des historiens d'autre part. A sa lecture, de nouveaux souvenirs vont surgir, ils seront toujours bien accueillis. Cependant, il faut bien conclure.

S'il m'a paru indispensable de faire état de ces témoignages, c'est que, autant qu'un rappel du passé, un honneur rendu à ces martyrs varilhois, ils doivent constituer une nécessaire mise en garde.

Ces douleurs, ces sacrifices, nous ne pouvons pas les partager, nous qui ne les avons pas vécus. Mais ne les oublions jamais. Les déportés et les enfants de déportés n'ont pu guérir du mal qui leur a été fait. Que leur clameur soit assez forte pour briser le mur de l'indifférence et de l'oubli, afin que les hommes libres aujourd'hui en grande partie grâce à eux restent vigilants :

"Le ventre est encore fécond d'où est sortie la bête immonde" avertit un des personnages de l'auteur dramatique et poète allemand Bertold Brecht.

Notre amertume est grande devant les tortures, exactions, crimes, génocides qui se perpétuent de nos jours sur la planète des hommes.

Pourtant, le 15 avril 1945, au camp de Buchenwald, les rescapés de toutes nationalités prêtaient un serment solennel :

"De cette Appellplatz, en ce lieu de crimes fascistes, nous jurons devant le monde entier : nous n'abandonnerons la lutte que lorsque le dernier des coupables sera traduit devant le tribunal des peuples. L'écrasement définitif du nazisme est notre tâche. Notre idéal est la construction d'un monde nouveau dans la paix et la liberté. Nous le devons à nos camarades tués et à leurs familles. Nous le jurons".

Leur message a-t-il été entendu ?…

*****

GLOSSAIRE

Aufseherin : surveillant portant l'uniforme S.S.

Block : baraquement destiné aux déportés des camps (Ne pas confondre avec Stalag, destiné aux prisonniers de guerre).

Gestapo : Abréviation du terme allemand Geheime Staatspolizei désignant la police secrète d'état. Créée par Göring en mars 1933, elle fut de 1936 à 1945 l'instrument le plus redoutable du régime policier nazi.

Kapos : Détenus des camps de concentration, généralement condamnés de droit commun, chargés par les S.S. de commander et de surveiller les équipes de codétenus travaillant à l'extérieur ou dans les services du camp. Ils exercent une autorité brutale qui va, dans les périodes les plus meurtrières, jusqu'au droit de vie et de mort.

Kommando (K°) : Dans un camp de concentration, détachement de détenus affectés à une tâche. Par extension, lieu de détention qui dépend d'un camp de concentration et qui regroupe des détenus travaillant dans une usine, une carrière...

K.L. ou KZ: Konzentration Lager : Camp de concentration.

Milice : Institution officielle de l'Etat Français de Vichy officiellement créée par une loi du 30 janvier 1943, mais issue directement du Service d'Ordre Légionnaire (S.O.L.) police parallèle née en 1941.
Dotée d'un budget, placée sous l'autorité directe du chef du gouvernement Pierre Laval, c'est un organisme groupant progressivement aux côtés d'un parti politique de type totalitaire, une force politique représentée par le Deuxième Service et une unité militaire : la Franc-Garde formée de miliciens armés et encasernés.
Auxiliaire zélée de la Gestapo, la Milice a déployé son activité contre la Résistance aux côtés des occupants (André Laurens op. cité p.1).

Nazi : traduction littérale de l'allemand Nationalsozialism = National Socialisme. Parti de Hitler.

N.N. : Nacht und Nebel (Nuit et Brouillard) : Expression allemande par laquelle les nazis désignaient à partir de 1942 une catégorie de prisonniers destinés à disparaître, sans laisser de traces.

Raus ! schnell ! zu fünf ! : Sortez, vite, par cinq.

Revier : Infirmerie des détenus.

S.A. : "Section d'Assaut" : formation paramilitaire du parti national-socialiste allemand.

S.S. : Abréviation du terme allemand : Schutzstaffel : initialement chargée de la protection de Hitler. Uniforme noir de la garde du corps du führer. Dirigée par Heinrich Himmler. Elargie à partir de 1939, et chargée avec la Gestapo de la sur-

veillance des territoires occupés et de la gestion des camps de concentration et d'extermination.

Schlague : forme franchisée désignant une matraque.

Wehrmacht : Armée allemande.

PRINCIPAUX OUVRAGES CONSULTÉS

(liste non exhaustive)

AMICALE DE RAVENSBRÜCK ET ASSOCIATION DES DÉPORTÉS ET INTERNÉS DE LA RÉSISTANCE : "Les Françaises à Ravensbrück". Gallimard, 1965.

Jeanne BAYLE : "Varilhes - Histoire d'un village ariégeois". Imprimerie Mauri (St-Girons), 1981.

Claude DELPLA : "Les guérilleros espagnols dans la zone pyrénéenne" (brochure).

ETUDES SORGUAISES : "Le Train Fantôme", 1991.

F.N.D.I.R.P. : "La Déportation". Imprimerie Berger-Levrault (Toul). Ed. 1994.

F.N.D.I.R. - U.N.A.D.I.F. 'Leçons des Ténèbres". Plon, 1995.

Annie LACROIX-RIZ : "Industriels et Banquiers sous l'Occupation". A. Colin, 1999.

André LAURENS : " Une police Politique sous l'occupation. La Milice Française en Ariège". 1942-1944 1ère Ed. C.D.D.P. Foix, 1982.

Evelyne LE CHÊNE : "Mauthausen, histoire d'un camp de la mort". Belfont, 1974.

Jean MICHEL : "De l'Enfer aux Etoiles" - Dora le camp de la nuit. Presses d'aujourd'hui 2ème Ed. 1993.

MUSÉE DE LA RÉSISTANCE : "La Déportation et les camps nazis de déportation". N° spécial 1991.

Marcel RUBY : "Le livre de la Déportation". Robert Laffont 1995.

Germaine TILLION : "Ravensbrück" - Ed. du Seuil.

Béatrix de TOULOUSE LAUTREC : "J'ai eu vingt ans à Ravensbrück" - Perrin, 1991.

Maurice VOUTEY : "Les Camps nazis" - GRAPHEIN-F.N.D.IR.P. 1991.

Olga WORMSER-MIGOT : "Quand les Alliés ouvrirent les portes". Robert Laffont.

Olga WORMSER-MIGOT et Henri MICHEL : "Tragédie de la Déportation" - Hachette 1954.

Achevé d'imprimer en mai 2001
sur les presses de l'Imprimerie NUANCE - 09120 VARILHES
Dépôt légal 2ème trimestre 2001
N° ISBN 2-9512229-1-2.

Compléments

Depuis la parution de ce livre : *“Et un train noir les emporta… Les déportés de Varilhes”*, deux nouveaux témoignages ont été recueillis concernant Filomeno Conejero, arrêté à Varilhes le 14 février 1944 par les gendarmes et Arturo Garcia, arrêté également à Varilhes le 9 avril 1944 par la gestapo. Tous les deux seront déportés.

Filomeno CONEJERO



C’est Hermine Muñoz qui nous en a d’abord parlé :

“Les filles Blanco de Varilhes étaient chargées de laver du linge pour certains bûcherons ou maquisards espagnols. Un jour, l’un d’eux, Filomeno Conejero, responsable à l’état major du Col de Py, descendit à Varilhes pour récupérer son linge. Il s’aperçut qu’il y avait un match de foot au stade ; passionné de foot, il décida d’aller y assister… Il fut contrôlé, sans doute par des gendarmes, arrêté puis déporté.”

C’est l’historien Claude Delpla qui apporte d’autres précisions dans son livre “La Résistance en Ariège”.

Témoignage direct de Filomeno Conejero :

“On était au mois de juillet 1943. J’achète une parcelle de forêt dans la commune de Prayols. Je fixai ma résidence dans ce village. Nous n’étions que deux en règle, les autres étaient clandestins… Cette parcelle se trouvait en haut de la montagne dans la propriété de monsieur Blazy. Mes camarades ont coupé des arbres et ont édifié une charbonnière… Nous n’étions pas là pour faire du charbon mais pour organiser des passages avec les passeurs de guérilleros.”

Le commandant Filomeno Conejero, fut chef d’état major de la troisième brigade des guérilleros en Ariège de janvier 1943 au 14 février 1944. C’est aussi en février, le 2, qu’aura lieu la deuxième rafle de Varilhoises et Varilhois. Il sera déporté et reviendra des camps de la mort.

ARTURO GARCIA





1er congrès départemental de la FNDIRP à Varilhes en 1970

Témoignage de ses deux fils, José et Christian :

"Notre père est né le 1er septembre 1905 à Aina (province d'Albacete). C'était la grande misère ; il n'alla pas à l'école et ne sut jamais lire ni écrire. Pendant la guerre d'Espagne, il s'engagea dans l'armée républicaine, bien que marié et déjà père de deux enfants.

Après la Retirada, il fut enfermé dans un camp des Pyrénées Orientales ; il put en sortir étant embauché en Ariège sur un chantier de Tarascon. En 1940, il fut ouvrier agricole à Laborie (commune de Varilhes), chez Emile Bayle."

Dans une attestation, Jean Bénazet, résistant bien connu à Varilhes, précise :

"Sur ma proposition, il devint agent de liaison entre moi-même et les maquis espagnols de La Caramille, Loubens, Saint Micouleau, Baulou, Aigues Juntes… Mais la Gestapo veille : dénoncé par des miliciens, il est arrêté le 9 avril 1944."

Précisions de José :

"Mon père descendait la côte de Laborie en vélo ; un motocycliste, faisant partie d'un groupe de véhicules allemands, vint l'arrêter : "Halte ! Halte ! Communiste ! Communiste !".

Amené à la villa Lauquié, siège de la gestapo à Foix, il y est torturé avant d'être transféré à la prison Saint Michel de Toulouse, puis à Compiègne. Il fut déporté le 30 juillet 1944 à Buchenwald, en même temps qu'une quinzaine d'autres Ariégeois.

Ce n'est qu'au printemps 1945 qu'il rentra de Mauthausen où il avait été transféré. Depuis 1939 il n'avait plus de nouvelles de sa famille restée en Espagne. Grâce à Jean Bénazet et à d'autres résistants, il put entrer en contact avec eux. Mais il fallut encore attendre trois ans pour qu'enfin sa famille put franchir clandestinement la frontière… Et je suis né en 1950 et mon frère Christian en 1951.

Notre père ne parlait jamais de ce qu'il avait vécu ; quand il en était question, il se bloquait physiquement. Ce n'est qu'après sa mort en 1979 que nous avons appris grâce à des documents divers, son parcours de vie et de souffrances..."